

ÉTUDE LITTÉRAIRE

SUR

SAINT BASILE

PAR

EUGÈNE FIALON

Agrégé de l'Université et Docteur ès-lettres, Professeur au Lycée impérial de Nancy

PARIS
AUGUSTE DURAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Rue des Grès, 7

1861

ÉTUDE LITTÉRAIRE

SUR

SAINT BASILE

Saint-Nicolas (Meurthe), imp. de P. Trenel.

ÉTUDE LITTÉRAIRE

SUR

SAINT BASILE

PAR

EUGÈNE FIALON

Agrégé de l'Université et Docteur ès-lettres, Professeur au Lycée impérial
de Nancy



PARIS
AUGUSTE DURAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Rue des Grès, 7

1861

A LA MÉMOIRE

DE MON PARRAIN

M. A. DESJOBERT

Membre de la Chambre des députés, de l'Assemblée constituante
et de l'Assemblée nationale.

A MON MAITRE

M. A. DILIER

Professeur de Rhétorique au Lycée impérial Napoléon.

INTRODUCTION

Au quatrième siècle, au milieu de l'abaissement des intelligences et des courages, le monde romain se ranime, un instant, au souffle de trois esprits distincts, qui se mêlent, s'imprègnent ou se combattent, et font de cette époque de passions théologiques, d'enthousiasme religieux, d'ardeur littéraire, une des plus originales qu'ait traversées l'humanité. En Occident domine l'esprit romain, vivifié, dans les écoles et dans l'Église, par les idées grecques et orientales; toujours pratique et organisateur, il est appelé par la religion nouvelle à exercer sur les âmes l'empire que les armes et la politique lui avaient donné sur les peuples. En Orient, l'esprit grec, unissant, sous l'inspiration féconde de la Bible, la contemplation et l'action, la foi et la réflexion, l'enthousiasme et la curiosité, l'autorité et l'indépendance, secoue plus que jamais le joug romain, se précipite dans l'anarchie religieuse, comme les anciens Grecs s'étaient jetés dans l'anarchie politique; et, pendant que des cultes rivaux s'arrachent les âmes à force de talents et de vertus, trop souvent aussi à force d'intrigues et de violences, on le voit produire des prodiges de science et d'éloquence.

L'Orient conservait l'organisation romaine; il s'appelait encore empire romain ; mais, en réalité, il recouvrait son

autonomie et, après avoir gardé la langue d'Alexandre, il voyait ses maîtres défaire l'œuvre de leurs ancêtres, rétablir l'empire du conquérant grec et prendre le titre de rois, si longtemps détesté à Rome. L'un d'eux même, Julien, oubliant son origine, se glorifiait d'être enfant de la Grèce (1). C'est surtout dans l'Église que se manifeste cet esprit d'indépendance. Pendant que la raison, voulant tout expliquer, enfante des hérésies, qui vont porter le trouble jusque dans l'Occident, de puissants génies, alliant dans une sage mesure la foi et la réflexion, luttent contre elle avec ses propres armes. Les Lettres grecques renaissent : l'éloquence passionne ces débats et fait entendre, dans les chaires chrétiennes, des accents dignes des Démosthène et des Platon. La Grèce, devenue chrétienne, accueille, en le transformant, tout ce qui est grand et beau : loin de rejeter ses arts antiques, elle les revendique et s'en fait une riche parure. L'éloquence est pour elle un héritage longtemps improductif qu'elle rend à son ancienne prospérité.

S'il est un homme dont le caractère, l'éloquence et la doctrine représentent cette alliance féconde de la Grèce et de l'Orient, c'est saint Basile. Né en 329, dans le Pont, au milieu de cette société nouvelle, sorti d'une famille illustrée par le commandement des armées, le gouvernement des provinces, des charges à la cour, et plus encore par les confiscations, l'exil et le martyre pendant les persécutions, il se prépare dans les écoles et dans la solitude à ce grand rôle d'évêque, auquel doivent l'appeler ses talents et ses

(1) « Par ma vie et mes actions, je suis Grec » (Julien, Paris, Cramoisy, 1630, 2e part., p. 106). — « Tu es Grec et tu commandes à des Grecs », lui disait à son tour Libanius (Lib. Lutetiæ, 1627, t. II, p. 156).

vertus. Il se crée une puissante et fidèle milice dans les moines et gagne le peuple par son éloquence et ses bienfaits. Avec le peuple et les moines, il triomphe des jalousies de l'épiscopat et du pouvoir civil, lutte sans relâche contre les hérésies et, après la mort d'Athanase, devient le chef des orthodoxes, en Orient. Homme d'action, grand orateur, philosophe autant que théologien, il nous apparait comme un des plus beaux types de cette Grèce orientale qu'Homère et l'Évangile préparaient de concert à la vie du quatrième siècle.

Comment l'esprit de saint Basile, à la fois si grec et si oriental, s'est-il développé dans les écoles de la Grèce et dans l'école plus austère de la solitude? Comment s'est-il ensuite manifesté dans ses lettres, dans ses homélies et dans ses traités, ou plutôt dans son caractère, dans son éloquence et dans sa doctrine? Telles sont les questions que je vais essayer de résoudre à l'aide de ses ouvrages et de ceux de son frère et de son ami, saint Grégoire de Nysse et saint Grégoire de Nazianze : heureux si je puis me faire pardonner ce qu'il y a de téméraire à tenter une étude sur un tel homme, et surtout à l'aborder, après les pages éloquentes qu'il a inspirées à M. Villemain.

ÉTUDE LITTÉRAIRE

SUR

SAINT BASILE

CHAPITRE I.

ÉDUCATION DE SAINT BASILE.

I. Éducation double. — La famille et l'Église préparent l'évêque et le théologien ; les écoles, l'orateur et le penseur. — Éducation de la famille.

II. Écoles des grammairiens. — Saint Basile à Néo-Césarée et à Césarée. — Langue grecque ; historiens ; poètes. — Absence d'études latines en Orient. — Les fables du paganisme ne répugnaient pas aux maîtres chrétiens du quatrième siècle, plus préoccupés de la morale que d'un culte qui tombait. — Explication morale et littéraire des auteurs.

III. Écoles des sophistes et des philosophes. — Saint Basile à Constantinople et à Athènes. — Ses condisciples : saint Grégoire de Nazianze et Julien. — Ses maîtres d'éloquence : Libanius, Prohérèse et Himère. — Leur enseignement. — Ses maîtres de philosophie : Néoplatoniciens. — Leur enseignement. — Saint Basile prend et laisse dans leur doctrine.

IV. Cette éducation menait à toutes les carrières libérales. — Elle produisait surtout des rhéteurs et des évêques. — Nouvelle éducation pour ces derniers. — Saint Basile va demander la perfection chrétienne aux moines d'Égypte, de Palestine et de Syrie. — Il se retire dans la solitude. — Étude de l'Écriture Sainte. — Origène.

V. Cette éducation mixte est attaquée par Julien et des chrétiens ardents. — Elle est défendue par saint Grégoire de Nazianze et saint Basile. — Discours sur la lecture des auteurs profanes. — Les études profanes sont la préparation des études sacrées. — Les lettres doivent être le soutien et la parure de la vérité.

I.

Si saint Basile est un des types les plus originaux de l'esprit nouveau que forme l'alliance de la Grèce et de l'Orient, il le doit principalement à la double éducation qu'il reçut, d'un côté, dans la famille, dans l'Église et dans la

solitude; de l'autre, dans les écoles des grammairiens, des rhéteurs et des philosophes. L'Église prépara le théologien et le grand évêque; les écoles, le penseur et le grand orateur.

L'éducation religieuse de Basile commence presque dès le berceau, pour se continuer, sans être jamais interrompue par ses études profanes, jusqu'à l'âge d'homme. Pendant que son père enseigne les belles-lettres à Néo-Césarée, à Annési, dans la solitude d'un hameau qui leur appartient, l'aïeule, sainte Macrine, élève ses petits enfants et les forme à la doctrine de Grégoire Thaumaturge et de ses successeurs, *ces astres de l'église du Pont* (1). Après elle, sa bru, sainte Emmélie, sainte Macrine la jeune, sa petite-fille, continuent cette austère éducation, d'où sortirent trois évêques et trois saints : Basile, Grégoire de Nysse et Pierre de Sébaste. Même piété, même éducation dans la maison de l'évêque de Nazianze. Près du vieil évêque et de son épouse, Nonna, le modèle des femmes comme il est celui des hommes (2), leur fils, le jeune Grégoire, se plaît à lire les livres *qui défendent la cause de Dieu*, et grandit dans le commerce des hommes vertueux (3).

Cette éducation domestique paraît avoir été la seule que reçussent les femmes dans les familles chrétiennes. « Le » premier âge, dit Grégoire de Nysse, n'y était pas formé, » comme ailleurs, par la lecture des poètes. Là, étaient in- » connues les passions émouvantes de la tragédie et les » turpitudes de la comédie. Point d'autre étude que celle

(1) Sancti Basilii, ed. Garnier, ep. 204, p. 303; ep. 210, p. 313. D. — (2) Sancti Gregorii Naz. op., ed. Billii, t. I, p. 178. — (3) Ibid., t. II, p. 2.

» des livres saints; point d'autre chant que celui des psau- » mes. A toute heure du jour, se faisait entendre la psal- » modie, comme une bonne et fidèle compagne (1). » Bien des hommes s'en tenaient à cette éducation de la famille : saint Pierre de Sébaste n'en eut point d'autre. « Sa sœur se » fit sa mère, son père, son maître et son guide. Dès l'en- » fance, elle l'éleva à la sublimité de la philosophie, et » seule lui donna la science que les autres apprennent avec » beaucoup de temps et de travail auprès des maîtres (2). »

Heureusement pour l'Église et les lettres, Basile et Grégoire de Nazianze suivirent une autre voie. Après cette forte éducation, ils échapperont sans peine aux séductions d'Athènes, et l'on est sûr d'avance qu'ils ne connaîtront que deux chemins, celui de l'école et celui de l'Église.

II.

Des mains de son aïeule Basile passa entre celles de son père, *cet homme illustre, que le Pont proposait alors comme un précepteur public de vertu* (3). Il parcourut sous lui *le cercle des études*. Puis, comme l'abeille, qui recueille son miel sur toutes les fleurs, il vint à Césarée, *la métropole des lettres aussi bien que des villes*. « Et là, quel » il parut aux yeux de ses maîtres ! quel aux yeux de ses » condisciples ! Au-dessus de son âge par son instruction, » au-dessus de son instruction par la fermeté de ses mœurs : » rhéteur parmi les rhéteurs, même avant de s'asseoir de-

(1) Sanctæ Macrinæ vit., c. 1, § 2. — (2) Ibid., c. 2. — (3) Sancti Gregorii Naz. op., t. 1, p. 324.

» vant les chaires des sophistes ; philosophe avant les dogmes » de la philosophie, et, ce qu'il y a de plus grand, prêtre » pour les chrétiens avant le sacerdoce (1). »

Qu'avait-il fait jusqu'alors ? Son panégyriste vient de nous l'indiquer. Souvent son intelligence lui avait fait devancer les leçons des rhéteurs et des philosophes ; mais, en réalité, il avait terminé son cours de grammaire. Or, qu'enseignait la grammaire ? Grégoire nous le dit plus loin. Elle enseignait la langue grecque, donnait les règles du mètre et des poèmes, exposait l'histoire (2). Basile avait donc appris à écrire sa langue ; il avait lu les historiens, expliqué les poètes. Mais, pendant que le jeune chrétien commençait à subir, dans l'école et dans l'Église, la double influence de l'Orient et de la Grèce, déjà apparaissait en lui l'indifférence superbe des Grecs pour cette Rome lointaine, qu'ils traitaient encore de barbare (3) et dont ils ne daignaient pas apprendre la langue.

La Grèce avait captivé son fier vainqueur et lui avait donné ses arts. A Rome, un homme de bon ton devait parler le grec comme le latin, et, dans les écoles, on faisait marcher de pair l'étude des deux langues (4). En Grèce, rien de pareil. Ce *petit Grec* que l'orgueilleux Romain trouvait bon tout au plus pour apprendre à ses enfants la langue d'Homère, lui rendit dédain pour dédain : il méprisa la langue de ses maîtres et parla grec dans Rome. Plutarque fut longtemps sans entendre le latin, ne l'apprit que par

(1) Sancti Gregorii Naz. op., t. I, p. 325. — (2) Ibid., p. 332. — (3) Libanius, t. II, p. 156.

(4) Quintilien préférait même que l'on commençât par le grec : Græcum esse priorem placet, I, 8.

nécessité et, de son aveu, ne le sut jamais assez pour comprendre les beautés de Cicéron (1). Saint Grégoire, devenu patriarche de Constantinople, déclarait ne pas savoir la langue de Rome (2). Il en fut de même de saint Basile. Du moins, c'est vainement qu'on chercherait dans ses ouvrages quelque trace des poètes ou des prosateurs latins. Si des passages de l'Hexaméron semblent empruntés à Cicéron ou à Pline, il ne faut pas s'y méprendre : c'étaient des sortes de lieux communs qui, pour la plupart, se retrouvent dans Plutarque et dans Élien. Ceux-ci les avaient empruntés à quelque vieil auteur, à Aristote, par exemple, et c'est à cette source première qu'avaient puisé Grecs et Latins. Les Grecs poussaient même si loin l'ignorance du latin que leurs grammairiens ne semblent pas se douter qu'il y eût des langues sans article, et que Grégoire de Nysse, ayant à dire comment le mot *ciel* se disait en latin, l'écrit à peu près comme il devait l'entendre prononcer aux Romains, Κέλουμ (3), sans se préoccuper de la quantité ni de l'étymologie. Si Julien, à Athènes, étudie presque autant la langue latine que la langue grecque, sa naissance, comme l'indique Libanius, lui en faisait une obligation. Le futur empereur des Romains ne devait pas ignorer la langue de ses peuples (4).

La littérature grecque était donc le fonds unique des

(1) Plutarque, vie de Démosth., 2.

(2) Sancti Gregorii Naz. op., t. I, p. 827. Οὐ Ρωμαϊκὸς ἐγώ τις τὴν γλῶτταν οὐδὲ τὰ Ἰταλῶν δεινός.

(3) Sancti Gregorii Nyss. in Eunom., XII, p. 387. — (4) Libanius, t. II, p. 265.

études en Orient, et certes elle pouvait à elle seule satisfaire de nobles intelligences. Transportons-nous dans une de ces écoles et voyons comment le maître chrétien faisait vivre ses disciples avec les beaux génies de l'antiquité, sans toutefois *abandonner le gouvernail de ces jeunes âmes.* Le discours de saint Basile sur les auteurs profanes doit être, en plus d'un endroit, l'écho de ces leçons, comme le Traité des Études n'est souvent qu'un admirable commentaire de ce qui se faisait dans nos colléges, au temps de Rollin.

Le livre des livres dans ces écoles était Homère. C'était avec passion, avec un véritable culte, que les maîtres en parlaient à leurs élèves. Pour les chrétiens comme pour les païens, l'Iliade et l'Odyssée étaient les modèles du beau langage, la règle des mœurs, une école de vertu. Tout y était beau, parfait, sublime. Le monde ne voyait plus de pareils héros; les plaisirs, comme les vertus, avaient dégénéré; la nature elle-même n'avait plus la beauté de celle qu'avait chantée le poète d'Ionie. « Ne te laisse pas entraîner » dans les théâtres et séduire par les spectacles qu'on y » représente, disait à Julien, encore enfant, son maître, le » chrétien Mardonius. Tu veux des courses de chevaux : il » y en a d'admirablement décrites dans Homère. Prends le » livre et lis. Tu entends les danses des pantomimes : laisse-» les; la danse des jeunes Phéaciens est plus mâle. Là, sont » le joueur de lyre Phémius et le chanteur Démodocus. Il » y a même dans Homère nombre d'arbres, dont ceux » que nous voyons sont loin d'avoir le charme. *Ainsi autrefois, à Délos, je vis près de l'autel d'Apollon s'éle-*

» *ver une jeune tige de palmier* (1). Et l'île touffue de » Calypso ! Et la grotte de Circé ! Et le jardin d'Alcinoüs ! » Va, tu ne trouveras rien de plus agréable (2). »

C'est dans Homère que les jeunes Grecs apprenaient à lire ; pendant tout le cours de leurs études, ils expliquaient ses poèmes, comme les plus beaux monuments de leur langue, et, à la fin, ils voyaient ses vers servir de texte aux leçons des rhéteurs. Aussi tous l'aiment, semblent le savoir par cœur et le citent le plus souvent sans le nommer. Ses vers remplissent la correspondance des Pères de l'Église, et plus d'une comparaison profane passe de ses poèmes dans leurs homélies.

Après Homère, venaient Hésiode et les tragiques, Hérodote et Thucydide, Démosthène, Isocrate et Lysias (3). Ainsi poètes, historiens, orateurs formaient l'esprit, dirigeaient le cœur et élevaient l'âme des enfants. Mais ces auteurs étaient les coryphées du paganisme, et plus d'un passage de leurs livres blessait la morale sévère du christianisme. Nul doute qu'un maître religieux, un saint, comme le père de Basile, à propos des dieux d'Homère, de leurs discordes et de leurs turpitudes, dût plus d'une fois déplorer l'aveuglement d'un si beau génie, s'abandonner à des invectives contre sa religion, la traiter d'impiété et de démence (4). En général, cependant, les rhéteurs chrétiens ne reculaient pas plus que nos poètes du dix-septième siècle devant les dieux du paganisme : nulle part on ne voit revenir plus souvent et avec plus de respect les noms

(1) Odyssée, VI, v. 162. — (2) Julien, 2ᵉ partie, p. 79 — (3) Ibid. p. 193. — (4) Julien, 2ᵉ partie, p. 194; Sancti Basilii op. t. II, p. 176.

d'Apollon, de Mercure et des Muses, que dans les déclamations du chrétien Himère. C'était déjà un culte de convention, une fiction littéraire, sans conséquence pour la vie pratique. Julien ne pardonnait pas cette contradiction aux maîtres chrétiens et leur reprochait amèrement de *mentir et de se réfuter eux-mêmes, en enseignant à leurs disciples le contraire de leur pensée* (1).

Il semble aussi que du moment qu'un récit se présentait à l'abri d'un nom sacré, bien des maîtres se préoccupaient assez peu qu'il pût nuire à l'innocence de leurs élèves. Mardonius eût rougi de commettre une faute devant Julien et de mépriser ses jeunes années; sa vie se passait à écarter tout mauvais exemple de ses yeux, toute mauvaise parole de ses oreilles. Mais il lui vantait le chant de Dêmodocus. Beaucoup de chrétiens, cependant, à l'exemple de Platon, n'approuvaient pas tout dans les fictions du divin Homère, ne s'évertuaient pas à voir des mythes profonds dans des anecdotes licencieuses; enfin, trouvaient indigne de la divinité et de fort mauvais exemple pour l'humanité, les querelles conjugales de Jupiter et de Junon, les malheurs de Vulcain et les amours adultères de Mars et de Vénus. Aussi faisaient-ils lire les poètes à leurs élèves avec choix et discernement. Le poète parlait-il d'hommes pervers, célébrait-il des héros ivres ou amoureux, mettait-il le bonheur dans une table abondante ou dans des chants efféminés, le maître faisait fuir ses élèves en leur bouchant les oreilles, comme fit Ulysse pour les chants des sirènes; *car l'habitude des mauvais livres est le chemin des mau-*

(1) Julien, 2e partie, p. 193.

vaises actions (1). Rapportait-il les paroles ou les actions des hommes vertueux : « Aimez-les, disait le maître, rivalisez avec eux, faites tout pour leur ressembler (2). » On lisait, dans Xénophon sans doute, l'allégorie d'Hercule entre le vice et la vertu (3) ; on expliquait les beaux vers d'Hésiode sur les deux chemins de la vie, *l'un rude, escarpé d'abord, plein de sueurs et de fatigues, puis aisé, facile et plus doux que l'autre chemin, celui qui mène au vice* (4) ; et on y voyait une magnifique exhortation à la vertu. On s'arrêtait dans Plutarque sur des vers de Théognis, qu'il attribue à Solon (5) ; on ne pensait peut-être pas à les rendre à Théognis, mais on disait que le poète *avait en vue la même fin que nous* (6). Socrate, frappé à la joue par un furieux, ne lève pas la main et le laisse se rassasier de colère. Son action est *sœur* du précepte : *à celui qui te frappe sur la joue, il faut tendre l'autre, et voilà toute la vengeance* (7). Ainsi, les lettres saintes et les lettres grecques se rapprochaient, se mêlaient, se prêtaient un mutuel secours pour former les cœurs et les esprits dans cette Grèce asiatique.

Cette manière d'étudier les anciens, la jeunesse la retrouvait dans les grandes écoles. Païens et chrétiens s'empressaient de sortir des explications purement littéraires pour faire servir ces beaux génies au triomphe de la morale et de leur foi. Écoutons ce passage de Basile, qui ne peut être qu'un souvenir d'une leçon de Libanius. « J'ai entendu dire » à un habile interprète de la pensée des poètes, que toute

(1) Sancti Basilii op., t. II, p. 175. — (2) Ibid. — (3) Ibid. p. 177. — (4) Ibid., p. 176 ; Hesiodi opera, v. 285. — (5) Plutarque, vie de Solon, 3. — (6) Sancti Basilii op., t. II, p. 177. — (7) Ibid., p. 179.

» la poésie d'Homère est un éloge de la vertu, et que, si » l'on excepte ce qui est de pur ornement, c'est vers elle » que tendent toutes ses fictions. C'est vrai, surtout dans les » vers où il représente le général des Céphalléniens sauvé du » naufrage. D'abord, à peine a-t-il paru, que la princesse » le révère, loin d'avoir à rougir en le voyant nu, parce qu'au » lieu de vêtements, le poète l'a paré de vertu. Ensuite, il » semble si grand aux yeux des Phéaciens que, renonçant à » la mollesse de leur vie, tous, les yeux fixés sur le héros, » rivalisent avec lui, et qu'il n'en est pas un dont le vœu » le plus ardent ne soit d'être Ulysse, et Ulysse échappé du » naufrage. Homère, continuait le savant interprète du poète, » Homère élève presque la voix pour nous dire : Pratiquez » la vertu, ô hommes, la vertu qui nage avec le naufragé, » qui, lorsqu'il est nu sur le rivage, le fait paraître plus » grand que les heureux Phéaciens (1). »

III.

Jusqu'ici les études de Basile répondent à peu près à notre instruction secondaire, cette vigoureuse discipline qui se propose moins de faire des savants que d'apprendre à travailler. Alors, comme aujourd'hui, ces premières études n'étaient qu'un acheminement à des travaux plus sérieux. Muni de ce premier bagage littéraire, un jeune homme riche, intelligent et qui voulait briller dans le monde, allait dans les grands centres, à Antioche, à Alexandrie, à Constantinople et surtout à Athènes, étudier l'éloquence et la

(2) Sancti Basilii op., t. II, p. 177.

philosophie. Basile se rendit d'abord à Constantinople, puis à Athènes (1). Il y trouva les maîtres les plus célèbres et des condisciples destinés, comme lui, à surpasser la gloire de leurs maîtres.

D'abord, c'est Grégoire de Nazianze, cet *amant d'Athènes* (2), qui, venant chercher la science dans cette *ville d'or, la mère des belles choses*, y trouva le bonheur. Compagnons d'études et habitant la même maison, ils se préservent l'un l'autre des taquineries et des dissipations de ce peuple d'étudiants, font admirer leur piété dans une ville pleine d'idoles et échappent à ses dissolutions, *comme ce fleuve qui traverse la mer sans perdre la douceur de ses eaux*. Même ardeur pour la science les anime ; ils font la gloire de leurs maîtres ; leur nom est connu dans toute la Grèce et leur amitié les fait mettre au-dessus d'Oreste et de Pylade (3).

Entre les deux amis, se plaçait souvent un autre jeune homme, passionné comme eux pour l'éloquence et la philosophie. Ce jeune homme, pâli par l'étude et vêtu d'un manteau de philosophe, c'est Julien, le neveu de l'empereur Constance. Une affection partagée le lie à Basile (4); ils étudient ensemble *les saintes lettres, l'Écriture sacrée, inspirée de Dieu* (5). C'est-à-dire, sans doute, qu'ils cherchent un accord entre elle et la doctrine de leurs maîtres ; étude pleine de vives discussions entre les deux jeunes gens, qui, avec plus d'une analogie, aboutira dans l'un à l'hexaméron, dans l'autre à la doctrine du Soleil-roi.

(1) Sancti Gregorii Naz. op., t. 1, p. 325, 326. — (2) φιλαθήναιος.
(3) Sancti Gregorii Naz. op., t. 1, p. 326 et seq. — (4) Sancti Basilii ep. 42, p. 123. C. — (5) Ibid. ep. 41, p. 124. C.

Grégoire n'aime pas Julien, qui lui enlève son ami et le distrait de l'éloquence pour l'entraîner dans les spéculations de la philosophie. Peut-être a-t-il su le deviner sous le déguisement qui le cache. Mais tout lui déplaît dans Julien ; ce cou sans consistance, cette agitation et ce balancement des épaules, ce regard vif, égaré, qui sent la folie, cette démarche irrégulière et chancelante, ce nez qui respire le dédain, cette physionomie railleuse, ce rire convulsif, cette parole saccadée, ces interrogations précipitées, ces réponses sans suite, ne lui annoncent rien de bon (1). Quant à Julien, il caresse les deux jeunes gens. Peut-être ne désespère-t-il pas de les faire servir un jour à ses desseins secrets; dès-lors, pourtant, leur vie, leur langage, leur union, doivent lui montrer en eux d'ardents adversaires (2).

Suivons Basile devant les chaires de ses maîtres. Comme aujourd'hui, deux enseignements se donnent simultanément dans ces grandes écoles : celui des lettres et celui des sciences. Les sophistes enseignent l'éloquence; les philosophes le grand tout, l'être, c'est-à-dire, Dieu, le monde et l'homme. Mais les maîtres n'ont pas seuls la parole. Cette vive jeunesse de l'Orient eût peu goûté notre enseignement calme, froid et sans réplique. Le maître exposait ; puis s'engageaient d'ardentes discussions, où brillaient maîtres et élèves, et où Julien, *qui instruisait les autres plutôt qu'il n'était instruit lui-même* (3), mérita le nom de Fontaine de science.

C'est ainsi que Basile étudia la rhétorique à Constanti-

(1) Sancti Gregorii Naz. op., l. I, p. 122. — (2) Ibid., p. 132. — (3) Libanius, l. II, p. 267.

nople et à Athènes, tantôt, s'exerçant dans de brillantes déclamations, tantôt écoutant les savantes leçons de Libanius, qui resta son ami (1), ou celles des chrétiens Himère de Bithynie et Prohérèse d'Arménie (2). On a perdu les déclamations de Prohérèse, que Rome avait proclamé le roi de l'éloquence (3); mais celles de Libanius et d'Himère, dont plus d'une a pu être entendue de Basile, ont été conservées et nous donnent une idée de l'enseignement qui forma un des plus grands orateurs de ce siècle.

Ces déclamations sont des discours de circonstance, des leçons de style, des modèles d'exercices. Parmi les premiers, on voit des semonces à de mauvais écoliers, que le maître menace de l'*expulsion du temple des Muses, comme d'une espèce de mort* (4); une improvisation pour calmer une révolte, qui avait éclaté au milieu de la leçon. « Le zéphyre apaise les flots, disait Himère à la turbulente » assemblée; et l'orateur attique, avec l'éloquence grecque, » ne pourra calmer une sédition (5)! » L'heureux temps, que celui où des phrases harmonieuses suffisaient pour contenir les emportements d'une jeunesse indocile! Ailleurs, dans une sorte de discours d'ouverture que le même sophiste prononce devant de nouveaux élèves, dont l'un, venu du mont Argée, fut peut-être Basile, il est curieux de voir le ton mystique que prenaient les rhéteurs, les recommandations qu'ils adressaient à la jeunesse et la bonne opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes (6).

On chercherait vainement dans les leçons de style un

(1) Sancti Basilii ep. 335 et seq. — (2) Socrate, IV, 26; Sozom. VI, 17. — (3) Eunape, ed. F. Didot, p. 492. — (4) Libanius, t. II, p. 374. — (5) Himère, p. 30. — (6) Ibid., p. 90.

enseignement simple, clair et facile. Même dans des sujets tout didactiques, on trouve une profusion de comparaisons, d'allusions, de mythes. Ces jeunes grecs voulaient partout les enchantements de la poésie. Platon avait élevé leurs pères aux sublimités de la philosophie par de belles et ingénieuses allégories : à son exemple, le chrétien Himère veut-il recommander la variété : il parle de Protée, *qui ne put être qu'un habile orateur* (1) ; il raconte la fable de Protagore et dit comment Prométhée et Epiméthée vinrent animer la nature encore inerte et la faire sortir de sa *laide uniformité par une variété harmonieuse* (2). A tout propos, les rhéteurs s'abandonnaient à ce penchant pour la fiction que l'on retrouve dans leurs élèves chrétiens, Basile, Grégoire de Nazianze et Chrysostome. Himère a-t-il à gourmander la paresse d'un compatriote de Basile : rien de bon, semble-t-il dire à son jeune auditoire, ne peut venir des bords du Mélas, du *fleuve noir ;* et, dans une allégorie, qui sent moins l'invective que le désir de plaire, il raconte comment de transparentes et d'argentées qu'elles étaient, les eaux de ce fleuve devinrent noires, quand Bacchus, à son retour de l'Inde, y fit baigner ses noirs captifs (3).

Les modèles des exercices (4) que les rhéteurs faisaient faire à leurs élèves, ont beaucoup de rapport avec les discours que l'on donne dans nos classes de rhétorique. Dans ces exercices, dont les poètes, l'histoire, la vie pratique, fournissaient les sujets, les sophistes se posaient en maîtres de beau langage, de vertu et de sagesse politique (5) :

(1) Himère, p. 88. — (2) Ibid., p. 89. — (3) Ibid., p. 31. — (4) μελέται. — (5) Julien, 2e partie, p. 193.

« Je cherche la vertu, disait Himère, et c'est à cause » d'elle que je loue les grands hommes (1). » Aussi, dans ces déclamations, tout n'est pas oiseux et d'une éloquence plus pompeuse que vraie. Il est telle passage, inspiré par la lecture de Démosthène à un de ces jeunes grecs et recueilli par le maître, qui peut-être n'eût pas déparé un discours du grand orateur (2). Dans une déclamation contre un mauvais riche, il est telle apostrophe qui, si elle fut entendue de Basile, dût vivement frapper le futur avocat des pauvres : « Tu ne seras pas toujours heureux, ô » riche : toi aussi, il faut que tu aies ton tour dans le drame. » Car jamais on n'a vu de tragédie où les tyrans n'aient fini » par tomber (3). »

Ainsi, malgré de nombreux sacrifices à une vaine et futile rhétorique, les sophistes du quatrième siècle, par l'étude des anciens poètes, de toutes ces muses qu'ils aimaient et faisaient aimer à leurs élèves, par une lecture approfondie de Démosthène et de Platon, et surtout en recommandant, sans toujours le pratiquer eux-mêmes, de mettre la vertu avant le style, les idées avant les mots, parvinrent à former des hommes et à faire revivre les lettres grecques, au milieu de la décadence générale.

(1) Himère, p. 33.

(2) Démosthène, sur le bruit qu'Alexandre va faire rentrer les exilés, conseille aux Athéniens de rappeler Eschine. « Qu'Eschine revienne, lui faisait dire le jeune orateur, mais à la voix de Démosthène, non à celle d'Alexandre; malgré la loi, plutôt que sur l'ordre d'un roi; rappelé par pitié, plutôt que par peur.... Mais Eschine est un méchant ! ajoute, si tu veux, l'extermination de la Phocide, la trahison de la Thrace, la mort de Kersoblepte, enfin, tous ses forfaits. Eh bien ! la république a plus d'une fois pardonné aux méchants; jamais elle n'a reçu la loi de personne, quand elle gardait sa fierté. » Himère, p. 6. — (3) Himère, p. 11.

On reconnaissait Julien pour l'élève de Libanius, à son style (1). Les ouvrages de saint Basile ne laissent pas voir moins de traces de l'enseignement des sophistes. Aussi avait-il été un de leurs plus brillants élèves. « Qui lui com- » parer dans la rhétorique, dont le souffle a l'impétuosité » de la flamme ? disait son fidèle compagnon d'études : il » eut tout des rhéteurs, excepté les mœurs (2). » D'ailleurs, Basile, non plus que Julien, n'a jamais renié ses maîtres. Loin de trouver, comme Eunape, faibles, mortes et sans inspiration (3), ces déclamations de Libanius auxquelles il n'a peut-être manqué que la réalité pour être de la vraie éloquence, tous deux les lisaient avec amour et en témoignaient leur admiration avec le même enthousiasme. « Que tu es heureux, s'écriait l'empereur, de parler ou » plutôt de penser ainsi ! Quel discours ! quelle âme ! quel » jugement ! quel style ! quelle harmonie (4) ! » « J'ai lu » ton discours, ô le plus savant des hommes, écrivait l'ar- » chevêque, et je l'ai vivement admiré. O Muses ! ô élo- » quence ! ô Athènes ! quels présents vous faites à ceux qui » vous aiment ! (5) » Aussi se plaisait-il à envoyer les jeunes cappadociens *à cette source abondante*, où lui-même avait puisé avec tant de bonheur.

Basile ne se passionna pas moins pour la philosophie que pour la rhétorique. Cette dernière n'était alors regardée que comme un instrument dont la philosophie apprenait à se servir. Julien nous donne une idée de cette science telle que Basile et lui durent l'entendre professer par les néo-

(1) Libanius, t. II, p. 152. — (2) Sancti Gregorii Naz. op., l. I, p. 333. — (3) Eunapii vit., ed. F. Didot, p. 496. — (4) Julien, 2e part., p. 130. — (5) Sancti Basilii ep. 353, p. 461.

platoniciens d'Athènes. Elle embrassait la logique, la physique et l'éthique, dont chacune, fidèle à la manie de la triade qui possédait toute l'école, se subdivisait encore en trois parties. La logique, suivant qu'elle s'appuyait sur le vrai, le probable ou l'apparence, s'appelait démonstrative, persuasive ou sophistique. La physique comprenait la théologie, les mathématiques et la théorie des idées. La morale, la *pratique*, comme l'appelait Julien, suivant qu'elle avait en vue la direction de l'individu, de la famille ou de l'état, prenait le nom d'éthique, d'économique ou de politique (1). Ce vaste ensemble de connaissances n'en formait qu'une, la science de l'être. La logique apprenait à l'intelligence à se connaître, à se diriger et à trouver Dieu en soi; la physique lui disait ce qu'étaient Dieu et le monde; la morale lui enseignait la fin de l'homme et le moyen d'y arriver.

En présence de ce grand problème qui a toujours tourmenté la raison humaine, quel entraînement devaient exercer sur Basile la métaphysique élevée des Alexandrins, leur morale pure et austère? Malgré les superstitions des disciples de Jamblique, le mysticisme de Plotin, son ravissement en Dieu par l'amour, aidé de la prière et de l'étude, son dieu triple comme celui de l'Évangile, pouvaient-ils ne pas séduire cette âme chrétienne? Quand *les disciples de Platon* lui disaient ce qu'est l'âme, d'où elle vient et où elle va, ce qui l'abaisse et ce qui la relève, quel est pour elle l'esclavage, quelle est la liberté, comment elle peut échapper à l'un et jouir de l'autre (2), ne devait-il

(1) Julien, 1re part., p. 402. — (2) Libanius, t. II, p. 265.

pas, comme Libanius nous l'apprend de Julien, recevoir avec avidité un tel enseignement ? Mais aussi que de luttes entre sa foi et la doctrine de ses maîtres ! que d'incertitudes ! que d'erreurs même acceptées, caressées comme des vérités, puis abandonnées ! que de déceptions ! que de désenchantements ! « Il poursuivait une espérance, dit Grégoire ; il proclama Athènes un vain bonheur (1). » Mais ce désenchantement ne dura qu'un instant et jamais Basile ne renia que les excès d'une science à laquelle il s'était livré avec une passion qui n'eut d'égale que celle de Julien. « Qui le » surpassa, dit son panégyriste, dans la philosophie, cette » science sublime qui s'élève au-dessus du monde, soit dans » la philosophie pratique et contemplative, soit dans la » dialectique, cet art des démonstrations rationnelles et des » luttes de la pensée ? Et telle y fut sa force, qu'il eût été » plus facile de sortir d'un labyrinthe que des filets de son » raisonnement. Il apprit l'astronomie, la géométrie, les » rapports des nombres, assez pour ne point se laisser » battre par les plus habiles ; mais il en rejeta l'excès, » comme inutile à ceux qui veulent être pieux. Aussi de- » vons-nous l'admirer davantage dans ce qu'il sut choisir » ou dans ce qu'il sut laisser (2) ? » On voit qu'il savait dès-lors allier dans une sage mesure la foi chrétienne et les sciences de la Grèce.

Après avoir chargé leurs vaisseaux de science, Basile et Grégoire songent à retourner en Cappadoce. C'est en pleurant que Julien s'éloigna d'Athènes, où il eût voulu vivre et mourir (3). Ses rivaux quittent avec la même peine cette

(1) Sancti Gregorii Naz. op., t. I, p. 329. — (2) Ibid., p. 333.
(3) Libanius, t. II, p. 227.

terre des Muses. « Le jour du départ était arrivé, dit Grégoire de Nazianze, et avec lui les derniers entretiens, les » rappels, les gémissements, les embrassements, les larmes. » Car il n'est rien d'aussi triste que de se séparer d'Athènes » et de ses amis d'études. C'était un spectacle attendrissant » et qui n'est pas indigne de l'histoire. Autour de nous se » pressaient le chœur de nos condisciples, quelques-uns même » de nos maîtres. Ils disaient qu'ils ne pouvaient nous laisser partir et avaient recours à tout, aux prières, à la force, » à la persuasion (1). » Grégoire se laisse fléchir ; mais rien ne peut retenir Basile, ni ces regrets, ni les larmes de son ami, qui se plaint d'être trahi. Il s'empresse de retourner en Cappadoce, où Grégoire ne tarde pas à le suivre.

IV.

Quel était l'effet de cette éducation élégante et réfléchie sur les vives et riches natures de l'Orient ? Il semble que Lucien a voulu le décrire dans une piquante anecdote. Un homme opulent et fastueux, un oriental, sans doute, vint à Athènes, où il se rendait insupportable par la multitude de son cortége, la bigarrure de ses habits et tout son or. Ce pauvre homme voulait passer pour heureux : il fit pitié aux Athéniens, qui entreprirent de faire son éducation. Leurs fines plansanteries, leur exemple surtout, le débarrassèrent peu à peu de cette armée d'esclaves qu'il traînait sur les places et dans les bains, lui enlevèrent ses robes de pourpre, firent tomber de ses doigts cette multitude de bagues. Il s'en retourna parfait et accompli, grâce aux leçons de ce

(1) Sancti Gregorii op., t. 1, p. 333, 334.

peuple spirituel. A son exemple, Basile et Grégoire étaient venus se corriger à Athènes de la pompe et de l'emphase du langage oriental, de cet amas fastueux de figures et de métaphores, des déréglements de l'imagination asiatique. S'ils n'ont pas tout-à-fait renoncé aux couleurs éclatantes, s'ils gardent un peu de leur or et de leurs diamants, si des fleurs brillent encore sur leurs robes, du moins, ils les portent avec goût et ont, sous ces restes de luxe oriental, l'aisance et la grâce athénienne.

Pendant que les rhéteurs formaient leur goût, leur raison s'est développée dans le commerce des philosophes. Ils rapportent d'Athènes la foi qu'ils y ont portée ; mais la méthode, la réflexion, la curiosité sont venues l'expliquer, la contrôler, en sonder les mystères. Devant eux, s'ouvrent de nouveaux horizons, quelquefois obscurcis de nuages, le plus souvent clairs et transparents, à travers lesquels ils voient distinctement la vérité que, depuis leur enfance, la religion leur enseigne dans les écoles de catéchumènes.

Pour ceux qui devaient se consacrer à l'Église, ces laborieuses études n'étaient que le prélude d'études plus laborieuses encore ; elles introduisaient les autres dans la vie publique. En revenant d'Athènes ou d'Alexandrie, un jeune homme voyait s'ouvrir devant lui toutes les carrières libérales. Césaire, frère de Grégoire de Nazianze, après avoir quitté Alexandrie, devient un des premiers médecins de Constantinople, est élevé à la dignité de sénateur et mérite la faveur des empereurs. D'autres plaident au barreau et parviennent aux magistratures, au gouvernement des provinces, aux dignités de la cour. Mais il est deux carrières qui séduisent et attirent les meilleures intelligences : l'en-

seignement des écoles et l'Église. Ces jeunes gens, qui reviennent d'Athènes avec la passion des lettres et l'esprit rempli des triomphes de leurs maîtres, ne trouvent rien de plus beau que de faire entendre une parole éloquente, au milieu d'un auditoire enthousiaste. Puis, quand leurs succès les ont désignés à la foule, de gré ou de force, l'Église les prend et, au lieu d'une chaire académique, leur donne une tribune. Ce fut l'histoire de Basile, de son frère et de son ami ; ce fut celle de son disciple Amphilochius. Tous furent rhéteurs avant d'être évêques.

Si Basile est revenu un peu désenchanté de la philosophie, il a conservé un vrai culte pour les lettres et les enseigne avec le plus grand éclat (1). Quoi qu'en dise son ami (2), il sacrifie *au monde et à la scène*, et cherche moins à répondre au désir de ses compatriotes qu'à se donner un théâtre. Sa sœur Macrine le jugeait avec moins d'indulgence. « Elle le trouvait, dit Grégoire de Nysse, » gonflé outre mesure de l'orgueil que donnent les lettres : » dans sa morgue, il méprisait toutes les dignités et regar- » dait de son haut ceux qui brillaient de l'éclat de la puis- » sance (3). » Croyons-en une sœur et un frère plutôt qu'un panégyriste nécessairement complaisant. Aussi bien, pourquoi faire les saints et les grands hommes plus parfaits qu'ils n'ont été ? Pourquoi leur ôter nos misères ? Quand nous les voyons faibles comme nous, il semble que nous désespérions moins d'approcher de leurs vertus. D'ailleurs, qui ne pardonnerait un enivrement bien naturel à un jeune homme qui a la conscience de sa superiorité et s'entend,

(1) Ruffin l. II, c. 9. — (2) Sancti Gregorii Naz. op., l. I, p. 334.
(3) Sancti Gregorii Nyss. op., vit. sanctæ Macrinæ, 2.

chaque jour, applaudir par toute une ville, fière de ses succès ?

En même temps, le jeune rhéteur, joignant à l'orgueil de ses confrères plus d'un de leurs autres défauts, menait à Césarée une vie assez dissipée. C'est, du moins, ce que l'on peut conclure d'une lettre que lui adressait son ami, déjà retiré à Azianze. « Je ne veux pas, lui disait Grégoire, qu'on » me reproche la Tibérine avec ses neiges et ses hivers, » ô homme trop ennemi de la boue, qui ne marches que du » bout des pieds, qui ne foules que des parquets, homme » ailé, toujours en l'air. Est-ce que nous vous reprochons » d'être pâles, de respirer à l'étroit et de vous mesurer le » soleil ? Ici, nous sommes brillants de santé, bien repus et » libres comme l'air. Vous autres, vous vivez dans les délices, » au sein de l'opulence, toujours dans l'Agora. Je ne t'en fais » pas mon compliment ; mais cesse de me reprocher ma boue » (car tu n'as pas fait la ville et je n'ai pas fait l'hiver), ou je te » jette à la face les tripots de Césarée et tous ses vices (1). » Cette lettre, empreinte d'un léger épicurisme et qui rappelle plus d'une épître d'Horace, nous donne-t-elle l'idée de deux saints ? Otons les noms : c'est un ami des champs qui écrit à un ami de la ville, à un élégant du quatrième siècle.

Mais cet esprit solide devait se dégoûter vite des honneurs et des séductions du monde. Dès Athènes, Grégoire et lui, dans un moment de ferveur religieuse, s'étaient promis de vivre ensemble dans la retraite. Depuis longtemps aussi, sa sœur Macrine le pressait d'embrasser la vie laborieuse des solitaires et d'arriver par la pauvreté à la vertu et à la sagesse chrétienne. « Enfin, dit Grégoire de Nysse,

(1) Sancti Greg. Naz. op., t. 1, p. 770.

» rejetant la gloire que donnent les lettres profanes, nou-
» veau Moïse, il préfère les Hébreux aux trésors des Égyp-
» tiens (1). »

Dégoûté du monde, Basile se donne sans réserve à l'Église. Dès-lors commence pour lui une nouvelle éducation, l'éducation religieuse, la contre-partie d'Athènes. Écoutons-le d'abord raconter lui-même sa conversion et le grand parti qu'il prit. On croit lire un chapitre des Confessions de saint Augustin. « Après avoir donné beaucoup de temps à la
» vanité, après avoir perdu presque toute ma jeunesse en
» travaux futiles pour saisir les enseignements d'une sagesse
» que Dieu fait déraisonner, je me réveillai enfin comme
» d'un profond sommeil et je jetai les yeux sur l'admirable
» lumière de la vérité, celle de l'Évangile. Je vis alors l'inu-
» lité de la sagesse des princes du monde, qui travaillent
» sans résultat. Je pleurai longtemps sur les misères de ma
» vie et, dans mes prières, je demandais qu'une main vînt
» me prendre et m'initier aux dogmes de la piété. Et avant
» tout, je me mis à redresser mes mœurs, qu'avait perverties
» la longue fréquentation d'un monde frivole. Puis, quand
» j'eus lu l'Évangile, quand j'y eus vu que le meilleur moyen
» d'arriver à la piété, est de vendre ses biens, d'en par-
» tager le prix aux pauvres, de ne plus s'inquiéter de cette
» vie et de ne laisser distraire son âme par aucune sympa-
» thie pour la terre, je souhaitais trouver un des frères qui
» ont choisi cette voie, pour traverser avec lui la courte
» agitation de la vie. »

Basile avait été demander l'éloquence et la science profane aux rhéteurs et aux philosophes d'Athènes : maintenant

(1) Éloge de saint Basile.

il va chercher la perfection, la philosophie religieuse, en Égypte, en Palestine et en Syrie, où de nombreux solitaires font fleurir la piété.

« J'en trouvai, dit-il, beaucoup à Alexandrie, beaucoup » dans le reste de l'Égypte, d'autres en Palestine, en Cœlé-» Syrie et en Mésopotamie. J'admirais leur abstinence, leur » patience dans les travaux, leur longue tension dans les » prières. Vainqueurs du sommeil, au-dessus de tous les » besoins de la nature, toujours dans la haute et libre mé-» ditation de l'âme, supportant la faim, la soif, le froid, la » nudité, sans faire attention au corps, sans lui donner une » marque de sollicitude, vivant, pour ainsi dire, dans une » chair étrangère, ils m'ont fait voir, en réalité, comment » l'homme dès ici-bas peut être étranger à la terre et vivre » dans le ciel. »

Basile trouvait enfin cette perfection, cette absorption en Dieu, que tous alors, chrétiens et Hellènes, vantaient à l'envi. « Dans mon admiration, ajoute-t-il, je félicitais ces » hommes de mener une telle vie et j'aspirais à devenir » leur imitateur (1). »

Nous voilà bien loin d'Athènes, de Démosthène et de Platon. Tel est l'homme dans l'ardeur de la jeunesse. Il ne sait pas aimer deux choses à la fois : il va de l'une à l'autre par de vives et impétueuses réactions. Ce n'est que plus tard, quand il s'est rassis et jette un regard calme sur le passé, qu'il cesse d'être exclusif et allie ce qui est fait pour se prêter un mutuel concours. Basile ne traitera pas toujours les lettres et la philosophie grecques de frivolités : ce sera pour lui un éternel honneur de les avoir fait con-

(1) Sancti Basilii ep. 223, p. 337.

courir avec la théologie au triomphe de la morale et de la foi chrétienne.

De retour de ses longs voyages, Basile se retire à Annési, auprès de sa mère et de sa sœur, et y fonde son premier monastère. Il y attire son ami et le suit, l'année suivante, à Azianze, dans une autre solitude. De cette retraite laborieuse, où ils se passionnent pour l'étude des saintes lettres, sortiront deux grands évêques, deux Pères de l'Église. Platon, Aristote et Plotin les avaient dirigés dans la philosophie profane ; ils eurent pour guides dans la philosophie religieuse, les anciens commentateurs (1) et surtout Origène (2), un néo-platonicien, comme eux, et alors l'oracle de la théologie. Sans oublier, quoique dise Basile, ce qu'ils avaient appris à Athènes, « ils vivaient avec Moïse, Elie et autres bienheureux, qui leur enseignaient la vérité dans une langue barbare (3). » L'Évangile leur servait d'introducteur pour pénétrer le véritable sens des prophètes ; la méditation des prophètes leur faisait entendre les mystères de l'Évangile ; et cette double étude les élevait à l'intelligence pure et nette du souverain Roi de l'univers (4). Ils firent plus que d'étudier Origène, leur premier maître dans la science sacrée ; ils voulurent le mettre à la portée de tout le monde, peut-être le corriger, en le rendant tout-à-fait orthodoxe ; et deux des plus brillants écrivains du siècle ne dédaignèrent pas le rôle de compilateurs, en publiant, sous le titre de *Philocalie*

(1) Ruffini l. II, c. 9.
(2) Socratis l. IV, c. 26 ; Sozomenis l. VI, c. 17.
(3) Sancti Basilii ep. 339, p. 455.
(4) Sancti Amphilochii secunda homilia.

d'Origène, des extraits où ils avaient réuni tout ce qui pouvait être utile aux amis de la science (1).

Telle fut l'éducation de Basile ; ce fut celle de Grégoire de Nazianze, de Chrysostome et de leurs plus illustres contemporains. Elle les prenait au berceau pour les déposer sur les degrés du trône épiscopal. Trente ans d'études préparaient à peine à vingt ans de travaux : car les rigueurs de l'ascétisme, les fatigues de l'épiscopat, les luttes religieuses, épuisaient vite ces laborieuses existences. Mais aussi avec quelle fécondité, quelle vigueur de pensée, quelle maturité de jugement défendaient-ils, dans leurs écrits, la cause à laquelle ils avaient voué leur vie !

V.

Cette éducation mixte, moitié païenne et moitié chrétienne, alors, comme aujourd'hui, ne manquait pas de contradicteurs. Julien n'était pas le seul qui renvoyât les jeunes chrétiens *à Luc et à Mathieu* et leur reprochât de ne pas laisser Homère aux adorateurs des dieux d'Homère. Bien des chrétiens, dans l'excès d'un zèle aveugle, rejetaient la science profane comme pleine de dangers. Déjà même, il s'était élevé des écoles où l'on n'enseignait à la jeunesse que les saintes lettres. C'étaient celles des monastères, où, à côté des novices, les moines élevaient des enfants du monde, destinés à retourner dans le siècle (2). Basile, tout en encourageant cette pieuse éducation, la trouvait insuffisante et préférait pour ses jeunes parents

(1) Sancti Gregorii Naz. op., t. I, p. 843.
(2) Sancti Basilii op., t. II, p. 518.

l'instruction des écoles publiques à celle de ses propres monastères (1). Grégoire et lui savaient bien que Libanius n'avait été pour rien, ou du moins pour fort peu de chose, dans l'apostasie de Julien ; et que, loin d'empêcher ses disciples de devenir des saints, il contribuait à en faire d'éloquents défenseurs de la foi.

C'était à ces deux brillants élèves d'Athènes à défendre une éducation dont ils étaient les plus beaux modèles; et c'est à eux qu'il faut renvoyer les réformateurs modernes, qui, au nom des Pères de l'Église, prétendent arracher des mains de notre jeunesse les divins auteurs qui ont formé les Pères de l'Église. « Le premier des biens, dit Grégoire, » c'est la science ; et je n'entends pas seulement la nôtre, » cette noble science qui dédaigne les ornements et la pompe » du langage pour ne s'attacher qu'au salut et à la beauté » des biens spirituels ; je parle aussi de la science profane, » que tant de chrétiens, bien aveugles sans doute, rejettent » comme pleine d'écueils et de dangers, comme éloignant » de Dieu. Faut-il mépriser le ciel, la terre et l'air, parce » qu'ils ont reçu un culte criminel d'hommes qui, au lieu » de Dieu, adoraient l'œuvre de Dieu? Ne méprisons pas la » science, parce qu'elle déplaît à quelques-uns, et regardons » ses ennemis comme des grossiers et des ignorants. Ils » voudraient que tout le monde leur ressemblât pour cacher » leur ignorance dans celle des autres. N'avoir que les » mœurs ou la science toute seule, c'est n'avoir qu'un œil. » Mais ceux qui brillent dans les deux à la fois, véritables » ambidextres, ceux-là sont les parfaits, et, dès ici-bas, » jouissent de la béatitude de l'autre vie (2). »

(1) Sancti Basilii op., t. II, p. 173, 174.
(2) Sancti Gregori Naz. op, t. I, p. 323 et 324.

Basile fit plus que défendre cette éducation qui relevait les chrétiens aux yeux des païens et avait excité la jalousie de Julien. Il voulut la diriger de ses conseils, et, pour me servir de l'expression d'un de ses disciples, faire de la science terrestre *la servante* de la céleste sagesse (1). C'est l'objet de son discours sur les fruits que l'on peut retirer des auteurs profanes. On n'aurait pas une juste idée de ce livre, si l'on n'y voyait que des conseils sur la manière de lire les ouvrages païens avec utilité et sans danger. Saint Basile n'aurait fait que développer la pensée de Plutarque, au point de vue du christianisme. Son but est plus hardi. Il veut, en répondant, à la fois, aux accusations de Julien et aux plaintes des chrétiens timorés, montrer que les lettres grecques ne sont pas une religion, mais un instrument, qui peut rendre au christianisme les services qu'il a rendus au paganisme. Il veut consacrer leur alliance avec l'Évangile et, si je puis ainsi parler, faire entrer Homère et Platon dans l'Église. Ces beaux génies, qui avaient formé les grands hommes de la Grèce païenne, devaient, dans la Grèce chrétienne, former les défenseurs du culte nouveau.

Or, quel doit être leur rôle dans l'éducation de la jeunesse? Loin d'être nuisibles, leurs ouvrages, par la ressemblance des doctrines, sont une préparation indispensable aux profondeurs des mystères. « Enfants, dit l'orateur » à ses jeunes parents, en attendant que l'âge nous per- » mette de pénétrer la profondeur des études sacrées, » nous y préludons par d'autres études, qui n'en diffèrent » pas entièrement et qui sont comme des ombres et des » miroirs sur lesquels s'exerce la vue de notre âme. Nous

(1) Sancti Amphilochii ep. ad Seleucum.

» imitons ainsi ceux qui se forment à la tactique militaire. » Après s'être dressés aux mouvements cadencés des mains » et au pas de la pyrrique, ils recueillent dans les combats » le fruit de leur instruction. Nous aussi, nous avons à » soutenir un combat, le plus grand des combats. Pour » nous y préparer, il nous faut tout faire, travailler de » toutes nos forces et vivre avec les poètes, les historiens, » les orateurs, tous ceux, enfin, dont nous pouvons attendre » quelque profit pour l'utilité de notre âme.

» Comme les teinturiers font d'abord subir certaines pré- » parations à l'étoffe qui doit recevoir la teinture et y met- » tent enfin la couleur; si nous voulons conserver à jamais » ineffaçable la gloire du bien, nous nous initierons à ces » études étrangères, avant de prêter l'oreille aux sacrés et » mystérieux enseignements. Alors, comme ceux qui se » sont habitués dans l'eau à contempler le soleil, nous atta- » cherons nos yeux sur la lumière elle-même (1). »

Les études profanes ne sont pas seulement une prépara- tion aux études religieuses : il y a parenté entre les deux doctrines; l'une est le soutien et la parure de l'autre. « De » même que l'arbre, dont la vertu propre est de se couvrir » de fruits en leur saison, doit sa parure aux feuilles qui » s'agitent autour de ses branches : ainsi la vérité est le » fruit de l'âme; mais elle ne se revêt pas sans grâce de la » sagesse étrangère, qui, comme un feuillage, abrite le » fruit et charme la vue (2). »

(1) Sancti Basilii op., t. II, p. 174 et 175. — (2) Ibid., p. 175.

CHAPITRE II.

LETTRES DE SAINT BASILE.

I. Caractère des lettres de saint Basile; la plupart étaient destinées à la publicité. — Elles forment presque une histoire suivie des grands intérêts religieux du temps. — Elles traitent de tout : littérature, prédication, théologie, casuistique. — Style de ces lettres.

II. Elles nous font surtout connaître le caractère de saint Basile. — Dans les rapports de la société, noble fierté, corrigée par l'humilité chrétienne. — Gravité orientale, tempérée par la politesse grecque.

III. Amitié de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze. — Amitié lacédémonienne de Basile : dévouement commun à Dieu. — Amitié plus humaine de Grégoire. — Histoire de cette amitié.

IV. Rapports avec le pouvoir civil. — Indifférence pour l'Empire, amour de la cité. — Saint Basile défenseur de ses intérêts et de son indépendance religieuse. — Inflexibilité calme et digne. — Valens réduit à l'impuissance. — L'archevêque arraché des mains du vicaire du Pont par une révolte de Césarée. — Ferme dans la guerre, il est habile et souple dans la paix. — Respecté du pouvoir civil, il se fait auprès de lui l'avocat des malheureux. — Son intervention dans la justice. — Conflits de juridiction.

V. Rapports avec l'Église. — État de l'Église d'Orient et principalement de celle de Cappadoce. — Saint Basile réforme le clergé et l'épiscopat en Cappadoce, réunit les orthodoxes d'Orient et ramène beaucoup d'hérétiques à la foi de Nicée. — Résultats dus à la fermeté et à l'activité de son caractère. — A l'esprit d'autorité des orientaux succède, à propos, l'esprit grec, à la fois tolérant et disputeur, indulgent et railleur.

VI. Saint Basile est avec les occidentaux aussi intolérant qu'il est tolérant avec les orientaux. — On sent dans ses lettres la révolte de l'Orient, qui réclame ses droits d'ancienneté; de la Grèce, qui veut se soustraire à toute suprématie de Rome. — Rapports de saint Basile et du pape Damase.

I.

S'il est un genre qui semble destiné à l'intimité, c'est la lettre. Confidente de l'amitié, conciliatrice d'intérêts, messagère de secrets, elle craint la publicité, la moindre indiscrétion. Une lettre est un dépôt sacré; tout au plus,

peut-elle circuler de main en main, dans l'entourage du correspondant; elle doit rester ignorée des contemporains. Le mérite du style, l'intérêt de l'histoire, peuvent seuls permettre à la postérité de jouir de trésors qui ne lui étaient pas destinés et lui faire pardonner ses regards indiscrets.

Tel n'est pas le caractère de la correspondance de saint Basile. On y trouve, sans doute, des lettres intimes, confiées à la discrétion d'un ami ou à la loyauté d'un adversaire; mais la plupart sont des manifestes destinés à une église, à une province, au monde entier. C'était la publicité du quatrième siècle. Alors n'existaient pas ces milliers d'écrits qui, chaque jour et sous toutes les formes, citent tous les intérêts au tribunal de l'opinion publique, plaident la cause des vainqueurs aussi bien que des vaincus, condamnent ou justifient les actes des maîtres de la terre. Les lettres tenaient lieu de ces écrits. Julien, un empereur, se croyait obligé de défendre sa révolution dans des lettres adressées à ses amis ou à des villes, mais, en réalité, destinées au monde entier. C'est aussi par des lettres que les Athanase, les Basile, les Grégoire, bravaient sa persécution et celle des empereurs ariens. Copiées et répandues par des mains fidèles, elles couraient, elles circulaient partout, et, malgré la surveillance des hérétiques et des gouverneurs, mettaient en relation tous les orthodoxes d'Orient. Quelquefois leurs secrets étaient violés par l'infidélité des porteurs ou la violence des ennemis; mais, le plus souvent, transmises par des mains sûres ou à l'abri de tout soupçon, dans les paquets des messagers impériaux (1), elles réunissaient, malgré les distances, les orthodoxes dispersés,

(1) Sancti Basilii op., t. III, ep. 198, p. 289.

visitaient les églises isolées au milieu des ariens, encourageaient les évêques exilés, consolaient et soutenaient les peuples restés sans pasteurs, ranimaient partout l'espérance des faibles et la confiance des forts.

Étudier la correspondance d'un homme considérable, comme saint Basile, c'est moins étudier l'écrivain, que l'homme et son temps. Formée d'environ trois cent cinquante lettres, écrites depuis son retour de Syrie et d'Égypte jusqu'à sa mort (357-378), elle est le témoin fidèle de cette vie passée dans le culte des beaux-arts, l'amour de l'humanité et le dévouement à la cause de Dieu. C'est elle, plus que les panégyriques du grand archevêque, qui peut dérouler devant nous cette existence si agitée dans un perpétuel combat contre tout ce qui s'attaquait à la pureté de la foi ou à l'union des églises. Et, comme Basile s'est trouvé engagé dans tous les grands intérêts religieux de son temps, on peut dire de ses lettres ce qu'on a dit de celles de Cicéron, qu'elles forment presque une histoire suivie. Les historiens ecclésiastiques n'ont souvent qu'à les traduire pour écrire cette partie du quatrième siècle, et elles sont, pour ces vingt années, une source sûre, où puisent sans cesse Tillemont, Fleury, et un écrivain contemporain, M. A. de Broglie, qui, à son tour, vient jeter la lumière sur cette époque importante.

Elles ont encore pour nous un autre intérêt. Elles nous permettent de surprendre Basile dans toutes les circonstances de sa vie, presque à tous les âges et dans toutes les situations. Les unes, brillantes de jeunesse et de fraîcheur, sont pleines de souvenirs d'Athènes et de la lecture de ces *Muses*, que les sophistes faisaient aimer à leurs élèves ;

et pourtant, c'était au milieu des austérités du cloître que Basile trouvait ces agréables peintures et ces poétiques allusions. D'autres rappellent le rhéteur et semblent des réminiscences de doctes leçons sur Aristote et Platon (1) ; d'autres montrent déjà le prédicateur : elles renferment des conseils, des exhortations, qui sont de véritables et d'éloquentes homélies, des consolations, où l'onction compatissante de l'Évangile fait trop souvent place au langage dur et sec des stoïciens ; dans d'autres, on voit un théologien qui sait unir, avec une sage mesure, les lumières de la foi et celles de la raison ; un casuiste, je devrais dire, un législateur, si prudent et si judicieux, que le concile de Chalcédoine a mis trois de ces lettres au nombre des canons (2). Mais la plupart ont trait aux affaires ecclésiastiques et nous font assister aux réformes de Basile en Cappadoce, à ses luttes contre les hérétiques et les empereurs, à ses efforts pour pacifier l'Orient, aux cris de détresse qu'il adressait aux occidentaux.

Pour ne pas avoir à me répéter, quand je parlerai de son éloquence, je dirai peu de chose du style de cette correspondance si longue et si variée. Partout on y admire le ton précis, ferme et digne qui convient à un homme aussi considérable et à des affaires de cette importance. Le but, les moyens, les obstacles sont clairement et nettement indiqués ; les raisons sont convaincantes, et, au besoin, des tableaux émouvants viennent ajouter à la force du raisonnement, en agissant sur les cœurs. Point ou fort peu de déclamation, dans un siècle de déclamateurs. Basile savait que rien n'est éloquent comme un fait. Beaucoup de ces

(1) Sancti Basilii ep. 135, p. 226. —(2) Ibid., ep. 188, 199 et 217.

lettres sont d'habiles plaidoyers ; plusieurs s'élèvent à l'éloquence des assemblées délibérantes et nous donnent une idée de la grande et noble parole que l'archevèque eût fait entendre dans les conciles, sous Théodose, si une mort prématurée ne l'eût empêché d'y soutenir la cause de l'orthodoxie.

II.

Quoique cette correspondance nous offre de très-curieux détails sur les contemporains, sur l'État, sur l'Église ; quoiqu'elle semble nous présenter toutes les préoccupations, toutes les passions du siècle avec leurs complications et leur antagonisme, je ne veux pas en tracer un tableau qui, pour être vrai et complet, devrait être contrôlé par la lecture des autres Pères, des écrivains ariens et profanes, enfin par une connaissance approfondie des volumineux monuments de cette époque féconde. Toutefois, sans prétendre faire une esquisse générale du quatrième siècle, peut-être pourrai-je, en mettant en lumière un de ses plus illustres représentants, soulever un coin du voile. Quel fut, au milieu des discussions ardentes et des passions théologiques, qui font la vie du quatrième siècle, le rôle de cet oriental, devenu grec par l'éducation et ramené par la foi aux aspirations de l'Orient ? Comment, sous cette double influence, s'est développée cette nature où tout semble en contraste, non moins ardente et impétueuse que réfléchie et maîtresse d'elle-même, aussi tendre, aussi souple qu'elle était impérieuse et dominatrice ? C'est ce que nous allons apprendre de ses lettres, en la considérant tour à tour dans le commerce d'une société élégante et religieuse,

malgré sa corruption, dans l'intimité de l'amitié, dans ses rapports avec l'État, dans ses luttes pour l'indépendance de l'Église et la pureté de la foi.

Tout dans saint Basile annonçait le génie supérieur dont grands et petits doivent subir l'influence. « Sa haute taille, » son corps droit et maigre, son teint noir, pâli par l'étude » et les austérités, la gravité de sa démarche, la finesse » de son nez, ses joues allongées, la longueur de sa barbe » légèrement blanchie, un œil vif et fier sous des sourcils » bien arqués, un front en saillie et un peu ridé, signe de » pensée et de réflexion (1), » tout en lui laissait percer la dignité patricienne, la finesse de l'esprit unie à la fierté du caractère, l'élévation de l'intelligence, la conscience d'un mérite incontesté, et, pour tout dire, un inflexible orgueil, qui, selon saint Jérôme, gâtait en lui les plus belles vertus. *Multa continentiæ et ingenii bona uno superbiæ malo perdidit* (2).

(1) Ex meneis græcorum. Acta sanct. jun., t. II, p. 935. Venetiis, 1742.

(2) *Sancti Hieron. chronicon*, *anno* 379. La ponctuation du passage où se trouve ce membre de phrase, a donné lieu à bien des controverses. Le voici sans le point et la virgule, qui sont l'objet du débat. *Photinus in Galatia moritur, a quo Photinianorum dogma inductum — qui multa continentiæ et ingenii bona uno superbiæ malo perdidit — Basilius Cæsariensis episcopus Cappadociæ clarus habetur.* Faut-il mettre une virgule après *inductum* et un point après *perdidit?* C'est ce qu'ont fait les éditeurs auxquels il répugnait de voir un saint dire du mal d'un saint. Ne vaudrait-il pas mieux, comme Vossius l'a vu dans un ancien manuscrit, mettre le point après *inductum* et la virgule après *perdidit?* Trois raisons nous portent à le faire. 1° Il est peu probable que saint Jérôme se fût tant étendu sur Photin, un homme de rien, et n'eût rien dit, ou à peu près, sur saint Basile, un des plus grands personnages du temps. 2° Saint Jérôme, qui traitait d'hérétiques les amis de Basile, saint Mélèce et saint Eusèbe, qui ne voyait que trois orthodoxes dans tout l'Orient, saint Athanase, Paulin et saint Epiphane (*ep.* 38, *ad Pammach.*), Saint Jérôme, dis-je, n'avait aucun intérêt à ménager Basile,

Il ne faut qu'ouvrir les lettres de saint Basile pour être convaincu que, si ce jugement de saint Jérôme est trop sévère, il est loin d'être faux. Devenu archevêque de Césarée, Basile voyait ses suffragants et, parmi eux, un de ses oncles, refuser de le reconnaître. En vain Grégoire de Nysse essaya de rapprocher l'oncle et le neveu : tous deux refusaient de faire les premiers pas. L'oncle ne voulait pas aller au-devant de son neveu, le métropolitain au-devant de son suffragant. En vain, par un moyen plus digne de la comédie que de l'Église, le maladroit médiateur suppose des lettres de l'oncle au neveu : ce sont autant de mortifications pour la fierté de l'archevêque. « Dis-moi, écrit-il à la troisième, » qui tombe trois fois dans le même piège ? Une bête même » ne s'y laisserait point prendre. Tu as fabriqué une lettre » et tu me l'as apportée comme venant du vénérable évêque, » notre oncle commun. Dans l'excès de ma joie, je l'ai » montrée à beaucoup de nos amis, j'en ai rendu grâce à » Dieu. Il fut évident qu'elle était fausse, quand, de sa » propre bouche, l'évêque nia l'avoir jamais écrite. J'en ai » été couvert de confusion, j'ai désiré disparaître sous terre, » tant cette falsification, ce mensonge et cet artifice m'é- » taient outrageants (1). »

Ainsi, de la chaire du rhéteur, la fierté et l'orgueil étaient passés dans la cellule du moine et de là étaient montés sur

coupable, à ses yeux, d'avoir résisté jusqu'à sa mort au pape Damase, au sujet du schisme d'Antioche et de la question des hypostases ; partout il est très-sec sur son compte. (*Catalog. scrip. eccl.* 106 ; *de erroribus Origenis.*) 3° Si *qui*, venant après *a quo*, se rapportait à *Photinus*, la phrase serait singulièrement négligée et peu digne de saint Jérôme. Au contraire, cette antithèse, si soignée et pleine de malice, amène très-bien, tout en satisfaisant la mauvaise humeur de l'écrivain, *Clarus habetur*.

(1) Sancti Basili ep. 58, p. 151 et 152.

le trône de l'évêque. Mais si jamais orgueil mérita d'être appelé une noble passion, ce fut celui de Basile. Cet homme dont la chair est desséchée par les mortifications, qui soigne les malades, les embrasse et se fait en tout l'imitateur du Christ, a-t-il, comme le lui reprochaient ses envieux, l'âme enflée d'une vaine arrogance? Est-il toujours au-dessus des nuages et plein de l'idée qu'il n'a pas son égal (1)? Sa hauteur, que Grégoire de Nazianze reconnait tout le premier (2), ne provient pas d'une sotte vanité, d'une folle admiration de soi-même. C'est le sentiment d'une âme qui s'estime à sa juste valeur et a conscience de sa supériorité. Recherche-t-il l'admiration d'un monde qu'il méprise, et faut-il, comme le faisaient ses détracteurs, attribuer à une affectation fastueuse la constance et la gravité de ses mœurs? Évidemment, non ; mais, tout en pratiquant la vertu pour elle-même, il n'est pas fâché, comme l'insinue son panégyriste, de donner une leçon à ces évêques qui *ne s'élèvent pas à la hauteur de la philosophie chrétienne*, et de leur reprocher, par un éloquent contraste, leurs maitres d'hôtel, leurs tables splendides, l'art séduisant et ingénieux de leurs cuisiniers, l'élégance de leurs chars, leurs robes molles et flottantes (3). Sa vie était une muette exhortation à la vertu, une silencieuse satire du vice. Toutefois, si je puis me permettre une comparaison profane, il me semble qu'ici Basile est moins le disciple du Christ que de ce philosophe, qui, foulant aux pieds les tapis de Platon, lui reprochait son faste par un autre faste.

(1) Sancti Greg. Naz. op, t. I, p. 360 et 361.

(2) Μέμφομαι.... τῆς ἐπάρσεως, Ἀνδρῶν ἄριστε, ἥν δέδωκεν ὁ θρόνος ; ibid., t. II, p. 7. — (3) Ibid., t. I, p. 360.

Mais bientôt l'humilité chrétienne fait taire l'orgueil du patricien, l'esprit caustique du grec. C'est Basile qui le premier fait cette démarche à laquelle ne pouvaient se décider ni l'oncle ni le neveu. Pour ne pas ajouter à l'histoire de l'humanité le triste récit d'une discussion entre de si proches parents, pour mettre fin à une division qui faisait la joie de ses ennemis, le chagrin de ses amis, et déplaisait souverainement à Dieu, il fait fléchir sa fierté et écrit à son oncle *de lui pardonner cet amour de la querelle, ou plutôt de l'arracher de son âme, à force de patience* (1). Après sa rupture avec Anthime, c'est encore lui qui fait les premiers pas. « Je désire, écrivait-il au sénat de Tyane, » dans une lettre qui dût lui coûter, je désire passer en paix » le reste de mes jours ; je ne demande qu'à m'endormir en » paix. Je suis décidé à ne négliger aucune fatigue, aucun » acte, aucune parole, si basse qu'elle soit, à ne pas cal- » culer la longueur du chemin, à ne reculer devant rien de » pénible, pourvu que la paix en soit le prix (2). »

Mais il avait beau se faire petit avec les petits, humble avec les humbles, avec les orgueilleux eux-mêmes, il gardait malgré lui cet air de dignité et de grandeur, qui était dans sa nature. On eût dit souvent qu'il craignait de se commettre avec les autres. Il avait la parole brève avec ses inférieurs ; son éloge était un sourire ; son blâme, un silence, qui allait scruter dans l'âme du coupable. Ne cherchez point en lui un homme enjoué, un plaisant, un beau parleur. Le lion ne prenait point le visage du singe ; il gardait sa fière et royale figure (3). Néanmoins, il était plutôt

(1) Sancti Basilii ep. 59 et 60. — (2) Ibid., ep. 97, p. 191, C.
(3) Sancti Gregorii Naz., t. I, p. 361.

sérieux que triste, et savait allier à cette gravité orientale l'exquise politesse de la Grèce. Par l'agrément de sa parole et la finesse de son esprit, par un heureux tempérament de sévérité et de douceur, il faisait le charme des réunions (1). Il aimait les belles conversations et y conviait ses amis par de charmants billets, qu'on croirait empruntés à l'anthologie. « Tout vient en sa saison, écrivait-il à Olympius; les » fleurs au printemps, les épis en été, les fruits en automne; » les fruits de l'hiver sont les entretiens (2). » Ailleurs, l'austère archevêque se déride et se prend à faire de malicieuses plaisanteries sur des choux qui ont rendu la santé au voluptueux gouverneur Antipater (3). Cette aménité pare son mysticisme d'une aimable poésie. Veut-il attirer Grégoire de Nazianze dans sa solitude, il la trouve plus belle que l'île de Calypso, chantée par Homère; plus belle que les îles Echinades, qui forcèrent Alcméon lui-même de s'arrêter (4). Veut-il, par une pieuse séduction, attirer une veuve dans la retraite où s'est déjà réfugié son fils : « Voici » l'art de prendre les colombes, lui écrit-il. On lâche une » colombe apprivoisée, après lui avoir parfumé les ailes. Atti- » rées par l'odeur, les autres la suivent et entrent avec elle » dans le colombier. Ainsi, j'ai pris ton fils Denys, j'ai par- » fumé d'une essence divine les ailes de son âme, et je te » l'ai envoyé, afin que tu t'envoles avec lui vers le nid où » il a établi sa demeure (5). »

L'enthousiasme qu'il voulait inspirer aux autres, il l'éprouvait lui-même pour tout ce qui était noble et grand,

(1) Sancti Gregorii Naz., t. I, p. 361. — (2) Sancti Basilii ep. 13, p. 93. — (3) Ep. 186, p. 267. — (4) Ep. 14, p. 93 et 94. — (5) Sancti Basilii ep. 10, p. 92.

pour la science et la religion. Mais ce n'était pas l'enthousiasme contemplatif de l'oriental ; c'était plutôt l'ardeur inquiète et curieuse qui entraînait les Pythagore et les Platon loin de la Grèce, pour aller interroger les sages de l'Inde et de l'Égypte. Comme eux, Basile entreprend de longs voyages à la poursuite d'un philosophe qu'il ne peut atteindre (1); comme eux, nous l'avons vu aller chercher la perfection, la philosophie, comme on l'appelait alors, en Égypte, en Palestine et en Syrie. Ainsi, pendant que l'humilité chrétienne triomphe de sa fierté naturelle, que l'élégance athénienne adoucit l'âpreté de son ascétisme, l'activité inquiète de la Grèce vient encore animer et vivifier sa foi.

III.

L'amitié est de tous les pays. Partout on voit des hommes qui semblent nés l'un pour l'autre, se rapprocher par une estime mutuelle, par la conformité de leurs goûts et de leurs caractères, partager les peines et les joies de la vie, et donner le spectacle du plus beau sentiment que nous ayons reçu de la Divinité. Mais la Grèce avait singulièrement annobli ce sentiment déjà si pur et si saint, en lui donnant l'amour de la patrie pour but. Les amis, destinés à se servir l'un à l'autre de modèles et de soutien, s'aiment moins pour eux-mêmes, que pour rivaliser de vertu, se dévouer ensemble, s'immoler, s'il le faut, au bien de la patrie. L'amitié d'Achille fait tomber Patrocle sous les coups d'Hector; celle d'Harmodius et d'Aristogiton affranchit Athènes, mais leur coûte la vie. Sparte donnait au penchant

(1) Sancti Basilii ep. 1, p. 70.

qui entraîne à cette noble amitié, le nom d'*inspiration divine* et obligeait tous ses citoyens à une de ces liaisons, si fécondes en dévouements. Si la Grèce imposait de rudes sacrifices aux amis, la gloire dont elle les entourait, en ne séparant point dans l'honneur ceux qui avaient été unis à la peine, l'enthousiasme qu'elle savait leur inspirer, les pures jouissances des lettres et des arts dont elle charmait leur liaison, enfin, le besoin que l'homme éprouve de se sentir encouragé et approuvé par un autre lui-même, faisaient de cette mâle amitié la plus douce et la plus sainte des passions.

C'est cette amitié de dévouement et de sacrifice, qu'au milieu de la mollesse du quatrième siècle, Basile conçoit pour Grégoire de Nazianze. Formée dans les écoles, entretenue par l'amour des lettres, elle avait pour but unique, non plus la patrie, mais Dieu. « Était-ce là Athènes, » s'écriait Grégoire, quand il croyait avoir à se plaindre de » son ami, cette commune étude des lettres, cette vie sous » le même toit et au même foyer, une seule âme en deux » corps, l'admiration de la Grèce; cette promesse de fuir » loin du monde, de mener une vie commune en Dieu, de » consacrer notre éloquence au Verbe, le seul sage (1)? » Néanmoins, Grégoire, plus tendre, plus humain, aime autant Basile pour lui que pour Dieu; son cœur se plaît aux épanchements, aux doux reproches; il a voué sa vie à son ami; mais il en attend la même condescendance, le même dévouement à ses propres désirs. Basile, au contraire, semble prendre à la lettre ce qu'il a lu dans Plu-

(1) Sancti Gregorii Naz. op., t. II, p. 8.

tarque et dans Xénophon de l'amitié antique. Ce n'est plus cet échange de prévenances par lesquelles deux amis vont mutuellement au-devant de toutes leurs volontés, de leur moindre désir ; c'est un sacrifice commun à une grande cause. Les amis doivent s'oublier et, soutenus par une affection désintéressée, unir sans cesse leurs efforts pour atteindre le but qu'ils poursuivent. Dès-lors l'amitié devient une domination, une tyrannie, imposée par le plus fort au plus faible, longtemps adoucie par les séductions de l'esprit grec et le partage de la gloire commune, mais qui doit aboutir à des froissements et à une regrettable rupture.

Suivons dans la correspondance des deux amis l'histoire de cette célèbre liaison, que nous avons vue commencer à Athènes. Quand Basile s'est retiré dans le Pont pour y fonder son premier monastère, dans sa pensée, il est un homme dont la science, l'éloquence et le dévouement peuvent seconder puissamment ses desseins. C'est son ancien compagnon d'études, Grégoire, *ce vase d'élection*, *ce puits de science*, *cette bouche du Christ* (1). Lui aussi, il avait dit à la sagesse : « Tu es ma sœur. » Lui aussi, il avait donné ses biens aux pauvres, gardé son éloquence pour toute richesse et changé tout le reste pour la précieuse perle du salut (2). Il avait même aimé la solitude avant Basile et plus qu'*aucun homme de lettres ;* et depuis, il s'est plaint amèrement d'avoir été arraché de cette acropole (3). Mais la solitude qui lui souriait était une retraite calme et paisible, comme la maison de son père à Azianze ;

(1) Sancti Basilii ep. 8, p. 81, B. — (2) Sancti Gregorii Naz., t. 1, p. 133. — Sancti Basilii ep. 14, p. 93, C. — (3) Sancti Greg. Naz. op., t. 1, p. 46.

c'était celle du contemplatif, du poète et du théologien, non la solitude militante de Basile. Aussi se fait-il prier quelque temps. Mais Basile devient plus pressant, lui rappelle sa promesse (1), lui reproche son égoïsme (2). Tantôt, il lui décrit la vie de son monastère, où l'étude de l'Écriture sainte, la prière, le travail des mains, des entretiens sans ostentation et pleins d'affabilité, un seul repas, de légers sommeils partagent les vingt-quatre heures, où le chant des hymnes fait imiter sur la terre le concert des anges (3). Tantôt, il lui fait une description poétique et enchanteresse de sa demeure, bâtie sur la pointe la plus avancée d'un sommet, d'où la vallée se découvre et s'étend sous ses yeux ; d'où il peut regarder le cours du fleuve, plus agréable pour lui que le Strymon ne l'est aux habitants d'Amphipolis (4). Grégoire finit par se rendre à une amitié si pressante, si tyrannique. Il vint, mais sans admirer les brouillards du Pont, ce triste lieu d'exil, ce trou à rats, décoré du nom de monastère. Il n'oublia jamais depuis ce mauvais bouillon et ce pain sur lequel glissaient les dents, ce fumier, plus puant que celui d'Augias, qu'il lui fallait porter au jardin, ce chariot que Basile et lui, devenus vendangeurs, traînaient, le cou et les bras tendus (5). Il s'enfuit vite d'Annesi ; mais le dévouement tendre et affectueux qu'il témoigna à son ami lors de sa rupture avec l'archevêque Eusèbe, lui fit oublier ces plaisanteries sur sa chère solitude.

Eusèbe, jaloux de Basile, l'avait chassé de son église. Mais il sentait qu'en satisfaisant sa haine, il s'était privé de

(1) Sancti Greg. Naz. op., t. I, p. 769.—(2) Ibid., p. 768. — (3) Sancti Basilii ep. 2.—(4) Ibid., ep. 14.— (5) Sancti Greg. Naz. op., t. I. p. 775.

son meilleur appui. Grégoire de Nazianze dont la réputation de vertu, de science et d'éloquence égalait celle de Basile, pouvait seul tenir sa place. L'archevêque lui fait des avances, l'appelle aux conférences et aux réunions spirituelles. « Je suis heureux de ces honneurs, répond ce » parfait ami ; mais je ne supporte pas l'injure que ta » piété a faite et fait encore à mon très-cher frère Basile, » le compagnon de mon choix dans la vie, dans les lettres » et dans la plus sublime philosophie. M'honorer, quand tu » l'outrages, c'est caresser d'une main et frapper de » l'autre. Si tu veux m'en croire, considère-le, comme il le » mérite, et tu en seras considéré, et nous, nous viendrons » après, comme l'ombre après le corps (1). » Grégoire fit plus que de refuser la succession de son ami ; il réconcilia les deux rivaux et établit entre eux une *merveilleuse union du pouvoir : l'un menait le peuple, l'autre menait le chef* (2).

A la mort d'Eusèbe, Grégoire montre plus de zèle encore : non content d'appeler Eusèbe de Samosate pour soutenir l'élection de Basile (3) et de l'appuyer lui-même dans deux manifestes, qu'il publie sous le nom de son père (4), il renouvelle les dévouements antiques : il envoie à la métropole son père accablé de vieillesse et épuisé par une maladie. On le tire de son lit ; on le place dans une litière, comme dans une bière, et ce vieillard dont le corps n'était plus qu'un cadavre et respirait à peine, se rend à la ville, comme un jeune homme, heureux de mourir pour

(1) Sancti Gregorii Naz. op., t. 1, p. 783. — (2) Ibid., p. 340. — (3) Sancti Basilii ep. 47, p. 140. Cette lettre est évidemment de Grégoire de Nazianze. — (4) Sancti Gregorii Naz. op., t. 1, p. 785 et 787.

une si belle cause. O miracle de l'amitié ! « Le travail, » ajoute son fils, le fortifie, le zèle le rajeunit ; il mène et » dirige l'élection ; il place Basile sur le trône, et nous re- » vient jeune, vigoureux, levant les yeux, et fortifié par » l'imposition des mains et l'onction sainte (1). »

Grégoire croyait avoir assez fait pour l'amitié ; aux yeux de Basile, il ne pouvait jamais assez faire pour la cause à laquelle ils s'étaient dévoués tous deux. Aussi lui reproche-t-il de ne pas venir partager avec lui le poids de la puissance. Serait-il pour lui le grappillon qu'oublie le vendangeur ? « Qu'admirerait-on sur la terre, répond » Grégoire, si je ne t'admirais. Il n'y a qu'un printemps » parmi les saisons, qu'un soleil parmi les astres, qu'un » ciel qui embrasse tout : il n'y a pour Grégoire que la » voix de Basile (2). » Il vient enfin après la division de la Cappadoce en deux provinces, quand l'évêque de Tyane, Anthime, s'est proclamé métropolitain et a enlevé à Basile la moitié de ses églises. Celui-ci croit la religion intéressée au maintien de la puissance et de la richesse de son siége. Accompagné de son ami, il va recueillir en personne les revenus du monastère de Saint-Oreste, dans le Taurus, qu'Anthime réclamait à grands cris. La présence de l'archevêque ne les protége pas. Anthime, avec une troupe de pillards, l'arrête dans un passage étroit et lui prend ses mulets (3). Une idée peut-être alors traversa l'esprit de l'archevêque. Grégoire avait fait preuve de courage dans ce combat malheureux (4). S'il y avait à Sazime, dans le voisinage de Saint-Oreste, un évêque dévoué comme lui,

(1) Sancti Gregorii Naz. op., t. I, p. 311 et 343. — (2) Ibid., p. 775. — (3) Ibid., p. 356 et 796. — (4) Ibid., t. II, p. 8.

les revenus du monastère seraient assurés à l'église de Césarée. Or, qu'était-ce que Sazime ?

« Sur la grande route de Cappadoce, il est une étape,
» qui se divise en trois rues : sans eau, sans verdure, in-
» digne d'un homme libre, triste et étroite bourgade. De la
» poussière, le bruit des chars, des plaintes, des gémisse-
» ments, des exacteurs, des tortures, des chaînes, un peuple
» d'étrangers et de voyageurs : c'était là tout Sazime (1). »

C'était là tout ce que pouvait offrir à son ami un homme dont la libéralité était à l'étroit dans cinquante évêchés (2). C'était là que, sous le prétexte du salut des âmes, mais, en réalité, pour servir l'ambition d'autrui, pour des tributs, pour de misérables revenus (3), le brillant élève d'Athènes allait vivre au milieu des attaques, toujours dans la boue, pauvre au milieu d'un peuple pauvre, et ne pouvant rompre avec ses amis le pain de l'hospitalité (4).

Grégoire courbe la tête, mais non l'âme (5). Il se laisse ordonner, mais pour se plaindre aux habitants de Nazianze d'avoir été tyrannisé par le zèle d'un ami (6); pour reprocher à Grégoire de Nysse de n'être venu à son secours qu'après l'irruption de l'ennemi et la défaite (7). Les lettres qu'il écrit à Basile dans le même temps, montrent une irritation qui va jusqu'à l'injustice. Il ne voulait point aller s'asseoir sur un trône, où il ne pouvait monter *sans répandre*

(1) Sancti Gregorii Naz. op., t. II, p. 7.

(2) Τούτοις μ' ὁ πεντήκοντα χωρεπισκόποις
Στενούμενος δέδωκε· τῆς εὐψυχίας (p. 7) !

(3) Ψυχαὶ πρόφασις, τὸ δ' ἔστιν ἡ φιλαρχία,
Ὀκνῶ γὰρ εἰπεῖν, οἱ πόροι-τε καὶ φόροι (p. 8).

(4) Ibid., p. 7 et 8. — (5) Ibid., p. 8. — (6) Ibid., t. I, p. 147. — (7) Ibid., p. 138.

de sang, et l'impérieux Basile lui reprochait ses retards comme un manque d'amitié : « Ne finiras-tu pas, lui répond » Grégoire, de nous injurier en nous traitant d'ignorants, » de grossiers, de gens sans amitié, indignes même de » vivre, parce que nous avons osé comprendre ce que nous » avons souffert. Oui, nous avons reconnu que nous avions » été trompé, trop tard, il est vrai, mais enfin nous l'avons » reconnu. Après t'être servi de nous, tu nous as jeté » comme le plus vil des ustensiles. Je n'acheterai pas » d'armes, je n'apprendrai pas la tactique, je ne recevrai » pas le valeureux Anthime; je suis impropre au combat, » trop facile à blesser. Aussi bien qu'avons-nous besoin » de combattre pour des cochons de lait et des oiseaux, » comme s'il s'agissait des âmes et des canons? Toi, montre » que tu es un homme, déploie la force et attire tout à ta » gloire, comme les fleuves attirent les torrents; garde-toi » de préférer l'amitié et l'intimité à la vertu et à la piété; » ne t'inquiète pas de l'opinion des hommes, mais seule- » ment de l'Esprit. Quant à nous, ton amitié nous profitera, » en nous apprenant à nous défier des amis et à ne rien » préférer à Dieu (1). » Le ton ironique de la fin de cette lettre nous montre que, si la conduite de Basile fut trop rigoureuse, il était mu, du moins, par des motifs plus élevés que ne le croyait Grégoire. Ce n'était pas l'ambition, mais le maintien de l'autorité de l'Église, qui le faisait résister à la révolte d'Anthime et sacrifier son ami. Malheureusement, nous ne connaissons cette rupture que par les lettres, que le dépit et le chagrin inspirent à ce dernier. Si nous avions celles de Basile, sans refuser nos sympathies à

(1) Sancti Gregorii Naz. op., t. 1, p. 795 et 796.

la douloureuse indignation de Grégoire, peut-être pourrions-nous mieux apprécier, tout en la déplorant, l'inflexible fermeté et l'abnégation lacédémonienne de l'archevêque de Césarée.

Grégoire s'est réconcilié avec lui et lui fut aussi dévoué que par le passé. Mais il garda toujours dans son cœur la cruelle blessure. Même en rendant à son ami les derniers honneurs, il la sentit se raviver et ne put retenir des paroles sévères sur *la perfidie* dont il avait été victime (1). Plus tard, en écrivant le poème de sa vie, il s'abandonne encore à de plus amers épanchements : « Faut-il accuser » mon péché de cette blessure que je sens toujours bouil- » lonner? Faut-il, ô le meilleur des hommes, en accuser » la hauteur que t'a donnée le trône? Périsse l'amitié, qui » honore ainsi les amis (2)! » Cette douleur, qui empoisonna sa vie, Grégoire n'était pas seul à la ressentir. Il vit ses contemporains y compatir, et l'un des plus illustres, Eusèbe de Samosate, reprocher à Basile d'avoir été injuste envers un si beau génie (3). Aujourd'hui encore, ses plaintes éloquentes nous attendrissent, et son ordination est peut-être la seule page que l'histoire impartiale voudrait effacer de la vie du grand archevêque.

Pourtant, si l'on songe aux luttes que Basile eut à soutenir, osera-t-on lui reprocher cette fermeté opiniâtre, qui fit sa force? S'il n'eût exigé de tous, même au mépris de l'amitié, ce dévouement sans bornes, dont il était le pre-

(1) Sancti Greg. Naz., t. I, p. 356. « Il est une seule chose que je ne puis louer en lui, c'est l'innovation et la perfidie dont j'ai été victime. Le temps n'a pas encore apaisé mon chagrin. De là toute l'incertitude de ma vie. »

(2) Ibid., t. II, p. 8. — (3) Sancti Basilii ep. 98, p. 192, C et D.

mier à donner l'exemple, eût-il pu triompher de l'esprit de révolte et de division qui menait l'église d'Orient à sa perte? Mais, si ces caractères entiers sont seuls capables des grandes choses, ils font souvent souffrir les âmes plus douces qui les approchent. Aussi l'histoire, qui doit la justice aux faibles comme aux forts, tout en nous faisant admirer ces natures vigoureuses, nous intéresse-t-elle aux larmes que leur indomptable volonté et d'impérieuses nécessités font répandre autour d'elles. Le dirai-je? Ce mélange de bien et de mal que présente la vie la plus parfaite, est une consolation et un enseignement pour l'humanité. En voyant que, dans le monde, le mal s'est toujours trouvé à côté du bien, l'homme est moins tenté de calomnier son temps: il devient indulgent pour ce que pardonnera l'impartial avenir, et sait apprécier ce qu'il glorifiera.

IV.

Ce caractère impérieux, cette âme lacédémonienne, qui ne voyait dans l'amitié qu'un sacrifice commun à une sainte cause, subit à la fois, en politique, l'influence de l'Orient et celle de la Grèce. Les peuples de l'Orient semblent faits pour les grands empires: ils se soumettent avec une résignation mêlée d'effroi à ces puissances invisibles, que leur imagination ne se représente, même au milieu des pompes de la dignité suprême, qu'escortées d'épouvante, de coups, de confiscations, de bannissements, d'emprisonnements. Plus craint qu'aimé, ce pouvoir est rarement discuté ou menacé de révolutions populaires : on rend à César ce qui est à César. En Grèce, au contraire, le gouvernement de la cité est l'affaire de tous les citoyens; tous réclament leur

part de discussion et de pouvoir. Ils font eux-mêmes leurs lois, choisissent et déposent les magistrats chargés de les faire exécuter, regardent ces magistrats comme leurs agents, non comme leurs maîtres. Par une étrange coïncidence, après la conquête d'Alexandre, ces deux esprits s'étaient entretenus et développés simultanément dans la plupart des pays de langue grecque. Pendant que les descendants des conquérants grecs adoptaient le despotisme asiatique, devenaient des rois orientaux et obtenaient de leurs peuples la soumission absolue dont avaient joui leurs prédécesseurs, les villes initiées au gouvernement autonome, sans s'élever jusqu'au contrôle du pouvoir suprême, s'administraient par elles-mêmes avec plus ou moins d'indépendance et devenaient autant de cités grecques. Cet esprit municipal s'était encore développé sous la domination romaine qui, en asservissant les peuples, avait la prétention de les affranchir ; et, au quatrième siècle, pendant que les populations pliaient sous le joug redouté, sinon respecté, des successeurs de Constantin, les villes conservaient un fantôme d'autonomie et formaient autant de patries distinctes. Car dès-lors, il semble qu'il n'y ait plus, comme aux beaux temps de la Grèce et de Rome, deux patries, la grande et la petite. Le despotisme impérial, les impôts, les exacteurs, ont depuis longtemps dépouillé de son prestige la grande patrie, dont les orientaux n'ont peut-être jamais eu une idée bien nette.

Pour saint Basile, comme pour ses contemporains, la véritable patrie, c'est la petite, c'est la cité, c'est Césarée. C'est elle qui *en est aimée à l'égal des parents* et absorbe avec la religion sa noble intelligence. Quant à la grande,

pourvu qu'elle contienne la petite, qu'elle la protége et ne l'accable pas trop d'impôts, il semble assez indifférent à son sort. On cherche vainement dans ses lettres le contre-coup des malheurs qui alors accablaient l'Empire. On n'y trouve pas un mot sur la désastreuse expédition de Julien, sur le honteux traité de Jovien, sur la révolte de Procope. S'il parle une fois des incursions des Goths, qui ravagent la Thrace, vers la fin du règne de Valens, et menacent Constantinople, on sent qu'il y compatit comme à une calamité étrangère et qu'il est peut-être plus préoccupé de la vie de ses courriers que des malheurs de l'Empire (1). Sans amour pour ces princes qui tyrannisaient les consciences, sans respect pour leur entourage, pouvait-il ne pas rester avec eux dans une réserve voisine de l'hostilité ? Pouvait-il sortir de l'indifférence orientale, qui rend à César ce qui est à César, mais ne croit pas devoir aller au-delà de cette obéissance passive et résignée ?

Si nous rentrons dans la cité, nous retrouvóns dans Basile l'amour passionné des Grecs pour la patrie. C'est pour elle qu'il s'arrache d'Athènes, qu'il *passe devant la cité de l'Hellespont, plus vite qu'Ulysse devant les chants des Sirènes ; qu'il admire l'Asie, à la course, pressé d'arriver à Césarée, la métropole des belles choses* (2). C'est à elle qu'il consacre son éloquence, et tels sont les services qu'il lui rend, telle est la gloire dont il l'entoure, que, même avant de s'être donné à l'Église, il mérite d'être proclamé *le second fondateur et le père de la cité* (3). De-

(1) Sancti Basilii ep. 268, p. 414 et 415. — (2) Ibid., ep. 1.

(3) Sancti Gregorii Nazianze op., l. 1, p. 334. Telle était la réputation de Basile, comme rhéteur, que les villes se le disputaient. « Rappelez-vous le passé,

venu évêque, il protége plus que jamais ses intérêts et devient le champion de son indépendance religieuse. Lors du partage de la Cappadoce en deux provinces, quand Césarée croit son importance menacée par ce morcellement et fait entendre une plainte égoïste, il se fait son avocat et plaide sa cause devant les ministres de Valens. Il eut plus de succès, quand, évêque et citoyen, obéissant à la fois à ses convictions religieuses et à son amour pour sa patrie, il se fit admirer de l'empereur lui-même, traita avec lui de puissance à puissance et le força de laisser à Césarée son archevêque et la liberté de conscience. Que pouvaient Valens et ses ministres sur ce caractère opiniâtre et invincible qui, sans donner aucune prise, se résignait à tout et réduisait ses persécuteurs à ne sévir contre lui que par un acte odieux d'arbitraire, au risque de soulever la ville entière ?

Le vicaire du Pont, *un ange de Satan* (1), en fit l'épreuve. Il avait traduit Basile devant son tribunal et cherchait à l'épouvanter de ses menaces. « Mais, dit Grégoire de Nazianze, au bruit d'un danger qui est commun » pour tous, la ville entre en fureur. On voit, comme un » essaim chassé par la fumée, s'animer et se soulever à » l'envi toutes les conditions, tous les âges, surtout les ar- » muriers et les tisserands de l'empereur, les plus ardents » et les plus audacieux en ces occasions. Tout devient une » arme : l'un prend son instrument de travail, l'autre ce » que lui présente le hasard. Les mains portent des torches,

» écrivait-il aux néocésariens, lorsque votre ville m'appelait à conduire sa jeu- » nesse et me députait ses magistrats. Comme le peuple accourait en foule autour » de nous ! Quels présents ! quelles promesses ! Rien ne put me fléchir. » Sancti Basilii ep. 210, p. 314.

(1) Sancti Basilii ep. 248, p. 384, B.

» on jette des pierres, les bâtons se lèvent. C'est une course » générale, un seul cri, une commune ardeur. Les femmes » elles-mêmes s'arment de leurs navettes, en guise de » lances. Que dis-je? ce n'étaient plus des femmes. For- » tifiées par le zèle, elles avaient pris la mâle assurance des » hommes. Bref, tous croyaient participer à une bonne » œuvre, en déchirant le vicaire, et le plus pieux serait » celui qui porterait le premier la main sur un tel auda- » cieux. Que fait ce juge insolent et téméraire? Ce n'était » plus qu'un suppliant, digne de pitié, un misérable, le » dernier des hommes, jusqu'à ce que ce martyr non san- » glant, ce vainqueur sans couronne, parût devant le » peuple, lui fit honte de sa violence et sauvât son persé- » cuteur; et c'est ainsi que Dieu résiste aux superbes et » donne sa grâce aux humbles (1). »

Sans justifier, sans glorifier la révolte, comme le fait Grégoire dans la chaire chrétienne, qui reprocherait à ce peuple de reconnaître par un dévouement sans bornes le dévouement sans bornes de son archevêque? Mais aussi qui ne déplorerait la faiblesse d'un gouvernement qui ne savait qu'opprimer, ses maladroites violences, qui faisaient d'un rival trop puissant le protecteur vénéré de l'innocence, ses imprudentes attaques, qui forçaient toute une ville à répondre par le terrible argument de l'insurrection? A peu près dans le même temps, Nazianze, exaspérée par les exacteurs, se soulève aussi, et Grégoire n'a de paroles sévères que pour le gouverneur. Si ces deux révoltes nous montrent la vitalité de la cité au milieu de l'apathie géné-

(1) Sancti Gregorii Naz. op., t. 1, p. 353, 354 et 355.

rale de l'Empire, elles nous font voir aussi combien l'empereur et ses représentants, ces préfets et ces gouverneurs que des intrigues de cour, la protection des eunuques, l'argent même, mettaient à la tête des diocèses et des provinces, paraissaient peu respectables et étaient peu respectés ; combien ils étaient dominés, dans chaque ville, par le représentant de Dieu, l'élu de l'Église, l'évêque, que son talent et son dévouement à la foi commune avaient désigné au choix des fidèles. « La loi du Christ, » disait Grégoire de Nazianze au gouverneur de la Cappa- » doce, vous soumet, comme les autres, à ma puissance et à » mon tribunal. Car nous aussi, nous sommes rois (1). »

L'évêque, qui faisait respecter avec une fermeté si courageuse et si digne l'indépendance de son Église et de sa foi, n'eût pas été un fidèle disciple des Grecs, s'il n'eût su montrer dans les petites difficultés autant d'habileté et de souplesse, qu'il déployait de force et d'énergie dans les grandes. Ses ennemis, exaspérés de leurs échecs, passent de la grande guerre à de sourdes hostilités et se mettent à le chagriner dans ses œuvres. Basile bâtissait une église et un immense hôpital. Ils ne veulent y voir qu'un moyen de popularité, un attentat aux droits de l'Empire, et l'insinuent au nouveau gouverneur Hélias. Une lutte ouverte eût aliéné Hélias : l'archevêque, qui savait résister, au besoin, aime mieux le prendre par de belles paroles. « Est-ce » nuire aux affaires publiques, lui écrit-il, que d'élever à » notre Dieu une magnifique maison de prières, et à l'entour » des habitations pour l'évêque et les ministres du Seigneur,

(1) Sancti Gregorii Naz. op., l. 1, p. 271.

» habitations qui sont à la disposition du gouverneur et de sa » suite ? Quel tort faisons-nous, en construisant un hospice » pour les étrangers qui passent par cette ville et pour ceux » qui manquent de secours dans leurs maladies ; en y éta- » blissant des garde-malades, des médecins, des bêtes de » somme, des conducteurs ? Il fallait bien y joindre les arts né- » cessaires à la vie, et ceux qui ont été inventés pour en faire » l'ornement, et, par conséquent, élever des ateliers. Toutes » ces constructions sont l'ornement du quartier et la gloire » de notre gouverneur, à qui tout l'honneur en revient (1). » C'était toute une ville, qui s'élevait par un art magique, dont le secret ne s'est pas perdu. Mais Hélias pouvait-il voir un moyen d'influence dans ces magnifiques et utiles édifices, dont on lui renvoyait l'honneur ? Pouvait-il trouver un attentat dans la construction d'un palais, où on lui offrait si gracieusement un pied-à-terre ? Les travaux continuèrent à la gloire de l'archevêque, à la grande mortification de ses ennemis et sans que le gouverneur dût en ressentir une extrême satisfaction.

Désormais respecté, redouté même du pouvoir civil, dans un temps où l'Orient voyait ses évêques les plus considérables en exil, Basile sort sans cesse de son église pour se faire l'avocat du malheur auprès des gouverneurs et des puissants amis qu'il avait à la cour. C'étaient des généraux, à qui Valens devait sa couronne, Victor, Arinthée, le vainqueur de Procope, le comte Térence, dont l'archevêque dirigeait les filles ; c'étaient le fournisseur des armées, Aburgius, et le maître des offices, Sophronius, tous deux

(1) Sancti Basilii ep. 94, p. 187 et 188.

Cappadociens, tous deux mettant leur influence à la disposition de leur illustre compatriote. Ce fut même, un instant, le préfet Modeste, autrefois humilié à Césarée par l'archevêque et qui maintenant était *le plus admirable des hommes et d'une incomparable magnanimité* (1). Pardonnons cette adulation orientale à un homme à qui rien ne coûtait, s'il y y avait une souffrance à adoucir. Elle était passée dans les mœurs : ces compliments pompeux n'étaient plus que des formules de politesse, auxquelles le fier archevêque se pliait comme les autres, sans y penser peut-être, et sans lesquelles il n'eût rien obtenu de ces grands qui ne se doutaient pas de la véritable grandeur. D'ailleurs, Basile savait s'y soustraire avec une grâce séduisante, que n'eût pas désavouée un Athénien : « L'ombre, écrivait-il à un gouverneur, » est la compagne inévitable de ceux qui marchent au » soleil. Ainsi, les entretiens avec les grands sont toujours » suivis d'un avantage pour le soulagement des malheu» reux (2). »

Les malheureux, en effet, avaient la plus grande part aux faveurs qu'il sollicitait de ses puissants amis, *tantôt pour rien, tantôt à un prix modéré, selon que le Seigneur voulait le favoriser* (3). Petits et grands, évêques persécutés, les gouverneurs eux-mêmes, devenaient ses protégés. L'un d'eux, Maxime, accusé de concussions, est-il dépouillé de ses biens, jeté en prison, soumis par le vicaire à d'affreux tourments : Basile remue Constantinople en sa faveur et prie tous ses amis d'étendre la main sur cette grande infortune (4). Mais ce sont les victimes du fisc qui

(1) Sancti Basilii ep. 110, p. 203.—(2) Sancti Basilii ep. 84.—(3) Ep. 190. — (4) Ep. 147, 148, 149.

excitent le plus sa commisération. Il demande des exemptions d'impôts pour des vieillards (1) et des veuves (2), pour les maisons des pauvres et *leur faible patrimoine* (3), pour les biens des églises, *qui sont leur propriété* (4), pour les moines, *qui n'ont ni corps ni argent*, et ne peuvent servir l'État que de leurs prières (5). Si les gouverneurs ou leurs officiers ne peuvent faire droit à ses demandes, il s'adresse plus haut, plaide auprès du comte des largesses privées la cause d'une contrée injustement frappée d'un tribut de chevaux (6), ou supplie l'*incomparable magnanimité* de Modeste de rendre supportable le tribut de fer que payaient les montagnards du Taurus (7). Une autrefois, s'appuyant sur une ancienne loi de Constance (8), il demande au préfet du prétoire que tous ses prêtres et ses clercs, leurs femmes, leurs enfants et leurs esclaves soient exemptés du cens, et que cette exemption soit mise au pouvoir de l'évêque (9). Nul doute que le pouvoir ne s'empressât de satisfaire à toutes ces sollicitations d'un puissant adversaire, qui voulait bien s'adresser à lui : fâcheuses concessions, qui, en se généralisant, finirent par soustraire au fisc une partie considérable des sujets de l'Empire et firent, plus que jamais, peser l'impôt sur le reste de la population.

En même temps, peut-être autant par haine de la juridiction romaine que par humanité, Basile élevait tribunal contre tribunal et substituait, dans l'ordre temporel, la loi religieuse à la loi civile. *Sa décision, toujours respectée*,

(1) Sancti Basilii ep. 84. — (2) Ep. 107, 108. — (3) Ep. 142. — (4) ep. 285. — (5) Ep. 284. — (6) Ep. 303. — (7) Ep. 110. — (8) Cod. Theod., t. VI, t. 2, p. 34. — (9) Sancti Basilii ep. 104.

avait la force d'une loi (1). Ce n'est pas qu'il profitât du droit qu'avaient les évêques d'intercéder en faveur des coupables. Il lui répugnait, comme à saint Augustin, *d'enlever un crimenel aux magistrats* (2). Il aimait mieux s'interposer entre les parties, apaiser l'offensé, poser à l'offenseur les conditions de l'accommodement (3), et les enlever tous deux aux tribunaux, *où il y a plus à perdre qu'à gagner, où la victoire même est ruineuse* (4). D'autres fois, il descendait au rôle d'avocat consultant, donnait des conseils à son protégé (5) ou le mettait en garde contre quelque praticien rusé, *qui avait sur les lèvres le poison de la persuasion* (6). Assurément, les tribunaux n'avaient pas à se plaindre de cet arbitrage et de ces conseils. Mais, plus d'une fois, l'intervention de l'archevêque dégénéra en conflit de juridiction : par exemple, lorsqu'à propos d'un vol commis dans une église, il déclare que la police des églises n'est pas du ressort des tribunaux, et réclame le droit de juger les coupables (7). Les peuples n'avaient qu'à se féliciter de cette intervention des évêques qui rendait la justice plus douce et plus équitable. Mais où devaient aboutir ces empiétements et ces usurpations de pouvoir, sinon à créer insensiblement un État dans l'État ; à établir, à côté de la puissance politique, une puissance rivale, possédant une partie de la richesse du pays, sans participer à ses charges, nommant ses chefs, ne relevant que d'elle-même et dominant la société civile, au nom du ciel. Sans doute, Basile n'eut pas l'initiative de cette révo-

(1) Sancti Gregorii Naz. op., t. 1, p. 340. — (2) Sancti Basilii ep. 289 ; Sancti Augustini ep. 153, 22. — (3) Sancti Basilii ep. 72, 73. — (4) Ep. 307. — (5) Ep. 278. — (6) Ep. 324. — (7) Ep. 286.

lution, qu'il trouva commencée et qui eût continué de marcher sans lui ; mais il y contribua pour sa part, sans soupçonner, plus que ses contemporains, le mal qu'elle devait faire au pouvoir politique, en Occident.

V.

Par sa volonté ferme et énergique, inflexible, même avec les apparences de la souplesse, quelquefois envahissante, toujours prudente et digne, Basile s'était fait respecter du pouvoir civil. Voyons-le maintenant aux prises avec la corruption, les divisions, les hérésies, qui travaillaient l'Église d'Orient. Pour nous faire une idée des ressources qu'il lui fallut déployer dans cette longue lutte, essayons, à l'aide de ses lettres et des ouvrages de son ami, de retracer le tableau qui s'offrit à son esprit effrayé, quand, se vouant à la pacification de l'Église, il leva la tête, tourna de toute part l'œil de l'âme et vit l'héritage du Christ déchiré par une infinité de sectes et de partis (1).

Quel spectacle affligeant lui présentèrent les divisions religieuses de l'empire de Valens ! Là, vivaient pêle-mêle tous les cultes anciens et nouveaux ; là, toute religion avait son autel ; toute opinion, toute rêverie, pourvu qu'elle trouvât des adeptes, formait une Église, qui, grâce à cette instabilité des esprits, à cette intempérante curiosité, à cette démangeaison de disputer et d'innover sans fin que déplorait Bossuet à une autre époque, était bientôt remplacée par une autre ou se divisait en sectes rivales. Là, tout le monde

(1) Sancti Gregorii Naz. op., t. I, p. 345.

dogmatisait, le prêtre dans la chaire, le savant dans son cabinet, l'oisif sur la place publique, l'ouvrier dans l'atelier. Point de question si ardue, qui ne fût comprise, commentée, soutenue ou rejetée par la populace. La langue grecque, si claire et si propre à tout exprimer, la mettait à la portée de tout le monde. Aussi des soldats, des matelots (1), des esclaves (2) arrivaient à l'épiscopat; un brodeur (3) montait sur le trône patriarcal de Constantinople et fondait une puissante hérésie; un chaudronnier (4) devenait l'un des coryphées de l'arianisme, comme un porte-faix avait été le fondateur de l'école d'Alexandrie.

Sans parler des anciens cultes, du Judaïsme, du Mazdéisme et de l'Hellénisme, qui s'affaiblissaient de jour en jour; sans parler non plus des religions d'un jour, de tant de sectes d'illuminés, renfermées dans les murs d'une ville ou dans les limites d'un canton (5), combien d'hérétiques, ariens, sabelliens, macédoniens, apollinaristes, s'agitaient à côté des orthodoxes et se combattaient sans relâche sur cette terre sans cesse remuée! Les orthodoxes étaient eux-mêmes divisés par des schismes, et depuis longtemps Antioche avait deux patriarches, deux Églises et deux communions. Il y a plus : l'Orient tout entier se trouvait partagé en deux camps : les orientaux et les amis de l'Occident, qu'on traitait d'occidentaux (6). D'un côté, étaient les évêques des diocèses d'Asie, de Pont et d'Orient, qui, avant l'apparition de Basile, avaient pour chefs Basile d'Ancyre, Eus-

(1) Sancti Gregorii Naz., t. II. — (2) Ibid, t. I, p. 800. — (3) Macédonius. — (4) Aétius. — (5) Par exemple, la secte du diacre de Vénèse. Sancti Basilii ep. 169, p. 258 et 259. — (6) Sancti Gregorii Naz. op., l. II, *de vita sua*.

tathe de Sébaste et Silvain de Tarse (1). De l'autre, ceux d'Égypte et de Macédoine, disciplinés et dirigés par Athanase. Les premiers condamnèrent plus d'une fois le patriarche d'Alexandrie (2); les uns et les autres, unis, un instant, par le ressentiment, firent descendre du siége de Constantinople le pacifique Grégoire de Nazianze, qui avait tenté entre eux une réconciliation impossible (3).

En présence de la guerre implacable que se livraient tant de sectes ennemies et souvent les membres d'une même église, le mal pouvait-il s'arrêter à des divisions religieuses? « La gravité sacerdotale s'en va, disait Basile avec amer- » tume. Ils ne sont plus ceux qui paissaient avec science le » troupeau du Seigneur. La méchanceté est sans bornes, » les peuples sans lois, ceux qui sont préposés à sa sur- » veillance sans liberté. Déjà même, il en est qui, dans leurs » guerres particulières, se font une arme de la défense de » l'orthodoxie; ils cachent leurs inimitiés, et les exercent » au nom de la religion. D'autres, voulant échapper à de » honteuses accusations, excitent les peuples à de mu- » tuelles discordes, pour se mettre à l'ombre des maux » publics. Aussi les incrédules rient, les faibles sont dans » l'agitation, la foi est incertaine, l'ignorance se répand sur » les âmes, parce que, dans leur malice, ceux qui altèrent » l'Écriture, prennent les couleurs de la vérité (4). » Et ainsi on arrivait à ces terribles conséquences qui faisaient gémir Bossuet après nos discordes religieuses : « Pendant que les uns ne cessaient de disputer ou de donner leurs

(1) Philost., l. IV; sancti Basilii ep. 223, p. 339. — (2) Sancti Basilii ep. 82, p. 175, D. — (3) Sancti Gregorii Naz. op., t. II, *de vita sua*, p. 25 et seq. — (4) Sancti Basilii ep. 92, p. 184 et 185.

rêveries pour inspirations, les autres, ne pouvant plus reconnaître la majesté de la religion déchirée par tant de sectes, allaient chercher un repos funeste et une entière indépendance dans l'indifférence des religions et dans l'athéisme (1). »

En Cappadoce, le mal venait principalement de la corruption du clergé. En tête, apparaît un épiscopat qui le plus souvent devait son élection, non à la partie éclairée de l'Église, mais *à l'emportement et à la déraison d'une vile populace*, sous la pression d'un pouvoir intéressé (2). L'épiscopat, qui donnait richesse et puissance, était devenu un objet de convoitise, au grand désespoir de Grégoire de Nazianze : « Ce n'est pas la vertu, disait-il, c'est l'intrigue » qui mène à l'épiscopat. Les trônes ne sont pas aux plus » dignes, mais aux plus puissants. On ne voudrait point » d'un médecin qui ignorerait la nature des maladies, mais » on trouve facilement un évêque. Point de peine : on » l'improvise; il naît tout d'un coup, comme les géants de » la fable. Nous faisons les saints en un jour, et nous leur » ordonnons d'être savants, à eux qui ne savent rien, et » qui, pour mériter le sacerdoce, se sont donné la peine de » le vouloir (3). » Au-dessous de pareils évêques, les chorévêques s'arrogeaient l'autorité; et la parenté, l'amitié,

(1) Bossuet, *oraison funèbre de la reine d'Angleterre.*

(2) « C'est seulement à la partie la plus pure et la plus éclairée de l'Église, aux clercs et aux moines, que devraient appartenir les élections, et non, pour le malheur de la religion, aux plus riches et aux plus puissants, à l'emportement et à la déraison du peuple, à la vile populace. Que j'ai peur de trouver les fonctions publiques mieux organisées que les nôtres, où la grâce de Dieu est mise aux voix, sous l'empire de la crainte plutôt que de la raison. » Sancti Gregorii Naz., t. 1, p. 310.

(3) Sancti Gregorii Naz., t. 1, p. 335.

l'argent, leur faisaient introduire dans l'Église des sujets indignes. Des jeunes gens s'engageaient dans le ministère pour ne pas être enrôlés (1). Partout des prêtres ignorants ou débauchés, dont quelques-uns se mêlaient de divination et suivaient des coutumes païennes (2). Beaucoup étaient dignes de leurs hautes fonctions, mais ils étaient si pauvres, que, pendant que les évêques vivaient dans l'opulence, ils étaient réduits à travailler de leurs mains, au détriment de leur instruction et des soins qu'ils devaient aux fidèles (3).

On devine les luttes que Basile eut à soutenir, à la fois, contre ce clergé ignorant et corrompu, cet épiscopat orgueilleux et incapable, tant d'hérétiques qui déchiraient l'Église. Il mourut à la peine, mais en voyant son œuvre presque accomplie. Élu malgré les magistrats et ses suffragants (4), c'est-à-dire, malgré tous ceux qui avaient à redouter sa liberté, ses censures ou ses réformes, au bout d'un an, il avait réduit les premiers au respect, les seconds à l'obéissance. La réforme du clergé avait marché de front avec celle de l'épiscopat. Désormais, l'église de Césarée ne voyait plus dans son sein de prêtres qui *frelataient* (5) *la parole de Dieu*, plus d'illuminés, plus de ces évêques, *qui rôdaient sans peuple et sans clergé, portaient un nom vide de sens et ne travaillaient point à la bonne nouvelle de la paix et du salut* (6) ; mais seulement des vierges, qui priaient dans leurs monastères ; des moines,

(1) Sancti Basilii ep. 53 et 54.—(2) Ibid., ep. 217, p. 330, B. Voyez aussi le concile de Laodicée.— (3) Sancti Basilii ep. 81 et 198.— (4) Sancti Gregorii Naz., t. 1, p. 310, 311, 342, 343, 785, 786. — (5) καπηλεύοντες. Sancti Basilii ep. 103. — (6) Ep. 265.

qui administraient le bien des pauvres et aidaient les prêtres dans la prédication des peuples ; enfin, un clergé, purifié par leur contact, de bonnes mœurs, d'une foi éprouvée, riche des dons du ciel, s'il était pauvre de ceux du monde. Ce clergé, où même une illustre amitié ne pouvait faire entrer un sujet indigne (1), était devenu si célèbre en Orient, que des évêques demandaient des prêtres à Basile pour en faire leurs successeurs (2).

En même temps, l'archevêque de Césarée, sortant de son diocèse et continuant l'œuvre d'Athanase, avait réuni dans une vaste communion, malgré leurs mutuels soupçons (3), tous les orthodoxes d'Orient, même ces évêques maritimes, qui, sur leurs rivages éloignés, se croyaient à l'abri de tous maux et pensaient n'avoir besoin de la com-

(1) Sancti Basilii ep. 290. — (2) Ep. 81.

(3) Ibid., ep. 258, p. 393, A.

Une lettre de Grégoire de Nazianze, qui renferme de curieux détails de mœurs, nous fait voir que ni lui ni Basile n'étaient à l'abri de ces soupçons. Il se trouvait à un festin avec un vieux moine, qui arrivait de Césarée, où il avait entendu l'archevêque, et faisait étalage de piété. Quand on *en vint aux coupes*, la conversation, comme à l'ordinaire, roula sur Basile et Grégoire. On les admirait, on parlait de leur amitié, d'Athènes, de leur accord en tout. Cela déplut à notre philosophe. « Qu'est-ce à dire, s'écria-t-il en vrai jeune » homme, comme vous mentez et que vous êtes flatteurs ! Louez ces hommes » dans tout le reste, je le veux bien ; mais je ne vous accorde pas le premier » point, l'orthodoxie. En vain on loue Basile, en vain on loue Grégoire ; l'un » trahit la foi, l'autre est complice de cette trahison. » — « D'où te vient cette » arrogance, reprit Grégoire avec la même aménité de paroles, ô homme vain, » nouveau Dathan, nouvel Abiron ? Que viens-tu dogmatiser ici ? Toi, te mêler » de juger en pareilles matières ! » A cette apostrophe, qui fait penser au sei- » zième siècle, le philosophe répond froidement : « J'arrive du grand synode » du martyr Eupsychius, et là, j'ai entendu ce grand Basile et sa théologie. » Sur le Père et le Fils, il a été parfait, supérieur ; mais il a tourné l'Esprit, » comme les fleuves qui passent à côté des pierres et creusent le sable. D'ail- » leurs, ô homme admirable, ajouta-t-il en regardant Grégoire, d'où vient

munion de personne (1). En vain la persécution frappait ses alliés : ses lettres allaient les consoler dans leurs divers exils, encourageaient leurs peuples restés sans pasteurs, dirigeaient leurs clergés, soutenaient dans la foi la partie saine des églises tombées au pouvoir des hérétiques. Enfin, telles avaient été ses conquêtes, que sa ligue religieuse étendait ses ramifications dans tout l'empire de Valens, et avait pénétré partout, même dans l'hérétique diocèse d'Asie, où plusieurs années auparavant saint Hilaire avait à peine trouvé quelques orthodoxes (2), même dans Constantinople, la capitale de l'Arianisme aussi bien que de l'empire. Ainsi Basile avait, au milieu de la persécution, réformé le clergé et l'épiscopat dans sa province, relevé la foi de Nicée en Orient, préparé la chute des hérésies et ouvert les voies à Théodose. Il ne lui eût fallu vivre que quelques jours de plus pour présider à Constantinople, diriger le nouveau Constantin et achever l'œuvre d'Athanase.

Comment cet homme d'action parvint-il à de tels résultats ? Par ce mélange de fermeté et de souplesse, que nous avons admiré dans ses rapports avec le pouvoir civil. Ici, nous voyons plus que jamais se développer, à côté de la gravité orientale, l'esprit grec actif, industrieux, conciliant, malgré son amour de la dispute, indulgent, malgré sa fine et amère raillerie. Saint Basile, si je puis me permettre ce souvenir profane, rappelle assez bien l'ingénieux, le persé-

» que tu parles clairement de la divinité de l'Esprit, et que lui, il en parle » obscurément ? » Grégoire eut beau défendre l'archevêque, le moine et la compagnie traitèrent sa prudence de lâcheté, et ne voulurent pas comprendre qu'on mît des ombres à la vérité. (Sancti Greg. Naz., t. I, p. 789 et 790.)

(1) Sancti Basilii ep. 203, p. 301, B et C.

(2) Sancti Hilar. de Sinod., c. 63.

vérant, l'invincible Ulysse, avec une dignité que n'a pas toujours le héros grec.

Le premier mouvement de ce caractère altier est un emportement hautain et dédaigneux. Les moines, irrités de ses condescendances pour les hérétiques, rompent-ils avec lui, en l'accusant de mettre des ombres à la vérité (1) : leur intolérance, leur injustice le remplissent d'indignation ; il s'emporte contre *ces langues sans frein, contre ces cœurs grossiers.* Il est prêt à aller partout pour les églises ; mais s'il s'agit de se justifier de calomnies, il n'en a pas le temps (2). Mais bientôt il se rasseoit, se fait au danger, l'envisage avec douleur, sans découragement, sans trop de confiance non plus (3). La résistance se prolonge, sans lui faire perdre le respect qu'il doit à son caractère, ni son espérance en Dieu. Depuis plus d'un an, les évêques lui faisaient une guerre acharnée, tout autour de lui *était plein de douleur ;* mais la pensée de Mélèce d'Antioche, comme lui affligé par un schisme, suffisait pour le soutenir dans ses maux (4). Si sa dignité ne lui permet pas de faire les premiers pas, il appelle du secours ; et, tout en repoussant un conciliateur équivoque (5), il sait ménager tous les amours-propres, en faisant intervenir d'imposantes autorités, Eusèbe de Samosate, Grégoire de Nazianze,

(1) Sancti Gregorii Naz., t. I, p. 790. — (2) Sancti Basilii ep. 71.

(3) « Les évêques, écrivait-il à Eusèbe de Samosate, ne se sont pas montrés « meilleurs qu'ils n'avaient fait espérer. Aussitôt après ton départ, ils sont « venus nous trouver, ont dit et ont fait bien des choses affligeantes, et se « sont retirés, en nous signifiant leur schisme. Renonceront-ils à leur méchan- « ceté? C'est ce que personne ne sait, excepté Dieu. » Sancti Basilii ep. 48, p. 142. — (4) Ep. 57, p. 151.

(5) Voyez p. 46.

Athanase (1). Voit-il ses adversaires fléchir : du moment que sa victoire, ou plutôt celle de l'autorité, est certaine, il leur épargne la moitié de la défaite et leur tend la main. « Il amollit et guérit la dissension, dit Grégoire de Na- » zianze, sans flatterie, sans bassesse, avec vigueur et » grandeur d'âme. Il n'asservit pas les dissidents par d'ha- » biles artifices ; il les gagne par sa bonté. Il ne met point » sa puissance en avant ; c'est en pardonnant, quand il a la » puissance, qu'il les attire. Ils restent convaincus qu'il n'y » a qu'un salut pour eux, c'est d'être avec lui ; qu'un dan- » ger, c'est d'en être séparés, et que s'en éloigner est » s'éloigner de Dieu. Aussi s'empressent-ils de céder ; ils » se laissent vaincre et tombent, comme frappés d'un coup » de tonnerre. C'est à qui fera le premier son apologie ; » ils passent de l'excès de la haine à celui de la bienveil- » lance et rivalisent de vertu, la meilleure apologie qu'ils » puissent trouver (2). »

Si la dignité de l'archevêque lui permet de faire les premiers pas, il va au-devant de ses adversaires avec une tolérance que n'avait peut-être jamais connue l'Orient.

(1) Lors de sa ruptnre avec Anthime, il appelle à son secours Grégoire de Nazianze et Eusèbe de Samosate : « Sache, père très-aimé de Dieu, écrivait-il » au dernier, que nons avons le plns grand besoin de ta présence, at qu'il eet » nécessaire que tu mettes encore une fois en mouvement ta vénérable vieillesse, » pour soutenir la Cappadoce ébranlée et proche de sa chute. » Ep. 98.

« Si tu le veux, répondait la premier à une de ses lettres, j'irai t'aider de » mes conseils. Pourtant, la mer a-t-elle besoin d'eau ? Et toi, as-tu besoin » d'un conseiller ? » Sancti Gregorii op., t. 1, p. 788.

Quand les moines se soulèvent contre leur fondateur, une lettre d'Athanase vient les rassurer sur la foi de l'archevêque, leur montrer que c'était pour le bien de l'Église qu'il se faisait faible avec les faibles, et que loin de détruire la vérité, il était son plus ferme soutien. Sancti Athan. ad Pallad., p. 952.

(2) Sancti Gregorii Naz., t. 1, p. 344.

« L'Église, disait-il, ressemble à un vieux vêtement, qui se » déchire à toute occasion et ne peut revenir à sa première » force. Dans un pareil temps, le bien des églises consiste » à réunir leurs membres dispersés, et cette réunion se » ferait, si, sans blesser les âmes, on voulait être indulgent » pour les faibles (1). » En quoi consistait cette indulgence? « A ne proposer que la foi de Nicée à ceux qui » voulaient s'unir à lui (2). » Cet esprit pratique voyait que tout le mal venait de disputes de mots et de misérables chicanes. Il les néglige et, remontant au symbole de Nicée, il se contente que les macédoniens ne disent pas que le Saint Esprit est une créature (3); que les sabelliens reconnaissent les trois personnes, qu'Apollinaire, *qu'il ne regardait pas comme ennemi et estimait* (4), ne parle pas de l'incarnation. Il pousse plus loin les ménagements, et, sur les points contestés, il consent, au grand scandale des fidèles les plus ardents, à garder la réserve qu'il exige des autres (5).

Et avec quel art, quelle habileté de langage, quelle séduction de paroles, il savait offrir la paix à ses ennemis! Jamais Athènes entendit-elle un exorde plus insinuant que le début de cette lettre aux néocésariens? « Il y a long- » temps, frères très-honorés et très-chers, que nous gar- » dons entre nous le silence de la colère. Mais peut-on être » assez implacable pour faire durer son ressentiment pen- » dant toute une génération? Nous avons les mêmes maî- » tres, les mêmes précepteurs des divins mystères, les » mêmes pères spirituels, qui, au commencement, fondè-

(1) Sancti Basilii ep. 114, p. 206 et 207. — (2) Ibid. — (3) Ibid. — (4) Ep. 224, p. 378, B. — (5) Sancti Gregorii Naz., t. 1, p. 364, 790.

» rent votre église. Je parle de Grégoire, ce grand homme, » et de ses successeurs sur le trône de l'épiscopat, se » levant l'un après l'autre comme des astres. Pourquoi » donc, ô la plus auguste des villes, ne nous vient-il de » vous aucune lettre de mansuétude, aucune parole amie ? » Pourquoi vos oreilles s'ouvrent-elles à tous ceux qui » entreprennent de nous calomnier (1) ? » Les belles lettres qu'il écrivit aux néocésariens et à Eustathe de Sébaste font mieux apprécier que tout ce que l'on pourrait dire, la générosité de sa conduite dans cette pacification de l'Église, la dignité de ses condescendances, la supériorité qu'il savait toujours garder, même en priant et en se justifiant. Mais, en même temps, elles montrent l'inutilité de sa tentative sur tant d'esprits aussi entichés de leurs vieux usages ou de leurs nouveautés qu'étroits et jaloux, qui, plutôt que de se rendre, se jetaient dans de misérables prétextes et prenaient des calomnies pour des raisons. L'esprit conciliant des grecs se heurtait contre leur esprit disputeur, et Basile, après avoir échoué auprès d'un ami (2), d'un parent (3), d'un clergé longtemps ami du sien, d'une ville qu'il regardait comme sa patrie (4), revenait tristement dans son diocèse, déplorant la stupide indolence des peuples, l'incurable entêtement des chefs et la folie de ces *têtes appesanties par l'ivresse* (5).

Il n'eût pas été grec, s'il n'eût aimé à se venger d'un insuccès par une piquante raillerie. Ces traits, du moins, se sentent rarement de cette injurieuse plaisanterie qui

(1) Sancti Basilii ep. 204, p. 302 et seq. — (2) Eustathe de Sébaste. — (3) Atarbius de Néocésarée. — (4) Le clergé et la ville de Néocésarée. — (5) Sancti Basilii ep. 210, p. 317, C.

n'est pas particulière aux siécles de débats théologiques, puisqu'elle dépare trop souvent les belles périodes d'Eschine et de Démosthène. C'est par des lettres fines et mordantes, empreintes du plus pur atticisme, que le spirituel archevêque fait expier à ses ennemis leurs taquineries mesquines, leurs injustes récriminations, leurs calomnies. « Tu te plains, si tu n'es pas invité, écrit-il à un » évêque mécontent ; et, si je t'invite, tu ne viens pas. » Réponds aujourd'hui à notre invitation et ne sois plus » injuste. Je t'engage toujours à me supporter avec pa» tience ; si tu ne le peux, il est juste, au moins, que tu ne » méprises pas les martyrs, quand je t'appelle à la célébra» tion de leur mémoire (1). »

VI.

Cet esprit, si conciliant avec les orientaux qu'il souleva l'intolérance orientale, est avec les occidentaux aussi inflexible qu'il l'a été avec le pouvoir impérial. On sent dans ses lettres la révolte de l'Orient qui réclame ses prérogatives, ses droits d'ancienneté; l'esprit d'indépendance de la Grèce, qui, si elle supporte le joug matériel de Rome, ne veut pas reconnaître sa suprématie spirituelle. Basile ne va pas, comme la majorité du concile de Constantinople, jusqu'à traiter l'Occident d'*étranger;* il ne prétend pas non plus que l'empire appartienne à l'Orient, parce que l'Orient voit naître le soleil, et que c'est en Orient que *Dieu brilla dans une enveloppe*

(1) Ep. 282, p. 424.

charnelle (1); il veut, dans l'ordre religieux, l'union indépendante qui, depuis Constantin, rattache ces deux parties du monde romain, dans l'ordre politique. A ses yeux, l'Orient et l'Occident sont deux frères, dont les droits sont égaux, sans suprématie, sans aînessé. Il semble, au premier abord, que cet homme, dont la vie se passa, en Orient, à combattre l'anarchie et à faire respecter l'autorité de l'Église, eût dû, plus que tout autre, comprendre la nécessité d'un pouvoir central, qui protégeât la vraie foi au milieu du débordement de tant d'opinions contraires. L'Occident l'avait bien senti : contents d'être dans les conciles les législateurs de l'Église, en union avec le Souverain Pontife, ses évêques ne prétendirent jamais à l'indépendance de leurs églises particulières, et reconnurent toujours la primauté d'honneur et de juridiction de l'Église romaine sur l'Église universelle. Les grecs n'ont jamais complétement consenti à ce sacrifice, en renonçant à leur autonomie. Chez eux, personne ne veut perdre sa part de gouvernement; il leur faut des synodes et des conciles pour régler les affaires particulières ou générales des églises. Pour eux, le pouvoir qui domine l'Église, en maintient l'unité et règle la foi, le tribunal qui juge sans appel les divergences d'opinions, dont les arrêts ont force de loi et font courber toutes les têtes, c'est le concile général. Le concile de Nicée, telle est

(1) Ξένον γάρ ἐστιν, ὡς ὁρῶ, νῦν ἡ δύσις.

. . . .

Καὶ τὸν λογισμὸν, ὡς ἐπαίνετος, σκόπει·
Δεῖν γὰρ συνάλλεσθαι ἡλίῳ τὰ πράγματα,
'Εντεῦθεν ἀρχὴν λαμβάνοντ', ὅθεν θεὸς
῾Ελαμψεν ἡμῖν σαρκικῷ προβλήματι.

Sancti Greg. Naz., t. II, p. 26 et 28.

l'autorité suprême devant laquelle s'inclinent Basile et tous les orthodoxes d'Orient. Une belle part est faite à l'évêque de Rome dans ces grandes assemblées : la présidence lui appartient de droit. Mais, à part cette prérogative, son rôle, aux yeux des orientaux, semble peu différer de celui des autres évêques, ou, du moins, de celui des patriarches et des exarques. Ainsi, trente-deux d'entre eux, Basile en tête, appellent-ils, à grands cris, l'Occident au secours de l'Orient : ils s'adressent non au Pape, mais *à leurs très-pieux confrères, les évêques unanimes de la Gaule et de l'Italie* (1). Si Basile, en particulier, demande le secours de Damase et le prie de *faire revivre les lois de l'antique charité et la paix des Pères* (2), il s'adresse moins au pontife suprême qu'au chef puissant d'une Église, qui, *du temps du bienheureux Denys, avait écrit à celle de Césarée et racheté ses enfants des mains de l'ennemi* (3). Le ton de sa lettre laisse assez voir que c'est un égal qui demande l'assistance d'un égal, non un inférieur qui implore celle d'un supérieur. Ce n'est pas un sujet, c'est un allié en détresse, qui appelle un puissant allié. Il attache un grand prix aux décisions de l'évêque de Rome ; mais il reconnait si bien la supériorité du concile sur lui, qu'il ne s'adresse à Damase qu'en désespoir d'obtenir des évêques d'Occident *un décret commun et synodique*. Encore lui demande-t-il moins une décision que des envoyés pour casser les actes de Rimini, de concert avec les orientaux (4). Il y a plus : si les décisions de l'évêque de Rome sont con-

(1) Sancti Basilii ep. 90 et 92. — Ep. 70, p. 163. — (3) Ibid., p. 164, B.

(2) Il est des extraits adroits, au moyen desquels on fait dire à un auteur ce que l'on veut. Ouvrez deux livres de controverse, l'un protestant, l'autre

traires à ses convictions, il ne s'incline pas devant elles, comme devant des lois. Quand Rome reçoit Paulin dans sa communion et en rejette saint Mélèce, Basile reste uni à saint Mélèce et continue de refuser sa communion à Paulin. « Nous félicitons, écrivait-il alors, ceux qui ont reçu des » lettres de Rome ; mais nous ne pourrons jamais nous ré-

catholique : le même Père y soutient la thèse contraire. Y a-t-il un tromper ? Il n'y a que des gens pressés. On lit des yeux des colonnes d'*in-folio* ; on trouve un passage qui va à l'opinion qu'on soutient, on le cite sans se préoccuper du reste. Ainsi, un premier théologien, désireux de prouver la suprématie du pape par l'exemple de saint Basile, est tombé sur la lettre 69, et, en retranchant une parenthèse, en forçant le sens d'un mot, αὐθεντῆσαι, il prouve sa thèse, sans se préoccuper si saint Basile ne dément pas partout ailleurs ce qu'il lui fait dire. Voici ce passage dans son intégrité :

Ἐφάνη ἡμῖν ἀκόλουθον ἐπιστεῖλαι τῷ ἐπισκόπῳ Ῥώμης, ἐπισκέψασθαι τὰ ἐνταῦθα, καὶ δοῦναι γνώμην, ἵν' ἐπειδὴ ἀπὸ κοινοῦ και συνοδικοῦ δόγματος ἀποσταλῆναί τινας δύσκολον τῶν ἐκεῖθεν, αὐτον αὐθεντῆσαι περὶ τό πρᾶγμα, ἐκλεξάμενον ἄνδρας ἱκανοὺς μὲν ὁδοιπορίας πονους ὑπενεγκεῖν, ἱκανοὺς δὲ πραότητι και εὐτονίᾳ ἤθους τοὺς ἐνδιαστρόφους τῶν παρ' ἡμῖν νουθετῆσαι· ἐπιτηδείως δὲ καὶ οἰκονομικῶς κεχρημένους τῷ λόγῳ, και πάντα ἔχοντας μεθ' ἑαυτῶν τὰ μετὰ Ἀριμῖνον πεπραγμένα, ἐπὶ λύσει τῶν κατ' ἀνάγκην ἐκεῖ γενομένων.

« Il nous a paru à propos d'écrire à l'évêque de Rome, d'examiner nos » affaires et de donner son avis. Puisqu'il est difficile d'envoyer quelques-uns » des évêques d'Occident, en vertu d'un décret commun et synodique, il faut » qu'il prenne l'autorité en cette affaire, choisissant des hommes capables de » supporter les travaux du voyage, capables aussi, par la douceur et la fermeté » de leur caractère, de conseiller ceux qui chez nous ne vont pas droit. Qu'ils » se servent de la parole à propos et à volonté, et apportent avec eux ce qui » a été fait après Rimini, pour annuler ce qui fut fait par force dans ce » concile. »

Que conclure de cet important passage ? 1° Saint Basile y met évidemment le concile au-dessus de l'évêque de Rome. 2° Il s'adresse à lui, comme à l'évêque le plus considérable ; il le prend comme médiateur, comme arbitre ; il veut le prier, non de prononcer sans appel, mais de choisir des hommes habiles avec lesquels on puisse s'entendre. S'il fallait voir plus dans ces quelques lignes, elles seraient en désaccord avec la lettre à Damase elle-même et avec toute la conduite de saint Basile dans ses rapports avec Rome.

» soudre à ne pas reconnaître Mélèce, à oublier son église, » ou à regarder comme insignifiantes les questions qui ont » amené ce débat (1). Car, non-seulement si un homme » s'exalte pour avoir reçu une lettre des hommes, je ne me » laisserai point entraîner ; mais, quand cette lettre vien- » drait du ciel, si cet homme n'est pas dans la saine doc- » trine, je ne puis l'admettre à la communion des saints (2). »

Rome, froissée, ne répond-elle aux demandes de l'archevêque que pour les contrarier ; condamne-t-elle ce qu'il écrivait (3) ; a-t-elle le courage de ranger parmi les ariens des hommes alors même persécutés et exilés par les ariens, saint Mélèce et saint Eusèbe de Samosate (4) : Basile s'abandonne contre elle aux emportements de son caractère impétueux et altier. Quand son envoyé, Dorothée, le presse de le faire accompagner à Rome par Grégoire de Nysse pour donner plus de solennité à une nouvelle tentative : « Mon frère, répond-il, est sans expérience de l'Église. » Son entretien serait précieux à un homme bienveillant ; » mais avec ce prélat orgueilleux, altier, placé si haut et » auquel ne peut arriver la voix que la vérité élève de » terre, de quelle utilité serait pour la chose commune » l'entretien d'un homme dont le caractère ne peut se plier » à une servile adulation (5)? » « *Faut-il prier, quand on* » *a du cœur* (6)? s'écrie-t-il une autre fois avec la fière » indignation de Diomède. Les égards ne servent en vérité » qu'à donner plus d'arrogance aux orgueilleux. Si le Sei- » gneur s'apaise, qu'avons-nous besoin d'aide? Si sa colère

(1) Question des hypostases. Voyez chap. IV. — (2) Sancti Basilii ep. 214, p. 321. — (3) Ep. 138, p. 230, A. — (4) Ep. 266, p. 413, A.
(5) Sancti Basilii ep. 215, p. 323. — (6) Homeri Ilias, IX, vers. 693.

» s'appesantit, de quel secours nous sera le dédain des » occidentaux? Ils ne connaissent pas la vérité et ne veulent » pas la connaître. Je voulais écrire à leur coryphée une » lettre qui sortît de la forme commune. Je ne lui aurais » rien dit des affaires ecclésiastiques : je lui aurais seule- » ment insinué qu'ils ne savent pas la vérité sur ce qui se » passe chez nous et qu'ils ne prennent pas le chemin de » la connaître ; qu'en général, il ne faut pas insulter à ceux » qui sont affligés par des épreuves et prendre l'orgueil » pour de la dignité (1). »

En suivant saint Basile sur cette pente périlleuse, nous ne prétendons résoudre, ni en droit, ni en fait, pour le quatrième siècle, la question si difficile de la suprématie du Pape. L'opinion d'un homme, fût-il un grand saint, un Père de l'Église, n'est pas l'opinion de tout un siècle. Elle prouve tout au plus qu'en Orient, au quatrième siècle, le pouvoir suprême de l'évêque de Rome était mal défini, et qu'il ne manquait pas de gens, comme le remarque le savant Gorini, qui, tout en s'inclinant devant la primatie romaine, tout en nommant Rome *l'origine et la métropole de la piété*, ne laissaient pas de ne lui reconnaître aucune prérogative spéciale (2). Si l'on est surpris de trouver saint Basile parmi eux, il faut s'en prendre à l'indépendance de son caractère, à l'éducation qu'il avait reçue de Dianius, l'un des évêques qui, au concile d'Antioche, avaient nié l'autorité du pape Jules (3), enfin aux tendances jalouses

(1) Sancti Basilii ep. 239, p. 368, D, E. — (2) Gorini, Défense de l'Église, t. III, p. 177.

(3) Sancti Athanasii Apol. 2, p. 739.

Basile professait la plus grande admiration pour ce Dianius. « Dès mon pre-

de l'esprit grec, qui ont abouti au schisme et séparent encore aujourd'hui, quoiqu'avec la même doctrine, les orthodoxes d'Orient des catholiques d'Occident.

» mier âge, dit-il, j'ai été nourri dans son amour. J'admirais son air respec-
» table, la majesté, la dignité sacerdotale, répandues dans sa personne. Ar-
» rivé à l'âge de raison, j'appris à le connaître par les qualités de l'âme. Je me
» plaisais dans son commerce, en voyant sa simplicité, la générosité et la fran-
» chise de son caractère, sa mansuétude, cet heureux mélange de grandeur et de
» douceur, sa politesse, sa patience, sa gaîté et son affabilité tempérées par sa
» modestie. Aussi, je le *comptais parmi les plus illustres dans la vertu.* »
(Sancti Basilii ep. 51.) Est-ce le langage d'un homme qui aurait désapprouvé Dianius d'avoir mis son nom en tête de la lettre du concile d'Antioche au pape Jules, et d'avoir anathématisé ce même pape et Athanase au concile de Sardique? (Sancti Hilar., p. 29.)



CHAPITRE III.

SAINT BASILE ORATEUR.

I. Saint Basile n'écrit et ne parle que pour la défense de la vérité. — Il improvisait ses homélies. — Il s'y inspirait de l'Écriture sainte et des philosophes. — Emprunts aux auteurs profanes, principalement à Platon et à Plutarque. — Un traité de Plutarque passe dans une homélie. — Emprunts à la Bible.

II. Beautés personnelles. — Style de saint Basile. — Vraie peinture. — Charme de ses comparaisons. — Allusions bibliques. — Allégories. — Quelques défauts. — Saint Basile sait prendre tous les tons. — Libre allure de ses homélies.

III. Sujets qu'il a principalement traités. — La nature; Hexaméron. — Il est le précurseur de Fénélon et de Bernardin de Saint-Pierre. — Harmonies de la nature. — Apologues et paraboles, au moyen desquels toute la nature concourt à l'instruction morale de l'homme. — Mœurs. — Saint Basile, apôtre de la charité. — Il poursuit les mauvais riches. — Mollesse et luxe de Césarée. — Fêtes des martyrs.

IV. Auditeurs de saint Basile; des ouvriers aussi bien que des gens éclairés. — Il n'était pas toujours content d'eux. — Il se plaint des jaloux. — Sa réputation. — Son éloge, prononcé par ses plus illustres contemporains. — Jugements des écrivains postérieurs. — Parallèle de saint Basile et de saint Grégoire de Naxianze, par Duguet.

I.

Un homme d'action, comme saint Basile, n'écrit pas uniquement pour écrire, mais pour faire triompher la vérité et la vertu. C'est pour elles que ce grand docteur écrivit sa correspondance, composa ses traités, prononça ses homélies. Elles étaient sa seule, sa constante préoccupation. Il appelait la vérité *le fruit spécial de l'âme* (1). C'est en lui cherchant *un soutien et une parure*, que son génie,

(1) Sancti Basilii op., t. II, p. 175, C.

fécondé par la double éducation qu'il avait reçue, par la lecture des grands écrivains de la Grèce et une continuelle méditation de l'Écriture, parvint, dans ce siècle de décadence générale, à une éloquence aussi persuasive qu'originale, tour-à-tour pleine de grâce et de simplicité, d'énergie et de grandeur. Cet homme, dont la santé ressemblait à la langueur d'un mourant (1), qui néanmoins parcourait, chaque année, le diocèse du Pont, écrivait sans cesse pour maintenir ou rétablir la paix entre les églises, composait des traités contre les hérétiques, ce même homme, au milieu d'une vie si agitée, faisait entendre dans l'église de Césarée une éloquence inconnue jusque-là, et qui, encore aujourd'hui, est son plus beau titre de gloire.

Il nous apprend lui-même qu'il ne prêchait qu'aux solennités (2), c'est-à-dire, les dimanches et les fêtes, à la messe (3), et, pendant les jours de jeûne qui précédaient les grandes fêtes, le soir et le matin (4). Montait-il sur le trône épiscopal avec des discours tout faits et appris par cœur? La concision, la pureté, le travail de son style pourraient le faire croire, si l'on n'avait de très-fortes raisons de penser qu'il parlait d'abondance et ne devait sa perfection qu'à cette étude approfondie de l'Écriture sainte, à cette connaissance étendue des mœurs, à la lecture de l'antiquité, à la force du raisonnement et de l'action, enfin, à cette sérieuse méditation que Fénélon demandait depuis aux prédicateurs. S'il n'eût improvisé, verrait-on revenir, dans ses homélies, certains lieux communs, certains développements qui reparaissent, presque toujours, avec les

(1) Ep. 136, p. 227. C. — (2) T. II, p. 581. — (3) T. I, p. 199. — (4) T. I, p. 12, 21, 22.

mêmes tours et dans les mêmes termes (1)? L'air négligé avec lequel il répète son texte, comme pour recueillir ses idées; cet enchaînement naturel et tout fortuit, où rien n'est annoncé, rien n'est divisé à l'avance, où les pensées s'attirent l'une l'autre; ces développements imprévus qui forcent l'orateur d'interrompre brusquement son discours et d'en remettre la suite au lendemain (2), l'aisance avec laquelle il traite plusieurs sujets l'un après l'autre (3), tout cela n'annonce-t-il pas un homme chez qui tout coule de source, qui se préoccupe moins de faire une œuvre que d'instruire, qui explique son sujet, le reprend, s'il ne le voit pas compris, et n'avance qu'à mesure que son auditoire est convaincu? Enfin, voici une preuve décisive : si, parmi ses homélies, il en est qui paraissent plus soignées que d'autres, ce sont les neuf qui composent l'Hexaméron. Or, n'improvisa-t-il pas la huitième, où il s'interrompt tout-à-coup en voyant ses auditeurs s'entre-regarder et lui faire signe, laisse la création des animaux et prend celle des oiseaux qu'il avait oubliée (4)? Si ses discours furent improvisés, comment nous sont-ils parvenus? Il est peu probable que ses travaux lui aient permis de les écrire à tête reposée, après les avoir prononcés. Nous les devons plutôt, comme Grégoire de Nazianze nous l'apprend des siens, à ces tachygraphes, « dont les poinçons furtifs gravaient les paroles des orateurs (5). »

— (1) Comparez, par exemple, un développement sur le chant des psaumes, t. I, p. 90, et un autre sur le jeûne, t. II, p. 13. — (2) T. I, p. 107; t. II, p. 35. — (3) T. II, p. 35, 170, 387. — (4) T. I, p. 71. — (5) Sancti Gregorii Naz. ep., t. I, p 766.

Évidemment, rien de ce que nous disons ici ne s'applique *au discours aux jeunes gens*, qui est un vrai traité sous forme de discours.

Les homélies de saint Basile, comme celles de ses contemporains, en général, se ressentent de la double éducation qu'on recevait au quatrième siècle. Elles s'inspirent dans l'Écriture sainte et dans les livres des philosophes. Fénélon et Fleury, comparant ces derniers aux prédicateurs, en disent trop de mal (1). Il y avait sans doute dans les écoles des sophistes qui ne tendaient qu'à faire parade d'érudition et de bel-esprit. Mais aussi combien d'esprits solides parmi les princes de la sagesse antique ! Ces grands hommes, non contents d'un enseignement dogmatique, avaient aussi la pratique en vue, et leurs leçons, qu'ils transportaient dans des traités (2), étaient souvent d'éloquentes prédications. Ces prédications furent-elles sans fruits? Pensez aux disciples de Socrate et de Platon, au grand nombre d'adeptes qu'eurent le stoïcisme et l'école d'Alexandrie. Les philosophes faisaient même de ces conversions subites et merveilleuses qui ne semblent appartenir qu'au christianisme. « Polémon, dit Diogène Laerte, était un » jeune homme fort débauché. Un jour, à la suite d'un » pari, il entra, fort ivre et une couronne sur la tête, » dans l'école de Xénocrate, qui parlait alors sur la tempé- » rance. Loin d'interrompre son discours, le philosophe le » continua avec la même force qu'auparavant. Le jeune » homme, en l'entendant, se laissa prendre peu à peu, et » il devint si studieux, qu'il succéda à Xénocrate (3). » Saint Basile, qui « ramassait de tous côtés ce qui pouvait lui être utile, comme les fleuves se grossissent des eaux

(1) Fénélon, éd. de Versailles, t. XXI, p. 84; Fleury, *mœurs des chrétiens*, 3e partie, 7. — (2) Plutarque nous l'apprend dans les premiers mots du traité *sur la lecture des poètes*. — (3) Diog. Laerte, IV, 3.

des petits ruisseaux (1), » puisait abondamment dans les livres des philosophes. Sa plus grande originalité consistait à allier Moïse et Platon, l'Évangile et Plutarque. Le sujet de ses homélies est toujours l'explication d'un passage de l'Écriture ; mais des pensées, des développements entiers passent des livres des philosophes dans ses paraphrases, s'y mêlent aux fortes et poétiques images de la Bible et donnent à son style un air moitié grec, moitié oriental. On dirait une statue dont les traits reproduiraient la beauté diverse de deux races d'élite.

Essayons de découvrir quelques-uns de ces emprunts et de reformer cette petite bibliothèque, qui, avec une croix, composait toute la fortune de l'archevêque de Césarée (2). Nul doute que la Bible ne s'y trouvât à côté d'Origène, entre Homère, Hésiode, Démosthène, Platon, Aristote, Plotin et Plutarque. Il ne faut que lire le discours sur les auteurs profanes et les premières lettres de Basile, pour voir combien il était pénétré de la lecture des anciens poètes de la Grèce. Il ne se contente pas de les citer. Que de riantes images, que de fortes et grandes pensées révèlent l'inspiration de ces muses qui avaient nourri sa jeunesse ? Quand il demandait *qui a semé le ciel de telles fleurs* (3), quand il parlait *des chœurs des astres qui forment sa couronne* (4), ne pensait-il pas aux constellations dont Homère *couronne le ciel* (5) ? N'est-ce pas aux pa-

(1) Sancti Basilii op., t. II, p. 184.—(2) Sancti Gregorii Naz., t. I, p. 339.

(3) Τίς ὁ τοῖς ἄνθεσι τούτοις διαποικίλας τὸν οὐρανόν. T. I, p. 50.

(4) Τοῖς χοροῖς τῶν ἄστρων κατεστεμμένος. T. I, p. 12.

(5) Ἐν δὲ τὰ τείρεα, τά τ' οὐρανὸς ἐστεφάνωται.

Il., ch. XVIII, v. 485.

roles de Calchas sur le ressentiment que couve la colère des rois (1), que nous devons ce beau développement? « Écoutez, vous dont le cœur ne pardonne point, vous qui » pratiquez la vengeance comme une vertu. Voyez à qui » vous ressemblez, lorsque vous conservez si longtemps » votre chagrin contre votre prochain, véritable étincelle » cachée sous la cendre, qui n'attend qu'un aliment pour » s'enflammer et consumer votre cœur (2). » D'ailleurs, ne trouvât-on dans ses écrits nulle trace des poètes, nierait-on qu'il n'ait vécu dans leur commerce et n'ait été poète lui-même, l'homme qui a si magnifiquement décrit, je devrais dire, chanté les merveilles de la nature?

Les emprunts de Basile aux prosateurs sont beaucoup plus nombreux et plus étendus. Souvent ce n'est qu'une image, une comparaison, qui d'un dialogue de Platon, d'un traité de Plutarque passe dans une homélie (3). L'orateur

(1) Κρείσσων γὰρ βασιλεύς, ὅτε χώσεται ἀνδρὶ χέρηϊ·
Εἴπερ γάρ τε χόλον γε καὶ αὐτῆμαρ καταπέψῃ,
Ἀλλά τε καὶ μεθόπισθεν ἔχει κότον, ὄφρα τελέσσῃ,
Ἐν στήθεσσιν ἑοῖσι.

Il., ch. I, v. 80.

(2) Sancti Basilii op., t. I, p. 71.

(3) « Faut-il enduire de cire les oreilles des jeunes gens, comme celles des Ithaciens, et les forcer, en faisant voile sur la barque d'Épicure, de fuir la poésie et de passer outre? »

(Plut. *de poet. aud.*, 1.)

« Les poètes représentent-ils des méchants? Il faut fuir, en se bouchant les oreilles, comme ils le disent eux-mêmes d'Ulysse, quand il se sauva des chants des sirènes. »

(Sancti Bas., t. II, p 175.)

Voyez encore la comparaison citée p. 35, et mettez-la en regard de celle-ci. « Comme le fruit de la vigne se cache et disparait à l'ombre des feuilles et des pampres, ainsi, dans un récit poétique et sous les fables, qui y sont répandues, bien des choses utiles échappent à la jeunesse. » (Plut., *de poet. aud.*, 10.)

Voici une autre comparaison, qui est évidemment une réminiscence de la belle

parle-t-il de métaphysique, de cosmologie, de géographie, d'histoire naturelle, il vient de lire Platon, Plotin, Aristote, Plutarque, Élien peut-être. Il prend dans leurs ouvrages des théories, des exemples, des développements entiers. Quelquefois il les reproduit presque dans les mêmes termes, plus souvent il en fait de ces imitations pleines d'originalité, dont nos écrivains du dix-septième siècle ont eu le secret après lui. Nous le verrons transporter des Ennéades dans un de ses discours tout un passage du philosophe alexandrin (1). A-t-il à décrire l'origine des divers fleuves du monde : il copie presque textuellement un long passage de la météorologie (2). Veut-il montrer pourquoi la terre est

allégorie du cocher et des deux coursiers qui se trouve dans le Phèdre: « Si tu t'observes toi-même, tu dompteras ta colère, comme on dompte un poulain rétif et indocile, en lui appliquant, en guise de fouet, les coups de la raison. » (St. Bas., t. II, p. 23, A.) Enfin, il est permis de reconnaître les premiers mots du Timée dans le début tout socratique de la neuvième homélie de l'Hexaméron.

« Un, deux, trois. Mais, mon cher Timée, où est le quatrième de mes conviés d'hier qui ont voulu me régaler aujourd'hui?..... Je vois que je serai, à mon tour, régalé d'un magnifique entretien. »

(Plat., *trad. de M. Cousin*, t. XII, p. 93 et 115.)

« Comment avez-vous trouvé le banquet oratoire que je vous ai servi ce matin? Il m'a semblé que j'avais la bonne volonté d'un pauvre qui se mêle de donner un festin. Tout en se piquant d'avoir une bonne table, il attriste ses convives par la pauvreté du service. En vain, couvre-t-il la table de ses maigres apprêts, son ambition ne fait que montrer sa sottise. Aurai-je le même sort? C'est à vous d'en juger. »

(St. Bas., t. I, p. 80.)

(1) Voyez ch. IV.

(2) Aristote, *Météorol.*, l. I, c. 13. St. Bas., t. I, p. 27. Dans ce long emprunt, Basile, comme le philosophe grec, fait sortir des Pyrénées le Tartesse et l'Ister (le Bétis et le Danube). L'Occident était donc un pays inconnu pour l'Orient? Et ces évêques, qui possédaient toute la science d'alors, n'en savaient pas plus que les contemporains d'Alexandre sur la Gaule et l'Espagne; ils parlaient avec plus d'exactitude de l'Inde et de la Bactriane. Nouvelle preuve de

immobile: il a recours à un chapitre du « de Cœlo (1). » Mais, à côté de ces reproductions par trop littérales, puisqu'il transcrit jusqu'aux erreurs, que d'observations sur les animaux, sèches dans Aristote, élégantes, mais un peu froides, dans Élien et dans Plutarque, se présentent dans l'Hexaméron toutes parées de poésie et souvent métamorphosées en riants apologues! Aristote avait dit avec la netteté et la précision du naturaliste : « Tout le monde sait » que les cigognes rendent à leurs parents, devenus vieux, » la nourriture qu'elles en ont reçue (2). » Élien voit déjà dans ce fait un rapprochement avec l'homme : « Les cigo- » gnes, dit-il, nourrissent et soignent leurs parents, » devenus vieux. Ce qui les y pousse, ce n'est pas une loi, » comme celles des hommes, mais l'excellence de leur » nature (3). » Écoutez maintenant l'orateur : « La solli- » citude des jeunes cigognes pour les vieilles suffirait, si » nos enfants voulaient y réfléchir, pour leur faire aimer » leurs parents. Car il n'est personne qui soit assez dé- » pourvu de sens, pour ne pas juger digne de honte d'avoir » moins de vertu que des animaux privés de raison. Les » cigognes entourent leur père, quand la vieillesse fait » tomber ses plumes, le réchauffent de leurs ailes, pour- » voient abondamment à sa nourriture, et même, dans » leur vol, le secourent de tout leur pouvoir, en le soule-

l'indifférence des cités grecques de l'Asie pour celle Rome lointaine, dont elles se séparèrent si facilement. On ne savait même plus son histoire en Orient. Basile, en effet, oubliant la tradition conservée par Tite-Live, Plutarque, Diodore de Sicile, fait monter les Gaulois au capitole par *des conduits souterrains*. T, I. p. 77.

(1) Arist. *de cœlo*, II, 13. St. Bas., I. I, p. 10.

(2) Arist., *hist. anim.* IX, 13. — (3) Élien, III, 24.

» vant doucement de chaque côté sur leurs ailes ; conduite » si vantée, qu'elle a fait donner à la reconnaissance le » nom de la cigogne (1). »

Imiter ainsi n'est plus imiter ; c'est créer, comme l'a fait depuis notre la Fontaine, quand il croyait naïvement traduire Phèdre et Ésope. Il est vrai que souvent Basile serre de plus près le texte de son modèle ; mais il sait toujours rester lui-même et se montrer supérieur à celui qu'il reproduit (2). Il faudrait transcrire une partie de l'Hexaméron

(1) Sancti Bas., t. 1, p. 75.

(2) « Les dialecticiens disent que, si des sentiers viennent à se croiser, le chien se sert de l'argumentation appelée *énumération des parties* et raisonne ainsi : « La bête s'est élancée par ce chemin-ci, ou par celui-là, ou par cet autre. Or, elle n'est passée ni par ici, ni par-là. Elle a donc pris le troisième chemin. »
(Plut., *de solert. anim.* XIII.)

« Le chien n'a pas la raison en partage, mais chez lui, la sensation a la puissance de la raison. Ces artifices du raisonnement qu'après de longues études démêlent à peine les sages du monde, le chien en a appris le secret de la nature. Quand il est à la piste du gibier, s'il le voit suivre plusieurs directions, il examine ses différents détours et il ne lui manque que la parole pour exprimer son raisonnement. « La bête, dit-il, s'est dirigée par-ici, ou par-là, ou bien de ce côté. Elle n'est ni ici, ni là ; elle est donc dans la troisième direction. » Que font de plus ceux qui, gravement occupés à démontrer des théorèmes, tracent des lignes sur la poussière et rejettent deux propositions pour montrer que la troisième est la bonne. »
(Sancti Bas., t. 1, p. 84.)

Comparons encore ces deux passages sur l'alcyon, tous deux pleins d'un charme particulier ; entre lesquels, cependant, il n'est pas difficile de prononcer.

« Est-il un animal dont Dieu ait honoré la naissance et l'enfantement, comme il a fait pour l'alcyon ? Une seule île, dit-on, devint immobile pour recevoir les enfants de Latone ; mais, quand l'alcyon fait ses petits, vers le solstice, Dieu

« L'alcyon est un oiseau de mer, qui pond le long des rivages, où il dépose ses œufs dans le sable ; et il pond au milieu de l'hiver, lorsque la violence des vents brise la mer contre la terre. Mais tout-à-coup les vents s'apaisent et les flots deviennent tranquilles, pendant les sept jours que l'alcyon met à couver. Puis, comme ses petits ont besoin de nourriture,

pour citer tous les passages que, dans ses libres imitations, il emprunte aux auteurs, dont on l'avait nourri à Athènes. Ces emprunts ne se bornent pas toujours à des fragments. Par exemple, il est telle homélie (1), dont le titre même rappelle le γνῶθι σεαυτὸν, qui, à part des citations de la Bible, découle tout entière du Phédon, du Philèbe et du traité de Porphyre sur le précepte Connais-toi toi-même. On y retrouve un admirable parallèle de ce dernier sur les deux vies, « l'une propre au corps et passagère, l'autre essentielle à l'âme et sans limites (2) », la belle théorie de Platon sur « l'homme véritable, l'homme invisible (3) », le « petit monde » qu'il forme à lui seul (4), et surtout l'élévation de langage du philosophe athénien.

Il est telle autre homélie (5) dont le sujet, les idées, les images, les expressions même, tout, enfin, sauf le début et un portrait saisissant de l'usurier, est tiré du traité de Plutarque

rend la mer calme et unie. Aussi, n'est-il pas d'animal qui soit autant aimé des hommes. C'est, en effet, grâce à lui, que, pendant sept jours et sept nuits, au cœur de l'hiver, ils peuvent naviguer sans crainte, et trouver plus sûr alors de voyager par mer que par terre. » (Plut., ibid. xxv.)

Dieu, dans sa munificence, accorde encore sept jours à un être si faible pour élever ses petits. Aussi les matelots qui connaissent bien ces jours, les appellent-ils les jours de l'alcyon.

(Sancti Bas., t. I, p. 75.)

(1) Homélie sur le précepte *observe-toi toi-même.*, t. II, p. 26.

(2) Porphyre, dans Stobée, Francfurti, 1581, p. 344. Saint Bas, t. II, p. 18. M. Bouillet a rapproché ces deux morceaux dans sa traduction de Plotin, t. I.

(3) Platon, *Phédon*, *trad. de M. Cousin*, t. I, p. 201 et suiv. Saint Bas., t. II, p. 18.

(4) Platon, *Philèbe*, t. II, p. 342 et suiv. Saint Basile, t. II, p. 23.

(5) Sancti Bas., t. I, p. 107. *In psalm.* XIV et *contra fœneratores.*

contre les dettes (1). Il est évident qu'avant de monter en chaire, l'orateur a lu le livre du philosophe de Chéronée et qu'il ne fait que le développer, en en reproduisant les traits les plus saillants. Mettons en regard ces principaux points de ressemblance, et nous verrons, encore une fois, comment Basile savait s'approprier, en la fécondant, la pensée d'autrui.»

« Ne devrait-on pas faire une loi pour défendre d'emprunter et d'aller aux fontaines étrangères, avant d'avoir recueilli nos ressources personnelles et réuni, pour ainsi dire, goutte à goutte, tout ce qui peut nous être utile et nécessaire (1).

« *Bois de l'eau de tes propres vases* (2), c'est-à-dire, examine tes ressources personnelles, ne va pas aux sources étrangères et tire par gouttes de toi-même le soulagement de ta vie (p. 109).

» Pourquoi courtises-tu le banquier ou l'homme d'affaires? Emprunte à ta propre table. Tu as des coupes, des assiettes, des plats d'argent: consacre-les à tes besoins. La belle Aulis ou Ténédos orneront ta table d'une vaisselle plus pure que tout ce métal (1).

» Tu as des bronzes, des vêtements, des chevaux, un riche mobilier. Vends tout, perds tout, plutôt que la liberté (p. 109).

» N'allons pas, dans nos besoins, comme dans un

» Ne prends pas un créancier qui t'assiége sans cesse;

(1) Plutarque, *de vitando ære alieno*. — (2) Proverb. 5, 15.

siége, recevoir garnison d'un créancier ennemi et ne souffrons pas de voir nos biens réduits en esclavage (II).

» Fuis le créancier, cet ennemi, ce tyran, qui s'acharne après ta liberté et s'attaque à ta dignité. Tu ne lui donnes rien, il te tourmente ; tu as à lui donner, il ne le reçoit pas. Tu vends quelque chose, il la déprécie ; tu ne vends pas, il t'y contraint. Tu le cites en justice, il vient à toi ; tu fais des serments, il commande. Tu vas à sa porte, elle t'est fermée, tu restes chez toi, il monte la garde et frappe à ta porte (III).

» On dit que les lièvres mettent bas, nourrissent et portent en même temps. Mais

ne va pas, proie d'une nouvelle espèce, le mettre à ta piste et sur ta trace (p. 109).

» Le débiteur est l'esclave du créancier, un esclave à gages qui ne peut se soustraire à sa servitude. Donne à un chien, il s'apaise ; donne au créancier, il s'irrite davantage. Il ne cesse pas d'aboyer et demande toujours. Tu fais des serments, il n'y croit pas, scrute l'intérieur de ta maison, se mêle de toutes tes affaires. Tu sors, il te tire, il t'entraîne à sa suite. Tu te tiens renfermé, il fait la garde devant ta maison et frappe à ta porte. Il te couvre de honte devant ta femme, d'ignominie devant tes amis, te prend à la gorge sur la place publique. Cruel trouble-fête, il te rend la vie insupportable (p. 109).

» Pourquoi t'unir à cette bête féconde ? On dit que les lièvres mettent bas, nourrissent et portent en même

les créances de ces misérables et de ces barbares enfantent avant de concevoir. A peine ont-ils donné, qu'ils réclament ; ils prennent en versant et prêtent jusqu'aux intérêts (IV).

» Tu as quelque chose? N'emprunte pas. Tu n'as rien? N'emprunte pas, tu ne rendrais pas... Mais comment vivre? Tu me le demandes, et tu as des mains, tu as des pieds, tu as une langue, tu es homme, tu peux aimer et te faire aimer, recevoir des bienfaits et en être reconnaissant ! Enseigne les lettres, élève des enfants, sois portier, matelot, aide de matelot. Rien de tout cela n'est plus honteux ni plus pénible que ces mots : Paie tes dettes (VI).

» Les hirondelles n'empruntent point; les fourmis n'empruntent point, elles à

temps. Ainsi l'argent de ces rapaces est prêté, produit et se multiplie. Tu ne l'as pas encore dans les mains, que l'on te réclame l'intérêt du mois qui s'écoule... Il te faut l'emprunter, ce mal en nourrit un autre, cet autre un autre encore et ainsi à l'infini (p. 110 et 111).

» Tu es riche? N'emprunte pas. Tu es pauvre? N'emprunte pas. Car, si tu as quelque chose, tu n'as pas besoin d'emprunter; et, si tu n'as rien, tu ne paierais pas ta dette (p. 110). Mais comment vivre? Tu as des mains, tu as une profession; gage-toi, sers. Il y a tant de moyens de gagner sa vie, tant de ressources. Tu ne le peux pas? Va demander aux riches. Il est honteux de demander? Il est encore plus honteux de voler son créancier (p. 111).

» La fourmi sait vivre sans demander ni emprunter; l'abeille prodigue à ses rois

qui la nature n'a donné ni mains, ni raison, ni art (VII)!

les restes de sa nourriture, et la nature n'a donné à ces animaux ni main, ni art (p. 111)!

» Les débiteurs, à force de solder leurs emprunts par des emprunts et de s'imposer intérêts sur intérêts, vont toujours en se grevant et ne diffèrent pas des cholériques, qui, indociles aux préceptes de la médecine, rejettent le remède et continuent d'amasser de la bile. Eux non plus, ils ne veulent pas se débarrasser, et sans cesse, à chaque saison de l'année, ils rapportent les intérêts avec douleur et avec des déchirements (VII).

» Comme ceux à qui le choléra fait rejeter toute nourriture, s'ils en prennent avant d'être entièrement débarrassés, la rejettent avec douleur et avec des déchirements; ainsi ceux qui remplacent des intérêts par des intérêts, et, avant de se débarrasser d'une dette, en contractent une nouvelle, après s'être un moment parés de la fortune d'autrui, ont à déplorer la perte de leurs biens (p. 112).

» Mais serai-je donc sans esclaves, sans foyer, sans maison?... Sois sans esclaves, pour ne point être esclave; sans possession, pour ne point être la possession d'un autre... Mais, diras-tu, c'est mon père qui m'a laissé cette terre! Ton père t'a aussi donné la liberté et

» J'ai vu moi-même un douloureux spectacle, des enfants libres conduits au marché par les créanciers de leur père. Tu n'as pas de fortune à laisser à tes enfants: du moins, ne les prive pas de leur condition. Pour tout bien, conserve-leur la possession de la liberté, ce

l'honneur dont il te faut tenir plus de compte (VIII). »

précieux dépôt que tu as reçu de tes parents. On n'a jamais fait un crime à personne de la pauvreté de son père; mais les dettes paternelles conduisent les enfants en prison. Ne laisse pas de contrat, qui, comme une malédiction paternelle, pèse toujours sur la tête de tes enfants (p. 112). »

Quelle différence y a-t-il entre le traité et l'homélie que nous venons de mettre en regard? La mythologie et l'histoire profane ont disparu dans l'homélie pour faire place à la Bible; les développements ont pris plus d'ampleur et revêtu une parure plus asiatique; le dialogue est plus animé, plus dramatique; il y a plus de commisération pour ces malheureux qui se perdent, eux et leurs familles, par des emprunts insensés; mais aussi on regrette quelques traits, par exemple, *cette vaisselle plus pure qu'enverrait la belle Aulis*. Toutefois, il faut le reconnaître : à part ces différences, c'est Plutarque qui parle dans la chaire chrétienne par la bouche de Basile; mais ses pensées, ses images, ses phrases même se fondent si naturellement avec celles de l'orateur et prennent si bien la couleur de son style, que nulle part on n'aperçoit le centon et qu'on lit cette homélie sans soupçonner qu'elle est remplie de beautés étrangères.

Comment expliquer ces emprunts? Comme on explique ceux que Virgile et Cicéron ont faits à Homère et à Platon; ceux que Bossuet et Fénelon ont faits à l'archevêque de

Césarée lui-même. Basile était nourri des lettres grecques et se délassait dans leur commerce du tracas des affaires. Préparait-il une homélie : des réminiscences lui arrivaient en foule, souvent à son insu. Loin de s'y soustraire, il les appelait à son aide par la lecture et la méditation. Comme ces abeilles dont il conseille l'exemple aux jeunes gens (1), il volait sur les belles fleurs de l'antiquité et recueillait tout ce qu'il y trouvait d'utile ; quand il parlait à son peuple, ces souvenirs profanes se pressaient dans son imagination à côté de ceux de la Bible, ces pensées d'emprunt se mêlaient aux siennes, se fondaient avec elles et lui devenaient propres. Quelquefois, cet esprit sérieux, qui ne voulait qu'instruire et toucher, négligeait d'en renouveler la forme et les rendait comme elles s'étaient présentées à lui ; mais, le plus souvent, il les revêtait d'une parure nouvelle. Les expressions devenaient plus pittoresques, les tours plus vifs et plus amples, et un mot, une idée, une image donnaient naissance à un grand mouvement oratoire.

La Bible n'est pas pour Basile une source moins féconde : ses expressions pittoresques, ses vives images, sa forte poésie viennent se placer, sans disparate, dans les phrases pures, claires et harmonieuses de la langne d'Athènes. Elles se nuancent, se fondent avec elles et forment une langue nouvelle, pleine d'originalité, où sous des teintes vives et animées on reconnaît toujours la pureté des lignes attiques. Il semble que le soleil d'Orient colore le style tout athénien de l'orateur et lui donne, comme aux fleurs de ces brûlants climats, des tons plus chauds et une carnation plus éclatante. C'est cette heureuse alliance des deux littératures

(1) Sancti Basilii op., l. II, p. 176, C.

qui, en général, distingue le style des Pères grecs de celui des écrivains qui, au deuxième et au quatrième siècle, ont, comme eux, imité les attiques. C'est grâce à elle que saint Basile, même en copiant Plutarque, ne ressemble pas à Plutarque, et ne cesse pas d'être original. Et certes, ce n'est pas une médiocre gloire d'avoir su raviver, sous l'inspiration puissante de l'Écriture, ce bel idiome qui, après avoir brillé plus de mille ans, semblait épuisé et prêt à s'éteindre. Ce sera l'éternel honneur de saint Basile d'avoir un des premiers, au quatrième siècle, rendu son ancienne vigueur à une langue qui avait produit Homère dans son enfance, Démosthène et Platon dans sa maturité, Plutarque dans sa forte vieillesse. L'écrivain qui la fit revivre au souffle de la Bible et, par cette féconde innovation, ouvrit une nouvelle ère littéraire, mérite une place à côté de ces grands noms et d'être inscrit en tête des Grégoire, des Chrysostome et des Synésius qui, avec lui, forment la seconde renaissance des lettres grecques. Peut-être doit-il toute son originalité à l'inspiration biblique ; mais c'est par elle aussi que Bossuet se distingue surtout des écrivains qui concouraient avec lui à former la langue du grand siècle. C'est par les fortes images de la Bible que l'un ranimait sa langue mourante, que l'autre donnait une vigueur encore inconnue à la nôtre qui naissait. Tels sont, en effet, les emprunts qu'à l'exemple de l'archevêque de Césarée, Bossuet fait à l'Écriture ; les pensées et les images du texte sacré viennent en si grand nombre et avec tant de bonheur se mêler aux siennes ; enfin, il les fait passer dans notre langue avec une telle fidélité de tour et d'expression, que, de nos jours, un savant historien,

M. Wallon, pour donner une admirable traduction des Évangiles, n'a eu qu'à la recueillir dans les œuvres de notre grand orateur.

II.

Mais, comme l'évêque de Meaux, l'archevêque de Césarée ne doit pas moins à son génie qu'à l'inspiration étrangère. En effet, à côté de ces perles antiques qu'il savait si bien enchasser, que de beautés personnelles ! que de qualités oratoires ! Aussi tous les critiques, Fénelon et M. Villemain en tête, se sont plu à louer *ce grand maître pour le régime des âmes*, cet écrivain mâle et sévère, digne par la pureté de son goût des plus beaux temps de la Grèce. Avant eux, Photius avait dit qu'avec Basile ceux qui aspirent à l'éloquence n'ont plus besoin de Démosthène et de Platon (1). Érasme était encore allé plus loin, en le mettant au-dessus de tous les orateurs de l'antiquité (2). Est-il nécessaire de le mettre au-dessus de Démosthène pour dire qu'il fut un grand maître dans l'art d'écrire ? Son élocution grave, claire et harmonieuse anime tout et approche de la poésie. Je le comparais tout-à-l'heure à Bossuet : comme lui, il frappe d'un mot et fait embrasser d'un regard les grands spectacles qui manifestent la toute-puissance de Dieu. Lisons-nous Basile ou Bossuet, quand nous voyons les eaux, à la voix du Créateur, « évacuer les plaines et les vallées, » et, de toute part, se rendre à cet immense rassemble- » ment (3) ? » Avant Bossuet, Basile avait su, comme lui, avec son éloquence grave et mélancolique, montrer la mi-

(1) Photius, ed. Rotom., p. 308.—(2) Erasm. *præfat.*, ed. Basil., 1531.
(3) Sancti Basilii op., t. 1, p. 35.

sère et le néant de nos gloires et de nos grandeurs. « Jette » les yeux sur ceux qui ont fait tant de bruit dans le » monde. Où sont-ils ceux qu'environnait la puissance po- » litique? où sont les invincibles orateurs? où sont les » vainqueurs dans les courses, les généraux, les satrapes, » les rois? Tout n'est plus que poussière, une fable vaine. » Est-ce que ce peu d'os conserve le souvenir de leur vie? » Penche-toi sur ces tombeaux; distingue, si tu peux, » l'esclave du maître, le pauvre du riche, le captif du roi, » le fort du faible, le beau du laid (1). » Jamais l'orateur, quelque idée qu'il ait à exprimer, ne trouve l'expression rebelle. Veut-il nous faire assister à la naissance de la lumière : sa parole, tout-à-l'heure grave et triste, devient claire, riante et limpide comme la pure essence qu'elle décrit. C'est le spiritualisme de langage avec lequel Fénelon parle de la lumière des Champs-Élysées. « La première » parole de Dieu créa la nature de la lumière, fit évanouir » les ténèbres, dissipa la tristesse, embellit le monde et » donna à tout un aspect riant et agréable. Le ciel, jusque- » là, enveloppé de ténèbres, apparut avec cette beauté que » lui voient encore nos yeux. L'air resplendissait, ou plutôt » faisait circuler la lumière mêlée à sa propre substance, » et, dans les rapides distributions de son éclat, il l'en- » voyait en tout sens, jusqu'à ses limites (2). » Veut-il, au contraire, nous faire assister au premier enfantement de la nature : sa parole personnifie tout, comme celle des vieux poètes peuplait le monde de divinités. « Vois comme, à la » parole de Dieu, la terre, froide et stérile, entre partout » en travail et s'empresse d'enfanter son fruit; comme elle

(1) Sancti Basilii op., t. II, p. 21. — (2) T. I, p. 18 et 19.

» dépouille sa triste et lugubre enveloppe pour revêtir une » robe plus brillante, fière de sa véritable parure et étalant » l'infinie variété des plantes (1). » Enfin, si, comme l'a dit un éloquent critique, M. Saint-Marc Girardin, la nature elle-même ne nous plaît que lorsqu'elle est animée par nos émotions ou nos réflexions ; si, toute belle et toute vivante qu'elle est, elle a besoin pour nous charmer de la présence de l'homme ; si, en un mot, nos joies ou nos souffrances sont la source la plus attrayante de la poésie, voici une peinture d'une sensibilité digne de Virgile ou de Racine. « J'ai vu nos champs, et j'ai pleuré à la vue de leur infé- » condité, et j'ai fait entendre mes plaintes, de ce que le » ciel ne nous verse point la pluie. Les laboureurs sont » assis dans les campagnes, les mains croisées sur leurs » genoux. Ils pleurent l'inutilité de leurs travaux, en jetant » les yeux sur leurs petits enfants ; ils se tournent triste- » ment vers leurs femmes, en touchant les tiges de blé » sèches et brûlées, et poussent des cris aussi lamentables, » que les pères qui perdent leurs enfants à la fleur de » l'âge (2). »

A ces peintures si vraies et si variées, se joint le charme des comparaisons. Basile sait leur faire animer le sujet le plus austère. La raison, calmant les passions, est « une » pudique matrone, dont la présence fait taire des servantes » licencieuses (3). » C'est la nature qui lui inspire les plus gracieuses de ces images : un homme illustre, mais sans ancêtres, « ne ressemble pas aux torrents, qui se gros- » sissent par le mélange des eaux étrangères ; il ressemble

(1) Sancti Basilii op., t. I, p. 41. — (2) T. II, p. 63. — (3) T. II, p. 23, B.

» à une fontaine, qui tire sa beauté de sa propre » source (1). »

Basile aime surtout, comme l'a fait depuis Massillon, à procéder par des allusions bibliques. Veut-il toucher les voluptueux habitants de Césarée : il leur raconte la pénitence de Ninive (2). Veut-il leur prouver la Providence : il expose l'histoire de Job (3). Souvent l'allusion n'est qu'un mot : « On dit que tu es sans naissance et sans gloire : » réponds que tu es cendre et poussière. Tu n'es pas plus » noble qu'Abraham, notre père, qui s'est ainsi appelé (4). » L'imagination de l'orateur ne se contente pas de peupler ses homélies des souvenirs de l'histoire. Elle renouvelle, au sein du christianisme, ces riantes allégories qui avaient inspiré, dans la Grèce, tant de fables touchantes. Si sa piété rejette cette érudition mythologique, qui pourtant remplit les homélies de Grégoire de Nazianze (5), il les remplace par ce polythéisme de langage que M. Villemain admire dans saint Jean Chrysostome. Ainsi le jeûne ouvre à Lazare les portes du ciel (6). Les quarante martyrs viennent-ils de confesser Jésus-Christ : l'air qui reçoit leurs paroles est sanctifié ; les anges les applaudissent, les démons en sont confondus et le Seigneur les inscrit dans le ciel (7). N'est-ce pas toujours la muse qui inspirait au vieux poète d'Ionie l'allégorie des prières ? La nature entière se personnifie au souffle de cette poétique éloquence : les marées sont causées par la *respiration* de la lune (8) ;

(1) Sancti Basilii op., t. II, p. 186, A. — (2) T. II, p. 64 et 65. — (3) T. II, p. 30. — (4) T. II, p. 85, E. — (5) Voyez surtout les premières pages du panégyrique de saint Basile. — (6) Sancti Basilii op., t. II, p. 7. — (7) T. II, p. 151. — (8) T. I, p. 61, C.

comme les grâces, les éléments se donnent la main et forment un chœur harmonieux (1) ; la mer est toujours l'antique et belle Amphitrite, dont les bras étreignent la terre : elle n'a perdu que son nom. « La mer est belle, » lorsqu'au souffle d'une brise légère, elle ride sa surface » et présente aux regards des teintes de pourpre et d'azur ; » lorsque, loin de battre avec violence les prochains » rivages, elle semble les baiser dans de pacifiques em- » brassements (2). »

Parfois même des fictions païennes s'échappent de la bouche de l'orateur et le souvenir de l'âge d'or lui fait dire que dans le paradis terrestre, les rosiers étaient sans épines (3). Les cygnes ne sont plus pour lui des oiseaux sacrés, qui chantent leur mort ; mais il a aussi ses êtres privilégiés, l'alcyon, par exemple, « un si petit oiseau, » pour lequel la grande, la redoutable mer se voit enchaî- » née et, en plein hiver, reçoit l'ordre de rester calme (4). » Les cygnes, sans doute, ne chantent pas leur mort et les alcyons ne voient pas la mer se calmer pour eux, au cœur de l'hiver. Mais l'imagination vive et sensible des grecs ne pouvait se passer de ces fables. « Poètes, orateurs, philosophes même, dit Buffon, les adoptaient comme des vérités trop agréables pour vouloir en douter. Il faut bien les leur pardonner ; elles étaient aimables et touchantes ; elles valaient bien de tristes, d'arides vérités : c'étaient de doux emblèmes pour les âmes sensibles. »

Tant de brillantes qualités rachètent bien dans saint

(1) Sancti Basilii op., t. I, p. 58, C. — (2) T. I, p. 39, D, E. — (3) T. I, p. 45 ; t. III, p. 487, 511. — (4) T. I, p. 78.

Basile quelques défauts, qui, après tout, lui appartiennent moins qu'à son époque. On peut, en effet, lui reprocher quelquefois une froide rhétorique, un luxe excessif d'images, des métaphores forcées, par exemple, celle où il appelle les quarante martyrs *un holocauste consumé par le froid* (1). Du moins, sait-il se soustraire au ton grave et compassé qui, trop souvent, jette un peu d'ennui sur nos sermonnaires.

C'est même à son allure plus vive que Basile doit une partie de son charme. Ses homélies sont réellement des entretiens, où il descend, avec la plus grande aisance, du sublime au familier. Il parle de tout et prend tous les tons. Histoire, géographie, astronomie, sciences naturelles, rien ne lui échappe. Il prend le ton de la tragédie, et le quitte, un instant après, pour faire monter Théophraste ou Ménandre dans la chaire chrétienne. On frémit en voyant ce malheureux père que la faim contraint de vendre un de ses fils (2); on rit en entendant raconter les ruses de l'usurier (3), ou les inquiétudes de l'avare, qu'un chat, un chien, une souris épouvantent (4). Tour à tour, l'orateur effraie le débauché par la peinture des effets de l'ivrognerie (5), excite la compassion par le spectacle d'hommes à la fleur de l'âge, de guerriers illustres, emportés d'un festin sur les bras de leurs esclaves (6), et déride son auditoire en lui décrivant les rêves de l'homme ivre, qui, en imagination, gouverne des royaumes, commande des

(1) Sancti Basilii op., t. II, p. 153, E. — (2) T. II, p. 46. — (3) T. I, p. 107, 108. — (4) T. II, p. 591. — (5) T. II, p. 124, 125, 126. — (6) Ibid., p. 128.

armées et bâtit des villes (1). Ainsi, appliquant un précepte vrai de tous les temps, il savait

Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

S'il ne se sentait point de prise sur la raison de ses auditeurs, il s'adressait à leur malice naturelle et les corrigeait en les faisant rire, comme Démosthène réveillait par un mot piquant l'attention des frivoles Athéniens. C'était dans les deux orateurs le même esprit grec, fin, observateur et légèrement railleur, excité dans l'un par l'amour de la patrie, dans l'autre par celui de la religion et de l'humanité.

III.

Les merveilles de la nature, les mœurs corrompues du temps, les fêtes des martyrs, tels sont les principaux sujets sur lesquels s'est exercée cette éloquence si riche et si variée.

Dans l'Hexaméron, Basile n'est pas un naturaliste qui étudie le monde pour lui-même : c'est un philosophe qui s'élève des êtres visibles à l'être invisible. Ce spiritualisme, auquel la nature sert de texte et d'inspiration, fait de ces neuf homélies une œuvre unique dans l'antiquité. Le trouva-t-il dans les Hexamérons qui ont précédé le sien et surtout dans celui d'Origène? Les grandes idées ne s'empruntent pas : tout au plus ont-elles besoin, pour jaillir, d'une étincelle partie du dehors. C'est à lui-même, à son amour pour la solitude, où l'homme se trouve seul entre le monde et Dieu, à sa passion pour la nature qu'il a décrite avec

(1) Sancti Basilii op., t. II, p. 124.

tant de charme et de vérité, que Basile doit ses plus belles inspirations. S'il lui en vint du dehors, où les prit-il, sinon dans la Bible et dans ces philosophes, dont il sentait si vivement et savait si bien s'approprier les beautés? Ici, *les cieux lui racontaient la gloire de Dieu*, et *Salomon, dans toute sa gloire, n'était pas vêtu comme un lis des champs*. Là, Platon lui montrait l'admirable sagesse, qui a formé et qui gouverne le monde (1), Plotin lui faisait voir la Providence « dans l'harmonieuse variété de ses œuvres, dans les moindres animaux, jusque dans les fleurs et les feuilles des plantes, ces créatures si frêles, qui fleurissent et passent si vite, et ne disparaissent que pour reparaître sans cesse (2). » Mais qu'il y a loin de ces idées éparses à la grande et belle œuvre de Basile! Pour en trouver qui lui ressemblent, il faut venir jusqu'au *Traité de l'existence de Dieu*, qui lui doit plus d'une page, et aux *Études de la Nature*, auxquelles M. Villemain aime à la comparer. C'est, en effet, le même soin pour faire ressortir l'action de la Providence dans l'ensemble et dans les parties de l'univers, pour montrer Dieu partout présent dans son ouvrage et nous élever des merveilles du monde visible à leur invisible auteur. Rien de triste, rien d'obscur dans cette théologie. L'école de Basile, comme celle de Bernardin, « est au sein des prairies, des bois et des vergers; ses livres sont des fleurs et des fruits, et ses arguments des jouissances. »

Qu'est-ce qui montre surtout à l'orateur du quatrième siècle, comme au philosophe moderne, la main de la Providence dans cette chaîne immense, qui commence au soleil

(1) *Philèbe, trad. de M. Cousin*, t. II. p. 341, 346. — (2) Plotin, Enn. III, l. II, 13.

et finit à l'homme? Ce sont les harmonies qui unissent les éléments d'un même être, ou tous les êtres entre eux. Avec quelle vérité, quelle grâce, quelle poésie Basile exprime cet admirable concert, *ce chœur harmonieux*, qui résulte de l'accord de toute la nature! L'économie d'une plante, d'un animal, ne le frappe pas moins que la vue de la mer ou du ciel. Celui qui a fait la feuille de vigne « à pièces emportées, pour que la grappe pût à la fois résister aux injures de l'air, et par ces découpures recevoir les rayons du soleil (1) » ; celui qui « a donné au cygne un cou plus long que ses pattes, afin qu'il le jetât, comme une ligne, et prît sa nourriture cachée au fond des eaux (2) », est le même qui a fixé des bornes à la mer et « a proportionné la chaleur du soleil, assez faible pour ne pas consumer la terre, dans ses plus grands excès, assez forte pour ne pas la laisser se refroidir et la rendre inféconde, en lui faisant défaut (3). » C'est partout la finesse d'observation des grecs unie à l'admiration contemplative des orientaux. Et, en même temps, quel charme d'expression! quelle variété! quelle harmonie entre le style et les objets décrits! Ici, l'orateur emprunte à la mer et au soleil leur grandeur et leur majesté; là, il prend l'élégance et la délicatesse des êtres gracieux qu'il veut peindre.

Quoiqu'il s'arrête avant la création de l'homme, l'homme, néanmoins, est partout présent dans son œuvre. C'est lui qui est le but suprême de la création, la fin dernière de tant de merveilles. Tout, dans la nature, tend à son utilité ou à son instruction ; tout doit le pénétrer d'amour et de

(1) Sancti Basilii op., t. I, p. 47. — (2) T. I, p. 78. — (3) T. I, p. 60.

reconnaissance pour son père et son bienfaiteur. Aussi les harmonies où Basile se complaît davantage, sont celles de la nature avec l'homme. La mer est belle en elle-même; elle est belle dans ses rapports avec la terre et avec l'air; mais elle est belle surtout, « parce qu'elle enchaîne les îles, dont elle est, à la fois, la parure et le rempart; parce qu'elle rapproche les terres les plus éloignées et facilite aux navigateurs la liberté du commerce; parce qu'elle prodigue aux marchands les richesses étrangères et apporte de faciles secours aux besoins de la vie, permettant aux riches d'exporter leur superflu et s'empressant de suppléer ce qui manque aux pauvres (1). »

Basile est plus original encore quand il fait concourir la nature entière à l'instruction morale de l'homme. Dans ces passages, où il paraît n'avoir eu ni modèles ni imitateurs, les descriptions de Théophraste deviennent des paraboles, qui font penser à celles de la Bible; les récits d'Aristote ou d'Élien se transforment en fables grecques, où les vices des animaux servent à flétrir ceux des hommes! C'était une heureuse occasion dont profitait l'orateur pour satisfaire l'imagination de ses spirituels auditeurs. Ils aimaient à entrevoir la vérité à travers les voiles transparents de l'allégorie et acceptaient plus volontiers la leçon qui leur était donnée indirectement. Flattés de comprendre à demi-mot, ils étaient plus flattés encore de sentir qu'on avait cru à leur esprit; et, la vanité faisant taire l'amour-propre, ils souffraient sans peine que la morale de l'apologue les appelât de leur vrai nom. Il n'est pas de classe de la société

(1) Sancti Basilii op., t. I, p. 39.

qui échappe aux malins portraits de l'orateur. Voici d'abord les grecs eux-mêmes, les descendants de l'artificieux Ulysse, ces grecs rusés et trompeurs, qui ne se faisaient pas scrupule de duper le prochain et, au besoin, *se prêtaient des témoignages* (1). Le trompeur ressemble au crabe, qui « voyant une huître se chauffer avec volupté et entr'ouvrir ses écailles au soleil, y jette furtivement un caillou, les empêche de se refermer et prend par la ruse ce qui échappait à sa force (2). » Après la nation, viennent ses oppresseurs, ces magistrats avides dont les moins élevés s'engraissaient de la substance des peuples, pour être à leur tour dévorés par de plus puissants qu'eux. « Parmi les pois-
» sons, le plus petit sert de pâture au plus grand et souvent
» le vainqueur et le vaincu sont tous deux engloutis dans
» le ventre d'un troisième. Et nous, mortels, faisons-nous
» autre chose, quand nous opprimons nos inférieurs ?
» Diffère-t-il de cet animal celui qui, poussé par une cupi-
» dité dévorante, engloutit les faibles dans les replis de son
» insatiable avarice ? Cet homme possédait les biens du
» pauvre : tu l'as pris lui-même et tu en as grossi ta fortune,
» plus injuste que l'injuste, plus avare que l'avare (3). » Le souple et hypocrite courtisan n'est pas non plus épargné dans cette galerie : c'est le polype qui prend la couleur du rocher où il s'attache. « Une foule de poissons, nageant sans
» précaution, deviennent la proie du trompeur. Tels sont
» les hommes qui courtisent les puissances du monde, se
» plient à toutes les circonstances et n'ont pas, un instant,
» la même volonté ; qui, prompts à changer de personnage,

(1) Cicéron, *pro Flacco*, 4. — (2) Sancti Basilii op., t. I, p. 68. — (3) Ibid.

» tempérants avec les tempérants, libertins avec les libertins, accommodent leurs sentiments au gré de chacun. Il » est difficile de leur échapper et de se défendre de leurs » coups : car c'est sous le masque de l'amitié qu'ils cachent » leur adroite méchanceté (1). » La Fontaine n'a pas été plus ingénieux à retrouver nos mœurs dans celles des animaux. Comme lui, Basile s'élève jusqu'aux rois ; et, à propos des abeilles, il trouve le moyen d'attaquer, à la fois, les élections tumultueuses auxquelles on devait des empereurs comme Valens, et l'hérédité qui mettait sur le trône des enfants corrompus par la mollesse et la flatterie (2).

Quoique dans ces tableaux le ton compatissant de la morale tempère la verve railleuse de l'apologue, le satirique l'emporte sur le prédicateur, le grec sur l'oriental. Mais bientôt à l'apologue succède la parabole, à l'imitateur d'Ésope le disciple de l'Évangile. Une abeille, une fourmi, un olivier, une vigne deviennent le texte d'une poétique prédication. Tout-à-l'heure, les reproches adressés aux pécheurs sous le nom des animaux paraissaient moins durs; maintenant l'Église, son enseignement, ses pratiques, s'offrant sous de gracieuses figures, semblent perdre leur austérité et se font aimer davantage de ces peuples qui ne demandaient qu'à être charmés et à sortir de la réalité. L'Église est la vigne que le bien-aimé s'est plantée et qu'il a environnée d'une haie ; les sarments sont nos âmes qu'il a entourées de l'autorité de ses préceptes et de la garde des anges; leurs appuis sont les apôtres, les prophètes, les docteurs ; « ainsi, élevant nos pensées par les exemples des

(1) Sancti Basilii op., t. I, p. 65. — (2) T. I, p. 74.

» bienheureux des anciens jours, le Seigneur n'a pas voulu » qu'elles traînassent à terre et fussent foulées aux pieds. Il » veut que les embrassements de la charité, comme des » vrilles, nous attachent au prochain et nous fassent reposer » sur lui, afin que, dans nos continuels élans vers le ciel, » nous puissions imiter ces vignes, qui s'élèvent à la cime » des plus hauts arbres (1). »

La vue des fleurs, qui passent du matin au soir, de ces existences si brillantes, mais si frêles et si éphémères, inspiraient encore d'autres pensées à l'orateur et le ramenaient au néant des choses humaines. Il peignait alors la fragilité de l'homme, la vanité de la santé, de la richesse et de la puissance par de fortes et gracieuses images que Bossuet a reproduites. « Si tu vois une fleur des champs, pense à la » nature humaine et rappelle-toi la comparaison du sage » Isaïe : *toute chair est une herbe et toute gloire de* » *l'homme une fleur des champs*. En effet, la rapidité de » la vie, le plaisir et la joie si courte que donne à l'homme » un instant de bonheur, conviennent à merveille à la com» paraison du Prophète. Tel dont aujourd'hui le corps » s'épanouit, engraissé par la mollesse, qui, dans la force » de l'âge, étale les fleurs de son teint, plein d'une sève » vigoureuse et d'un irrésistible élan, demain fera pitié, » flétri par l'âge ou épuisé par la maladie. Tel autre brille » de l'éclat de l'opulence; autour de lui, c'est une multi» tude de flatteurs, une escorte de faux amis, à la piste de » ses bonnes grâces, une foule de parents, cachés, eux » aussi, sous le masque de l'adulation, un essaim de ser-

(1) Sancti Basilii op., t. 1, p. 45 et 46.

» viteurs qui l'assiégent pour pourvoir à sa nourriture et à » ses besoins; et, dans ses allées et venues, cette suite » innombrable qu'il traîne après lui, excite l'envie de ceux » qu'il rencontre. A la fortune ajoute de la puissance dans » l'État, les honneurs émanés du trône impérial, le gou- » vernement d'une province ou le commandement des ar- » mées. Où tout cela aboutira-t-il? Une seule nuit, une » fièvre, une pleurésie ou une inflammation des poumons » vient enlever cet homme du milieu de ses semblables, » dépouille en un moment cet appareil théâtral et montre » que toute cette gloire n'était qu'un songe. Aussi le Pro- » phète a-t-il assimilé la gloire humaine à la fleur la plus » délicate (1). »

Saint Basile est moins poète, mais plus orateur, quand, dans ses homélies morales, il attaque directement la société corrompue du quatrième siècle. Lui, que nous verrons si indulgent pour la pratique des vertus et si faible pour les faibles, il est sans pitié pour les vices qui abrutissent le corps de l'homme, dégradent son âme et portent atteinte à la société. La gourmandise, l'ivrognerie, la colère, l'envie, le luxe ruineux des grands, l'avarice sont poursuivis dans une suite de discours dont les titres et plus d'un passage, comme nous l'avons montré, rappellent les traités de Plutarque. « Mais, il faut l'avouer, dit M. Villemain, l'onction évangélique leur donne un caractère nouveau. Saint Basile, ajoute-t-il, est surtout le prédicateur de l'aumône : il a compris, mieux que personne, ce grand caractère de la loi chrétienne, qui ramenait l'égalité sociale par la charité

(1) Sancti Basilii op., t. I, p. 41, 42.

religieuse. Le triomphe de ses efforts, c'est d'attendrir le cœur des hommes, c'est de les rendre secourables l'un à l'autre : l'état malheureux de la société le voulait ainsi. N'était-ce pas une Providence que la voix de l'orateur qui s'élevait pour consoler le pauvre, pour émouvoir le riche? »

Qu'est-ce que le riche sur la terre? C'est le dépositaire de Dieu (1); c'est le dispensateur de la Providence et l'intendant des pauvres (2). Il doit donner son or pour le ciel (3); cet or est la rançon de son âme (4). Qu'est-ce que l'avare? Un spoliateur, un voleur (5). Les avares, Basile les poursuivait partout et les livrait aux rires de l'assemblée avec la verve d'un Aristophane ou d'un Ménandre. « Voyez, disait-il, aux pieds de l'avare cet homme » qu'y a fait tomber la nécessité. Quelles supplications ! » que de bassesses ! quels discours ! Son sort est immérité : » n'importe, l'avare est sans pitié, sans entrailles, insensible aux prières. Inflexible et intraitable, il reste sourd » aux supplications, impassible aux larmes, ferme dans ses » refus. Il jure, il affirme par des imprécations qu'il manque » absolument d'argent, qu'il cherche lui-même partout à » emprunter. Mais l'emprunteur n'a pas plus tôt fait mention d'intérêts et d'hypothèques, qu'il se déride, prend » un air souriant, parle d'amitié entre leurs pères et traite » ce malheureux d'intime et d'ami. Nous verrons, dit-il, si » nous n'avons pas quelque argent en réserve. Il est bien » vrai qu'un ami nous a confié un dépôt pour le faire travailler; mais il en veut de gros intérêts. Allons, nous

(1) Sancti Basilii op., t. II, p. 45. — (2) Ibid. — (3) T. II, p. 46. — (4) T. II, p. 49. — (5) T. II, p. 50.

» relâcherons quelque chose et nous vous ferons de meil-
» leures conditions (1). »

Le satirique orateur ne se contente pas d'immoler à la vindicte publique les Harpagon de son temps : il arrache le masque de l'avare honnête et vertueux qui jeûne, qui prie, qui pousse de profonds soupirs, et s'exerce dans toutes sortes d'œuvres de piété, pourvu qu'il ne lui en coûte rien (2). Il enlève, enfin, tout prétexte aux riches trop préoccupés d'accroître l'héritage de leurs enfants ou qui absorbent d'immenses revenus dans un luxe ruineux. « Dites-
» moi, dit-il aux premiers, lorsque vous demandiez des
» enfants à Dieu, ajoutiez-vous dans vos prières : Donnez-
» moi des enfants, afin qu'ils servent de prétexte à mon
» avarice et soient la cause de ma damnation (3). » « Vous
» avez le courage, disait-il aux seconds, de donner de l'or
» pour un cheval et vous n'avez pas celui de donner une
» pièce d'argent pour le royaume du ciel? Que répondrez-
» vous à votre juge, vous qui revêtez des murailles et ne
» voulez pas donner un habit à un pauvre; vous qui
» parez vos chevaux et laissez votre frère couvert de
» haillons (4)? »

On est effrayé, en lisant ces homélies, du luxe que déployaient ces cités voluptueuses de l'Orient. Pendant que le désert se faisait autour d'elles, que de folles dépenses dans une seule maison! C'étaient des chars enrichis de bronze et d'argent; des chevaux sans nombre, des chevaux *à généalogies* comme les hommes. Les uns traînaient ces délicats

(1) Sancti Basilii op., t. I, p. 107, 108. — (2) T. II, p. 54. — (3) Ibid., p. 592. — (4) Ibid., p. 58.

par la ville; d'autres servaient pour la chasse, d'autres pour les voyages. Les mors, les sangles, les colliers, tout était couvert d'argent, incrusté d'or. Des housses de pourpre les paraient *comme des fiancés.* Inutile de parler du peuple de serviteurs qu'exigeait un pareil train de maison. C'étaient des intendants, des trésoriers, des fermiers, des gens versés dans tous les arts inventés pour le besoin ou le plaisir; des cuisiniers, des boulangers, des échansons, des chasseurs, des sculpteurs et des peintres. Que dire des maisons? Il fallait des bains à la ville, des bains à la campagne. Les bâtiments étaient ornés de toute espèce de marbres. Les uns venaient de Phrygie, d'autres de Laconie ou de Thessalie. Ceux-ci rendaient les appartements chauds en hiver, ceux-là les rafraîchissaient en été. Les parquets étaient comme jonchés de fleurs en mosaïque, l'or recouvrait les lambris. Partout où l'on ne voyait pas d'incrustation, brillaient les fleurs de la peinture (1).

On devine les festins qui se donnaient dans ces somptueux palais. « Tous les éléments concouraient à couvrir » des tables (2) » où, selon la forte expression de Basile, « on tuait la fleur de la jeunesse (3). » On s'y portait à d'incroyables excès de débauche. Quand les convives paraissaient rassasiés de vin, c'est alors que l'on commençait à boire, et l'on buvait, à la manière des bêtes, à une source qui coulait toute seule, envoyait des jets égaux à tous les buveurs et leur versait une égale ivresse (4). On devine encore les rires impurs, les chansons obscènes, les danses

(1) Sancti Basilii, t. II, p. 83 et 84. — (2) Sancti Gregorii Naz., t. I, p. 249. — (3) Santi Basilii, t. II, p. 128. — (4) Ibid., p. 128 et 129.

de courtisanes par lesquels ces esprits avinés se blessaient mutuellement. « Déplorerai-je davantage, s'écrie Basile avec » douleur, les filles qui ne sont pas encore mariées ou celles » qui sont sous le joug de l'hymen ? Les unes ont perdu » leur virginité, les autres reviendront sans pudeur à leurs » époux (1). »

Ces femmes mondaines étaient une cause de ruine pour leurs maris. Que ne fallait-il pas pour satisfaire leur luxe ? C'étaient partout des perles, des émeraudes, des saphirs ; partout de l'or : or forgé, ciselé, enchassé de pierreries ; or au front, au cou, à la ceinture, aux mains et aux pieds. « Car les chaînes ne les effrayaient pas, pourvu qu'elles fussent d'or. » C'était à leur porte un peuple de teinturiers, d'orfèvres, de parfumeurs, de brodeurs. Un fleuve d'or n'aurait pu assouvir leur passion (2).

L'archevêque parvint-il à arracher ces malheureux aux plaisirs insensés qui engloutissaient des patrimoines entiers, ruinaient la santé et abrutissaient les esprits ? Son éloquence énergique et passionnée frappait, le matin, leurs âmes engourdies par la mollesse ; le soir, à table, ils parlaient avec admiration de leur brillant orateur (3), et continuaient de s'énivrer comme par le passé. Basile put-il obtenir davantage du peuple ? Ses homélies ne l'empêchèrent probablement pas de s'abandonner les jours de fête à une ivrognerie dégoûtante (4). Quel fut donc le fruit de tant d'éloquence ? « Elle contrepesa tous les vices d'une société corrompue ; elle tint lieu de la liberté, de

(1) Sancti Basilii op., t. II, p. 129. — (2) T. II, p. 55. — (3) Sancti Gregorii Naz. op., t. I, p. 789. — (4) Sancti Basilii op., t. II, p. 129 et seq.

la justice, de l'humanité qui manquaient à la fois; elle promettait le ciel pour arracher quelques bonnes actions sur la terre (1). » Elle ne changea pas les mœurs, mais elle fit aimer la vertu. De même que les sociétés les plus blasées sont celles qui recherchent le plus la nature, ces hommes corrompus se plaisaient à entendre parler de vertu et, pour un peu de bien qu'on les forçait de faire, se flattaient d'être vertueux.

Les solennités, où il semble que la voix aimée de l'archevêque excitait le plus de sympathie, étaient les fêtes des martyrs de la cité. Les discours qu'il prononçait sur leurs tombeaux, étaient encore de la morale; mais c'était de la morale en action, qui n'est pas la moins saisissante. La foule accourait dès le matin (2), avide d'entendre louer *le courage lacédémonien* de ses glorieux concitoyens, un Eupsychius et un Damas (3), des contemporains, les compagnons d'armes de Basile et de Grégoire contre Julien, un Gordius (4), les quarante martyrs, ces protecteurs de Césarée (5), Barlaam, un homme du peuple, devenu un indomptable soldat du Christ (6), Mamas, un berger qui avait résisté aux empereurs (7), Julitte, une faible vierge, qui avait sacrifié toutes les jouissances de la terre au bonheur céleste (8). Dans ce temps de persécution, quand Césarée pouvait voir son église frappée comme tant d'autres, son évêque envoyé en exil, son peuple obligé d'aller cacher ses prières dans la solitude, quelle puissance électrique devait communiquer à son auditoire le courageux panégy-

(1) M. Villemain. — (2) Sancti Basilii op., t. I, p. 199. — (3) T. III, p. 388, E. — (4) T. II, p. 141. — (5) T. II, p. 149. — (6) T. II, p. 138. — (7) T. II, p. 185. — (8) T. II, p. 33.

riste, qui lui-même bravait, chaque jour, les ariens et l'empereur ? Périclès, louant les glorieux morts de Samos, pouvait-il exciter plus d'enthousiasme ? Quels étaient, par exemple, l'émotion, les larmes, les applaudissements du peuple, quand, sur le lieu même du martyre, Basile racontait la mort de Julitte ! Avec quel intérêt on suivait la vierge devant le juge ! Quelle sympathie excitaient ses réponses héroïques ! Combien de jeunes enthousiastes eussent voulu être Julitte, quand l'orateur la conduisait au bûcher, ou plutôt à la gloire ? « Julitte ne courut jamais » aux plaisirs de la vie, comme elle alla vers cette » flamme, montrant par son visage et son maintien, par » ses paroles, son air riant et fleuri, tout le bonheur » de son âme. Elle exhortait les femmes à ne pas se » laisser amollir aux travaux de la piété. Nous sommes, » leur disait-elle, de la même chair que les hommes, » comme eux créées à l'image de Dieu. La femme » comme l'homme a été faite par le Créateur capable de » vertu. A ces mots, elle s'élança sur le bûcher. La flamme, » environnant le corps de la sainte, comme une brillante » chambre nuptiale, envoya son âme aux régions célestes » et conserva intact son précieux corps. Enseveli dans le » plus beau parvis de nos temples, il sanctifie le lieu et » ceux qui le fréquentent. Cette terre, bénie par l'arrivée » de la bienheureuse, fait jaillir de son sein une source » délicieuse. Ainsi, devenue notre mère, la martyre donne » comme un lait commun à toute la ville. Cette eau est un » préservatif pour ceux qui se portent bien, elle donne du » plaisir aux sobres, elle soulage les malades (1). »

(1) Sancti Basilii op., t. II, p. 33, 34, 35.

Ainsi, les fontaines des martyrs avaient remplacé celles des nymphes et de pieuses croyances attiraient les populations près de ces sources bénies, dans cette même Cappadoce où autrefois l'eau d'Asbamée faisait respecter les serments (1). Mais les réjouissances du paganisme s'y mêlaient aux solennités chrétiennes, et saint Grégoire de Nazianze demandait avec douleur ce « qu'avaient de com» mun les plaisirs de la chair et les combats des mrtyrs (2). »

IV.

Quel singulier mélange de mollesse et de piété, de vice et de vertu, dans ces vives et mobiles cités de l'Orient! Mais aussi quel heureux peuple que celui qui entendait de pareils discours! Ce n'était pas seulement l'élite de Césarée, c'étaient encore des artisans, des ouvriers, « qui suffisaient à peine à leur subsistance par un labeur de chaque jour, » c'étaient des fileuses de soie, qui venaient « au banquet de ces entretiens du soir et du matin. » C'est à eux que l'orateur cxposait les systèmes des philosophes, révélait les secrets de la science et parlait le langage des académies; et ces ouvriers, ces femmes du peuple, « pour lesquels il abrégeait ses discours, afin de ne pas les enlever trop long: temps à leurs travaux, » le comprenaient et lui répondaient par des applaudissements.

Ne croyons pas, cependant, qu'il eut toujours à se louer de ses auditeurs. Il les remercie bien de l'attendre, du matin jusqu'à midi, dans le sanctuaire des martyrs (3), et

(1) Philostrate, *vie d'Apollonius*, I, 6. — (2) Sancti Gregorii Naz. op., t. I, p. 140. Voyez aussi saint Basile, t. II, p. 386.—(3) T. I, p. 199, B.

reconnait que, s'il s'épuise pour eux, comme une mère dont les enfants ont desséché la mamelle, ses discours portent leurs fruits (1). Mais, ailleurs, il se plaint du « grand bruit que l'*ennemi* excite hors de l'église, pour empêcher d'écouter (2). » Une autre fois, il dit avec amertume « qu'on lui demande des discours, non pour en profiter, mais pour le calomnier, pour l'accuser de nouveautés (3). » Une autre fois encore, il semble faire allusion à quelque jaloux qui décriait ses homélies. « Si quelqu'un, dit-il, se » distingue par son intelligence, s'il est honoré de la parole » de Dieu et explique les livres sacrés, ne lui porte pas » envie, ne désire pas qu'il se taise, cet interprète des » lettres saintes, parce que, grâce au Saint-Esprit, il mérite » les louanges de ses auditeurs. Cette éloquence est ton » bien; c'est un présent que te transmet la science de ton » frère, si tu veux le recevoir. Personne ne bouche une » fontaine qui jaillit en abondance; personne ne ferme ses » yeux à la lumière du soleil et ne jalouse ceux qui la re- » gardent; on demande seulement d'en jouir soi-même. » Quand la parole spirituelle jaillit dans l'église, quand un » cœur pieux, grâce aux dons du Saint-Esprit, s'épand à » flots, pourquoi ne pas prêter l'oreille avec joie? pourquoi » n'en pas faire ton profit avec reconnaissance? Mais ce qui » te blesse, ce sont les applaudissements de l'auditoire (4). »

Du reste, si Basile avait des ennemis et des envieux; s'il avait parfois à se plaindre de la dissipation du peuple et de son peu d'empressement à venir à l'église (5), il ne faudrait

(1) Sancti Basilii op., t. I, p. 188, E.—(2) T. II, p. 587, A.—(3) T. II, p. 610, A. — (4) T. II, p. 96. — (5) T. I, p. 123.

pas en conclure que son génie fût incompris ou méconnu de ses contemporains. Césarée, dit Sozomène, « louait son éloquence à pleine bouche (1), » et telle était l'admiration qu'excitaient ses vertus et ses talents, que tous à l'envi, se faisant gloire de le copier, imitaient la pâleur de son teint, la forme de sa barbe, sa démarche posée, la lenteur de son parler, son air pensif et réfléchi. « Mauvais copistes, dit Grégoire de Nazianze, qui, sans faire des Basile, tombaient dans une odieuse tristesse. » La forme de son vêtement, celle de son lit, tout, jusqu'à sa manière de manger, devint une mode et *une fureur* (2).

A sa mort, tout le peuple de la province accourut à ses funérailles. Les païens, les juifs, le disputaient aux chrétiens par l'abondance de leurs larmes : car il avait été le bienfaiteur de tous (3). En même temps, pendant que Rufin traduisait ses œuvres et les faisait connaître à l'Occident, en Orient, il faisait école. On imitait son style et ses ouvrages (4), toutes les églises fêtaient sa mémoire et les bouches les plus éloquentes célébraient le grand homme que venait de perdre le monde chrétien. Ces discours, dont quatre nous sont parvenus, donnent une haute idée de la réputation dont Basile jouissait dès-lors dans tout l'Orient.

Grégoire de Nazianze, s'adressant aux témoins oculaires de cette vie admirable, se plaît à louer dans son ami un illustre compatriote, le bienfaiteur de la Cappadoce, la gloire de Césarée. Le grand orateur n'a pas la moindre part à ses éloges. « Son éloquence, dit-il, fait les délices des réunions

(1) Sozom., VI, 17.—(2) Sancti Greg. Naz., I. I, p. 361 et 370.—(3) Ibid., p. 371. — (4) Comparez, par exemple, le discours aux jeunes gens et la lettre à Séleucus, attribuée à Amphilochius.

» et des festins, de la place publique et de l'église, des » grands et des petits, des maîtres de la science profane, » aussi bien que de ceux de la science sacrée. C'est être » savant que de le connaître : on ne s'attache plus qu'à » lui ; seul, il suffit pour rendre habile. Quand j'ai l'Hexa- » méron dans les mains, je suis avec le Créateur, je com- » prends les raisons de la création et j'admire davantage » son divin auteur. Quand je lis ses livres contre les héré- » tiques, il me semble voir le feu de Sodome qui réduit en » cendres ces langues criminelles. Quand je parcours ce » qu'il a écrit du Saint-Esprit, je reconnais le Dieu que je » possède et je proclame la vérité avec une libre assurance. » Quand je lis ses explications de l'Écriture, qu'il a faites » pour les simples, je comprends des abîmes profonds de » mystères. Quand j'entends ses louanges des martyrs, je » méprise mon corps, je suis avec ceux qu'il loue et je me » sens excité au combat. Quand je lis ses discours sur les » mœurs et la manière de bien vivre, mon âme et mon » corps se purifient ; je deviens comme un instrument har- » monieux, qui, frappé par l'Esprit, célèbre la gloire et la » puissance de Dieu (1). »

Amphilochius, célébrant la mémoire de Basile dans l'église d'Icone, glorifie surtout dans son maître le restaurateur de l'orthodoxie, un docteur de l'Église universelle. Il l'appelle le phare de l'Église catholique, le soleil éclatant de la vérité, qui éclaire toute la terre des rayons de sa théologie, la royale trompette du Verbe divin. « Sa bouche tonnante a » tué Arius comme d'un coup de foudre ; Eunomius est

(1) Sancti Greg. Naz. op., t. 1, p. 362.

» abattu et consumé par le feu de son tonnerre; Sabellius » s'en va; Macédonius, ce furieux ennemi de l'Esprit-Saint, » est vaincu et exterminé par l'esprit de Basile; Apollinaire, » cet insensé, est confondu par ses écrits et livré à un éter- » nel opprobre. Toute plante de zizanie, toutes les héré- » sies, et celles de l'âge précédent, et celles qui devaient » naître après son retour à Dieu, sont consumées par la » flamme divine de sa théologie. Ce sublime Basile est un » maître utile et salutaire, non-seulement pour l'église de » Césarée et ses contemporains, mais encore pour toutes » les régions, pour toutes les cités, pour tous les temps, » pour tous les mortels. Du haut du trône pontifical, » comme une lampe resplendissante, il éclaire l'univers » entier (1). »

Grégoire de Nysse et Éphrem vont plus loin encore. Le premier voit dans son frère un autre Moïse, et son discours n'est qu'un parallèle de l'archevêque de Césarée et du législateur des Hébreux; le second célèbre dans Basile, moins un grand orateur, qu'un homme inspiré. « Quand le Seigneur » eut pitié de moi, dit-il dans son langage tout oriental, » j'entendis une voix qui me disait: Lève-toi, Éphrem, et » nourris-toi de pensées. Et je répondis dans une grande » anxiété: Où les prendrai-je, Seigneur? Et il me dit: » Voilà dans ma maison *le vase royal* (2) qui te donnera » la nourriture. Grandement étonné de ce discours, je me » levai et j'arrivai au temple du Très-Haut, et, montant » doucement au vestibule, je vis dans le Saint des saints le

(1) Sancti Amphilochii op., Parisiis, 1644, p. 10 et seq.
(2) Βασιλεῖον σκεῦος.

» vase d'élection, orné de paroles divines, et tous les yeux » dirigés sur lui. Je le vis nourrir le temple de l'Esprit ; je » le vis surtout plein de miséricorde pour la veuve et l'or- » phelin. Je vis couler un fleuve de larmes, et le pasteur, » s'envolant sur les ailes de l'Esprit, porter au ciel des » prières pour nous et en faire descendre des paroles (1). » Et le bienheureux Ephrem, ajoutent ses historiens, se mit à louer l'évêque à haute voix. L'assemblée finie, Basile fit appeler l'étranger et lui dit : « Pourquoi causais-tu du » trouble, en faisant mon éloge? » — « C'est, répondit » Éphrem, parce que je voyais sur ton épaule droite une » blanche colombe te dire à l'oreille ce que tu adressais au » peuple (2). »

La gloire de Basile ne s'est pas amoindrie avec le temps. Le concile général de Chalcédoine confirma le nom de grand que lui avaient donné ses contemporains et, en le mettant à la tête de tous les Pères (3), l'éleva au-dessus des Athanase, des Grégoire et des Chrysostome. J'ai cité parmi ses admirateurs des écrivains de tous les âges, Photius, Érasme, Fénelon, M. Villemain. Je pourrais leur joindre Bossuet, qui, en prenant souvent saint Basile pour modèle, lui a fait le plus grand honneur qu'ait pu recevoir de lui un ancien. Pour achever cette revue des panégyristes de saint Basile et confirmer mes observations personnelles, je me contenterai de citer le portrait que Dupin a tracé de l'éloquent archevêque et le parallèle que Duguet a établi entre lui et Grégoire de Nazianze pour les élèves de Rollin. Ce dernier est

(1) Sancti Ephraimi op., Romæ, t. II, p. 291. — (2) Ibid., T. I, p. IX et XXX ; Sancti Gregorii Nyss. *In laudem Basilii magni*. — (3) Conc., t. IV, p. 826.

une thèse toute faite et de main de maître, que ma bonne fortune m'a fait rencontrer dans les lettres du savant janséniste. On y verra d'autant plus volontiers comparer ces deux illustres amis que l'on ne saurait écrire sur l'un sans que le nom de l'autre ne se présente à toutes les pages.

« Il n'y a point d'auteur, dit Dupin, dont les écrits fassent » plus d'impression que ceux de saint Basile. Il décrit les » choses si vivement, il explique ses raisons avec tant de » force, il les pousse si vigoureusement, il fait des portraits » si horribles du vice, des exhortations si persuasives à la » vertu, des instructions si amples et si profitables, qu'il est » impossible de lire ses écrits, qu'on ne se sente instruit et » persuadé de la vérité, et qu'on ne conçoive de l'amour » pour la vertu, et de la haine contre le vice. Ses discours » ne sont point vides de pensées, et remplis de mots, » comme la plupart de ceux des orateurs. L'éloquence y » est jointe à la doctrine, ils instruisent, ils divertissent, ils » touchent tout ensemble. Sa diction est pure et significa- » tive. Ses expressions sont sublimes, son style est élégant, » net et persuasif; son discours paraît toujours naturel, » coulant et sans affectation : il persuade agréablement, il » explique les choses avec tant de netteté, il leur sait » donner un tour si vraisemblable, qu'on peut le prendre » pour un modèle, qui approche de Démosthène et des » plus habiles orateurs de l'antiquité (1). »

« Les caractères de saint Basile et de saint Grégoire, écrit » Duguet à Rollin (2), sont au-dessus de moi. Je ne crois

(1) Dupin, *Bibliothèque des aut. eccl.*, t. II, p. 751.

(2) *Lettres sur divers sujets de morale et de piété.* Paris, 1726, t. III, lettre XIII, adressée à une personne chargée de l'instruction de quelques jeunes

» pas qu'il convienne à vos jeunes gens d'en faire le paral- » lèle. Si quelqu'un le leur demande, il leur sera bien aisé » de répondre qu'ils n'ont lu qu'une petite partie de leurs » ouvrages ; qu'ils ne sauraient juger si ces grands hommes » n'auraient pas ailleurs un caractère différent de celui qui » leur aurait paru dans quelques écrits ; et que le profond » respect qui leur est dû n'a pas permis d'examiner, comme » dans des auteurs profanes, qui n'ont rien que d'humain » et de naturel, les différences, ou les conformités, qu'il a » plu à la sagesse de Dieu de mettre entre eux par sa grâce. » Qu'ils n'ont pu s'empêcher néanmoins de remarquer dans » ces deux saints une éloquence, une politesse, une ma- » nière de penser fine et délicate, que le mépris du siècle, le » désert et la pénitence n'avaient pu obscurcir ; mais avec » cette différence, que l'éloquence de saint Basile était plus » sérieuse et celle de saint Grégoire de Nazianze plus vive » et plus enjouée ; que l'un songeait plus à persuader, et » l'autre à plaire ; que l'un disait plus de choses, et l'autre » avec plus d'esprit ; que l'un paraissait éloquent, parce qu'il » l'était, et que l'autre, quoiqu'il le fût beaucoup, songeait » encore à le paraître ; que l'un respectait la pénitence, jus- » qu'à la sévérité, et que l'autre aimait la pénitence, jusqu'à

gens. On sait par de Boze que cette personne était Rollin, alors principal du collége de Beauvais. « M. Rollin, dit-il, consultait même M. l'abbé Duguet sur les exercices littéraires de ses jeunes disciples. Dans le troisième tome des Lettres de M. l'abbé Duguet, la treizième est une réponse à la consultation de M. Rollin, sur ce que pouvaient et devaient dire, touchant le caractère de l'éloquence de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze, des jeunes gens chargés de rendre compte en public de quelques ouvrages de ces deux Pères de l'Église. Cette lettre en présente un parallèle fait de main de maître, et qui doit engager le lecteur judicieux à savoir bon gré à M. Rollin d'y avoir donné occasion. » *Éloge de Rollin, notes* ; Opuscules de Rollin, Paris, 1772, t. 1, p. 31.

» la rendre aimable ; que l'un était majestueux et tranquille, » et l'autre plein de mouvement et de feu ; que l'un aimait » la gravité jusqu'à condamner la raillerie, quoiqu'il fût ca- » pable d'y réussir, et que l'autre avait su la rendre inno- » cente, et la faire servir à la vertu ; que l'un, en un mot, atti- » rait plus de respect, mais que l'autre se faisait plus aimer.

» Mais quand nous parlons ainsi, ajouteront ces jeunes » gens, nous nous bornons à ce que nous avons vu de l'un » et de l'autre ; et l'on a pris soin de nous avertir que rien » n'est plus sublime, plus majestueux, plus digne de la » grandeur de nos mystères, que les discours de saint Gré- » goire de Nazianze, qui lui ont acquis le surnom de théo- » logien par excellence ; et qu'on se tromperait infiniment, » si on jugeait de lui par ses lettres : au lieu qu'on ne peut » mieux connaître le caractère de saint Basile, que par les » siennes, qui sont au-dessus de toutes celles que l'anti- » quité grecque nous a conservées.

» Ce dernier n'a point fait de vers ; mais il avait lu avec » beaucoup de discernement et de goût, ce que les païens » ont écrit en ce genre ; et il a donné des règles aux jeunes » gens, pour profiter d'une lecture, où les périls sont si » ordinaires, et dont le fruit est si rare. Pour saint Gré- » goire de Nazianze, il a fait encore plus pour nous. Car » pour nous attirer à l'instruction par le plaisir, il a com- » posé diverses poésies, dont le sujet est toujours sérieux et » chrétien ; mais dont les vers ont la douceur et la facilité » de ceux d'Homère, sans emprunter rien des ténèbres du » paganisme et de la fable, et où rien ne paraît tant qu'un » naturel, qui semble n'avoir rien coûté, et qui est cepen- » dant inimitable.

» Ainsi, ces deux grands hommes, que l'amitié, l'innocence, la solitude, la pénitence, l'amour des lettres, l'étude
» de l'éloquence, l'attachement à la vérité, l'épiscopat, les
» travaux pour l'Église, les persécutions, la sainteté ont
» rendus si conformes, l'ont encore été en ce point, que
» l'un a voulu prendre soin de nos études, et l'autre a
» voulu nous en fournir la matière, comme il l'avoue dans
» une dernière poésie, où il rend compte des motifs qui
» l'ont porté à composer les autres. »



CHAPITRE IV.

SAINT BASILE PHILOSOPHE ET THÉOLOGIEN.

I. Une seule science au quatrième siècle, celle de l'Être. — La philosophie grecque subit l'influence de l'Orient; la théologie chrétienne, celle de la Grèce. — Saint Basile théologien et philosophe.

II. La science, aspiration vers Dieu. — L'homme n'y arrive que par la purification de l'âme. — Il s'élève à Dieu par la raison et la foi. — La raison lui fait trouver Dieu dans sa conscience ; — dans le monde sensible. — Explication de quelques attaques de saint Basile contre la raison. — Quand elle ne peut marcher seule, elle appelle la foi à son aide.

III. Théologie. — Croyance générale du quatrième siècle aux trois principes ; tendance à faire prédominer l'un sur l'autre. — Sabelliens, ariens, macédoniens. — Pour les combattre, saint Basile s'inspire de Plotin et d'Origène. — Exposition de la Trinité. — Union et égalité substantielle des trois personnes. —Le Père supérieur aux deux autres en science et en dignité ; le Fils supérieur au Saint-Esprit en dignité. — Question des hypostases ; doctrine voisine du Sabellianisme. — Dans la création, le Père veut, le Fils conçoit et exécute, le Saint-Esprit vivifie. — Leur action collective.

IV. Cosmologie. — Le temps et l'espace. — Monde angélique. — Origine du mal. — La matière. — Le monde, œuvre d'une cause intelligente et libre, borné dans le temps et dans l'espace. — Une seule création. — Géométrie. — Astronomie. — Déclin des sciences naturelles dû au système des nombres et à la Bible mal entendue.

V. Morale. — L'homme véritable est l'âme. — Origine et chute des âmes.— Double théorie de saint Basile. — L'homme libre, racheté par J.-C. et instruit par le Saint-Esprit, doit retourner à Dieu. — Deux voies et deux guides. — Complaisance des pécheurs pour eux-mêmes. — Morale austère pour les forts ; indulgente pour les faibles.

I.

Au quatrième siècle, il n'y a qu'une science, celle de l'Être, du grand tout. Dieu, le monde et l'homme, le Créateur et ses œuvres, tel est le problème qu'entreprennent de résoudre les écoles et les conciles, les philosophes et les

théologiens. La théologie même ne se distingue pas de la philosophie : les moines s'appellent philosophes, et les philosophes portent le nom de théologiens. Il y a plus : tout en se développant dans une complète indépendance et avec de profondes différences, la philosophie grecque et la théologie chrétienne puisent à des sources communes. L'une, guidée par la raison, a toujours pour principe l'esprit de recherche et d'examen ; mais, tout en restant grecque, elle subit l'influence des traditions orientales. L'autre marche à la lumière de la révélation et a la foi pour principe ; mais, tout en restant orientale, elle fait des emprunts nombreux à la science des écoles grecques. Dans les écoles et dans l'Église, la foi et l'esprit d'examen, par une sorte de mysticisme rationnel, travaillent concurremment à la solution du grand problème. Pendant que Plotin, Porphyre et Jamblique, passant du raisonnement à l'extase, se plongent dans la contemplation orientale, Clément d'Alexandrie, Origène et les Pères du quatrième siècle, alliant la foi et la raison, semblent des disciples de Platon, qui expliquent les mystères de la Bible. Partout l'esprit grec et l'esprit oriental se rapprochent et se pénètrent, sans pourtant s'absorber et se confondre.

Saint Basile, cet enfant de l'Orient, élevé au milieu des écoles grecques, par sa nature active et rêveuse, par son éloquence, où se nuancent et se fondent si heureusement les teintes pures du langage attique et les vives couleurs de la poésie hébraïque, nous a paru un des types les plus originaux de l'alliance de ces deux esprits. L'examen de sa doctrine va nous montrer, non un dialecticien grec qui, s'inspirant des mystérieuses traditions de l'Orient, s'élance

à la recherche de l'inconnu ; mais un mystique, un théologien, un évêque, qui, à l'aide de la dialectique, discute, explique, démontre les dogmes de sa foi. Ici, l'oriental l'emporte sur le grec. Ce n'est pas la curiosité qui le fait discuter ; il ne cherche pas la vérité ; il la connaît, il la possède, il n'a pas le moindre doute sur elle. S'il écrit, c'est pour la montrer aux autres, comme il la voit lui-même, dans toute son évidence. Bien plus, convaincu que, dans l'anarchie religieuse où était plongé l'Orient, tout le mal venait de disputes de mots, il semble avoir craint de fournir à son tour un aliment à la nouveauté. Aussi, ne voulait-il pas laisser d'ouvrage sur la foi : « Ce n'est pas, » ajoutait-il, dans l'invention de noms nouveaux qu'est » notre salut, mais dans la saine confession de la divinité, » en laquelle nous croyons (1). » Chaque jour, néanmoins, dans les lettres que les besoins du temps lui faisaient écrire, dans les discours qu'il adressait à son peuple, dans les règles qu'il donnait à ses moines, il était amené, pour combattre l'erreur, à discuter les principes de sa foi, à les commenter, à en démontrer la vérité. Deux fois même, il fut contraint de sortir de la réserve où il voulait se tenir, pour défendre l'orthodoxie dans des traités. Dans l'un, il prouvait la divinité du Verbe contre Eunomius ; dans l'autre, celle du Saint-Esprit contre les Macédoniens. Essayons de recueillir sa pensée éparse dans tous ses ouvrages, de la reconstituer en corps de doctrine, et de voir comment ce génie, éminemment éclectique, fit servir la philosophie et les sciences de la Grèce au triomphe des dogmes chrétiens et des traditions bibliques.

(1) Sancti Basilii ep. 175, p. 263, A.

II.

Pour lui, comme pour les alexandrins, la science est une aspiration vers le souverain bien, Dieu, qui est lui-même la science et seul la possède dans sa plénitude (1). L'intelligence de l'homme peut s'élever à la science et contempler le bien, dans la mesure de ses forces. Mais, auparavant, elle doit se purifier de la souillure des choses sensibles, source de nos erreurs, et se rendre capable de saisir le vrai dans toute sa pureté. « Comme l'âme doit se prépa-» rer à ces hautes leçons ! comme elle doit être pure des » affections charnelles, libre des inquiétudes mondaines qui » l'aveuglaient, active, ardente dans ses recherches, em-» pressée de trouver autour d'elle des pensées qui soient » dignes de Dieu (2) ! » Alors seulement, nous sommes « des auditeurs bien préparés, et, grâce au privilége de la raison, nous pouvons nous connaître nous-mêmes, nous élever à la connaissance de Dieu et adorer notre Créateur (3). » La nécessité de cette purification de l'âme pour atteindre et contempler la vérité a été reconnue dès la plus haute antiquité. Basile en trouvait une expression dans l'invocation des vieux poèmes de la Grèce, un symbole dans l'eau lustrale des temples païens. Le christianisme en avait fait un dogme dans le baptême et la pénitence, dont l'un précède l'entrée de l'homme dans l'Église, l'autre son union intime avec Dieu. L'Église voulait encore qu'avant de parler de Dieu, on invoquât la grâce et les lumières du

(1) Sancti Basilii ep. 8, p. 85, B. — (2) Sancti Basilii op., t. I., p. 1. — (3) Ibid., p. 50, D.

Saint-Esprit. Toutefois, il semble qu'ici Basile ne s'est pas moins inspiré de Platon et de Plotin que des traditions chrétiennes. Pour lui, la purification de l'âme, avant d'aborder la vérité, n'a rien de passif. Ce n'est pas une grâce mystérieuse qui lui vienne du dehors ; c'est l'âme qui d'elle-même et par elle-même se dégage de ce qui la souille et se rend digne par sa pureté d'entrer en contact avec celui qui est la pureté par essence. D'elle-même, elle se sépare du corps ; d'elle-même, elle cesse d'incliner vers la matière, se soustrait aux fantômes de l'imagination, n'est plus étrangère à la raison et tâche de s'élever avec elle au monde intelligible. Pour apercevoir Dieu, dit de son côté le frère de Basile, nous n'avons qu'à nous purifier, à nous simplifier, à réduire l'âme à elle-même (1). C'est la doctrine de Platon (2) et de Plotin (3), aussi bien que celle de saint Basile (4) et de saint Grégoire de Nysse. C'est dans tous l'activité grecque unie au mysticisme oriental.

Nous retrouvons cette alliance dans la méthode dont saint Basile se sert pour s'élever à Dieu. Disciple des philosophes et fervent chrétien, il fait reposer son enseignement sur la double autorité de la foi et de la raison. Il débute, comme Socrate, par le *γνῶθι σεαυτόν*. « Πρόσεχε σεαυτῷ, » observe-toi toi-même, et tu sauras qu'une partie de ton » âme est raisonnable et intelligente, l'autre soumise aux » passions et déraisonnable. La nature a donné l'empire à la » première ; l'autre doit écouter la raison et lui obéir (5). »

(1) Sancti Greg. Nyss., *de anim. et resurr.*, p. 615 et seq. Μονωθῆναι ψυχήν. — (2) Platon, *Phèdre*. — (3) Plotin, Ennéade v, I, 10. — (4) Sancti Basilii, *de spiritu sancto*, 9. — (5) Sancti Basilii op., t. II, p. 23.

« Une exacte connaissance de toi-même suffira pour te » conduire à l'idée de Dieu. Si tu t'observes, tu n'auras » pas besoin de chercher le démiurge dans la construction » de l'univers : tu verras en toi, comme dans un petit » monde (1), la grande sagesse de ton créateur. L'âme in- » corporelle, invisible, qui ne tient à l'espace que par son » union avec le corps, fait comprendre un Dieu incorporel, » invisible, indépendant de l'espace. » La soumission merveilleuse du corps à la puissance de l'âme « fait admirer » leur auteur, et montre comment lui-même domine et » anime le monde entier (2). » Ainsi, pour Basile comme pour Platon et Plotin, la science universelle peut se réduire à la conscience ; pour tout connaître, l'âme n'a qu'à regarder en elle.

L'intelligence et la raison ne nous font pas seulement connaître Dieu par elles-mêmes (3), elles nous élèvent encore à lui par la contemplation de la nature. En étudiant, à l'aide de la science, les beautés de la création, « nous y lisons, comme sur des lettres, la providence et la grande sagesse de Dieu en toutes choses (4). » « Considère une » pierre, une fourmi, un cousin, une abeille : ils te dé- » montrent la puissance de celui qui les a faits. Souvent la » sagesse du démiurge paraît dans les plus petits objets. » Celui qui a déployé le ciel, qui a répandu l'immense » océan, est le même qui a creusé, comme un tuyau, le » dard si effilé de l'abeille, pour qu'elle y fît passer son

(1) *Οἱονεὶ μικρῷ τινι κόσμῳ.* On reconnaît ici le petit monde du *Philèbe*.— (2) Sancti Basilii op., t. II, p. 23. — (3) Ψυχὴν ἔλαβες νοερὰν, δι' ἧς θεὸν περινοεῖς. Sancti Basilii op., t. II, p. 22. Voyez encore t. I, p. 87. — (4) T. II, p. 27.

» venin. Ne dis pas : cela s'est trouvé par hasard. Dans la » nature rien ne se fait sans ordre, sans dessein, rien n'ar- » rive au hasard (1). » Tout prouve un Dieu qui, placé au centre de la cité du monde, envoie jusqu'aux extrémités les rayons de sa providence (2). Ainsi, comme Bossuet et Fénelon, saint Basile, par les seules forces de la raison, s'élève de l'homme et du monde au créateur et au conservateur de toutes choses.

Basile était un vrai platonicien, quand il trouvait Dieu dans l'âme humaine, considérée comme un petit monde. Mais il faut reconnaître qu'en général sa méthode se rapproche beaucoup plus de celle d'Aristote que de celle de Platon. Pendant qu'Eunomius et les autres ariens, non contents de connaître Dieu dans les effets de sa volonté, aspiraient, à l'exemple de Plotin, à le connaître directement dans son essence, comme il se connaît lui-même, Athanase, Basile, Grégoire de Nysse et Grégoire de Nazianze; à l'exemple d'Origène, soutiennent que nous ne pouvons pas apercevoir Dieu dans sa simplicité, mais dans la multiplicité de ses œuvres. Son essence, disent-ils, échappe à notre intuition immédiate; il ne nous apparaît que comme cause dans le monde et dans l'âme; et ce n'est que par une sorte d'analogie entre lui et ses créatures que nous pouvons dire ce qu'il est (3). Saint Basile s'arrête aux analogies morales; son frère va plus loin. Toute la nature lui découvre l'essence de Dieu. L'immobilité de la terre témoigne de son immutabilité; l'étendue incommensurable du ciel révèle son infinité (4). Sans doute, il y a ici exagération d'un procédé

(1) Sancti Basilii op., t. I, p. 134. — (2) T. I, p. 173, E. — (3) Voyez Ritter, *Philosophie chrétienne*, liv. IV et V. — (4) Sancti Greg. Nyss. op. *de iis qui præmature abripiuntur*, p. 763.

qui, même contenu dans de sages limites, serait loin de satisfaire complétement l'esprit. Encore l'analogie, toute téméraire qu'elle peut paraître, est-elle préférable à une intuition impossible. En tout cas, il n'y a là ni scepticisme, ni divorce avec la raison.

Si Basile semble parfois maltraiter la raison, il faut se garder de le prendre au mot. C'est une concession à l'esprit oriental. Comme Cicéron se croyait obligé, pour ne point blesser ses orgueilleux concitoyens, de dissimuler sa passion pour les chefs-d'œuvre de la Grèce et de paraître ignorer jusqu'au nom de ses artistes, Basile parle souvent de la sagesse grecque avec un dédain, tout de convention. Lorsqu'une foule de chrétiens, cédant à d'aveugles préventions, rejetaient la science profane comme pleine d'écueils et de dangers, comme éloignant de Dieu (1) ; lorsque les ariens étaient les premiers à accuser le brillant orateur d'introduire dans l'Église *une sagesse étrangère* (2), le disciple des rhéteurs, l'admirateur, l'adepte de la philosophie grecque, pour ne donner aucun prétexte à ses ennemis, pour ne point scandaliser les plus pieux de ses auditeurs, se voyait amené à traiter de *beaux parleurs* ces maîtres dont il se plaisait à reproduire le langage, à ne trouver *qu'un étalage de mots* dans d'admirables théories qu'il développait néanmoins avec une éloquente conviction, à *préférer la simplicité de la foi aux démonstrations de la raison*, même quand elles ne sont pas en désaccord (3). Mais bientôt l'esprit grec réagissait et le forçait de combattre avec les armes de la raison les éclectiques, les esprits-forts, les incrédules, qui à Césa-

(1) Sancti Gregorii Naz. op., t. I, p. 18. — (2) Sancti Gregorii Nyss. op., *contra Eunom.*, p. 340 et 424. — (3) Sancti Basilii op., t. I, p. 10.

rée, comme à Nazianze, se pressaient devant la chaire de l'évêque; ces hommes qui, « mauvais juges de la vérité, après avoir souvent changé de maîtres, après avoir jeté, comme de la poussière, bien des livres au vent, méprisaient toute doctrine, se riaient de la foi et foulaient aux pieds les belles perles du salut (1). » Contre eux, Basile ne pouvait faire appel qu'à la raison, et il le faisait avec bonheur. Convaincu de la légitimité de la raison humaine, il savait s'en servir dans de justes limites; lui faire contrôler la foi, sans la laisser entrer en révolte contre elle. S'il était fier de cette noble faculté, il était trop croyant pour en abuser. Elle peut, elle doit nous conduire à la vérité; mais nous devons sans cesse être en garde contre la fausse direction que lui impriment nos passions. C'est à ces écarts, beaucoup plus qu'à elle-même, qu'en veut Basile, quand il semble la maltraiter. Ce n'est pas elle qu'il accuse des erreurs et des contradictions des philosophes; ils pouvaient, ils devaient les éviter, et, « un jour, toute cette sagesse mondaine sera pour eux le sujet d'une terrible condamnation, de ce que, voyant si clair dans de vaines sciences, ils ont eux-mêmes fermé les yeux à la connaissance de la vérité (2). » D'où pouvait leur venir cette lumière? De la révélation? Non, puisque la plupart n'étaient pas à portée de la connaître, mais de la raison, qui, elle aussi, nous élève à la divinité (3).

Après s'être élevé du fini à l'infini, Platon s'était arrêté

(1) Sancti Gregorii Naz. op., t. I, p. 18.—(2) Sancti Basilii op., t. I, p. 4.

(3) Saint Grégoire de Nazianze et saint Grégoire de Nysse ne rejettent pas plus que saint Basile le secours de la raison. Tous trois sont unanimes pour déclarer que sans elle, il est impossible d'arriver à la perfection. Nous avons

avec une sorte de désespoir : « Il est difficile, avait-il dit, de faire connaître le Père du monde (1). » « C'est une » grande entreprise, dit Basile à son tour, d'oser parler de » Dieu, parce que cette matière est infiniment au-dessus de » notre intelligence et que nous n'avons pas même de termes » pour exprimer ce que nous en pensons (2). » Mais, parce que notre intelligence est trop au-dessous de la grandeur du sujet, serons-nous condamnés au silence ? La révélation vient au secours de la raison, dans l'Écriture qui *est tout entière inspirée de Dieu et composée par l'Esprit saint pour être la commune école des âmes* (3).

Saint Basile fait encore une belle part à la raison, quand il appelle la révélation à son aide. La parole inspirée n'est pas toujours claire. C'est à la raison qu'il appartient de l'expliquer et d'en déterminer le sens ; tâche difficile et source féconde d'hérésies ! Il est tel mot, par exemple, le premier de la Bible, ἐν ἀρχῇ, pour lequel Basile lui-même, à l'aide d'Aristote, présente quatre sens différents (4). Mais quelle distance de sa prudente interprétation à l'audacieuse exégèse des alexandrins, païens ou chrétiens ! A quels efforts d'allégorie ne sont pas réduits les néoplatoniciens pour montrer la perpétuité de leur doctrine dans cette chaine dorée dont Homère et Hésiode sont les premiers

entendu saint Grégoire de Nazianze proclamer qu'avoir les mœurs sans la science, c'est-à-dire, la foi sans la raison, c'était n'avoir qu'un œil (p. 33). La perfection, dit à son tour Grégoire de Nysse, ne peut être atteinte sans la géométrie, sans l'arithmétique, sans l'astronomie, sans l'art des preuves et surtout sans la philosophie de l'Écriture sainte. *De iis qui præmat. abr.*, p. 763.

(1) *Timée.* — (2) Sancti Basilii op., t. II, p. 130. — (3) T. I, p. 90. — (4) T. I, p. 6 ; Aristote, *Metaphys.*, IV, 1.

anneaux et dont ils sont les derniers, Origène pour faire voir l'accord des récits bibliques avec la raison et la science ! Aux yeux de ce docteur, le texte sacré est une perpétuelle allégorie : chaque mot est un mystère, chaque figure un symbole. Quoique ces figures sourient à ses contemporains, à son frère tout le premier, Basile les rejette comme *des rêves et des contes de vieilles femmes* (1). Du moment que le texte sacré et la science sont en désaccord, c'est la science qui se trompe. Il n'est pas de ceux « qui n'admettent point le sens vulgaire de l'Écriture ; pour qui de l'eau n'est pas de l'eau, mais je ne sais quelle nature ; qui voient dans une plante, dans un poisson ce que veut leur fantaisie ; qui dénaturent la création des reptiles et des bêtes sauvages au profit de leurs allégories. Pour lui, de l'herbe est de l'herbe ; plante, poisson, animal sauvage, animal domestique, il prend tout dans le sens littéral : car il ne rougit pas de l'Évangile (2). » Toutefois, s'il croit, malgré Origène (3), que le premier, le second et le troisième jour, que le soir et le matin, furent sans soleil, sans lune et sans étoiles, il ne le croit pas aveuglement. Il appelle la raison

(1) Sancti Basilii, t. I, p. 31. — (2) Sancti Basilii op., t. I, p. 80.

(3) « Les gens simples qui se font gloire d'appartenir à l'Église estiment, à la vérité, que le Créateur est au-dessus de tout ; mais ils arrivent à s'imaginer sur son compte ce qu'il ne serait pas même permis de soupçonner du plus injuste et du plus cruel de tous les hommes. Quel est l'homme d'un esprit sain qui pourrait croire que le premier, le second et le troisième jour, que le soir et le matin furent sans soleil, sans lune et sans étoiles ; qu'en un jour, qui est nommé le premier, il n'y avait point de ciel ? Qui serait assez idiot pour se représenter Dieu plantant, à la façon d'un agriculteur, un jardin à Eden, dans un certain pays d'Orient.... ? Il me semble qu'il n'est douteux pour personne que, sous une histoire qui ne s'est matériellement jamais réalisée, ce sont certains mythes qui sont indiqués en figure. » *Origenis op., de Princip.* IV, *trad. de M. Vacherot.*

au secours de la foi et ne déploie pas un moindre étalage de science pour prouver la vérité historique du texte sacré (1), que le docteur alexandrin pour la nier.

Saint Basile aime encore à montrer l'alliance de la révélation et de la raison, en insistant sur la science profane des hommes inspirés. Il nous dit bien, en citant saint Paul, qu'*ils écrivaient sans l'aide des persuasions de la sagesse humaine, sous la dictée de l'Esprit-Saint* (2); mais il ne manque pas de donner aux prophètes le nom de *sages* et de nous apprendre que Moïse, *ce grand homme*, et le *sage* Daniel, n'ont abordé les enseignements divins, qu'après s'être exercés dans les sciences de l'Égypte et de la Chaldée (3). Cette intention apparaît surtout dans le début de l'Hexaméron. « Avant d'examiner le sens de ce peu de mots, voyons » qui nous les adresse. Entraînés par l'autorité de l'écri» vain, nous nous empresserons d'ajouter foi à ses paroles. » Or, c'est Moïse qui a composé cette histoire : Moïse, » qu'adopta la fille de Pharaon, qui en reçut une royale » éducation et eut pour maîtres les sages de l'Égypte; » Moïse, qui, banni par ceux dont il avait été le bienfaiteur, » s'empressa de se soustraire aux tumultes de l'Égypte » pour se réfugier en Éthiopie, y vécut dans une profonde » solitude et passa quarante années dans la contemplation » de la nature; Moïse, enfin, qui, à l'âge de quatre-vingts

(1) « D'abord fut produite l'essence même de la lumière : aujourd'hui, le globe du soleil vient faire circuler la lumière dont la naissance a précédé la sienne. La lampe n'est pas le feu : le feu a la vertu d'éclairer et nous avons inventé la lampe pour nous éclairer dans les ténèbres. De même, c'est pour répandre la lumière, cette pure essence, sans mélange et immatérielle, que nous voyons aujourd'hui paraître les corps lumineux. » Sancti Basilii op., t. I, p. 51.

(2) Sancti Basilii op., t. I, p. 2. — (3) Ibid., t. II, p. 178.

» ans, vit Dieu, autant qu'il est possible, ou plutôt comme » il n'a été donné à personne de le voir, suivant le témoi- » gnage de Dieu lui-même (1). » Ainsi, Moïse et Daniel, comme les maîtres profanes de Basile, n'ont connu la contemplation qu'après la réflexion, l'extase qu'après la méthode : chez tous l'inspiration est venue compléter la science.

III.

Quel est le Dieu que révèle la foi et que prouve la raison ? Ici, Basile, plus heureux que les philosophes, connait d'avance la solution du problème ; il n'a qu'à en montrer la vérité. Il a prouvé aux incrédules qu'il y a un Dieu ; comment prouvera-t-il que le vrai Dieu est le Dieu triple et un du concile de Nicée?

Le quatrième siècle présente deux faits remarquables : l'un est la croyance de toutes les sectes philosophiques ou religieuses, helléniques ou chrétiennes, aux trois principes de la *divine triade*, qu'on les appelle le Parfait, l'Intelligence et l'Âme, ou le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; l'autre est la tendance de ces mêmes sectes à faire dominer un principe au détriment des deux autres, suivant qu'elles se livrent exclusivement à l'étude du monde physique, qu'elles s'élèvent à la méditation du monde idéal, ou qu'elles sont absorbées par l'extase dans l'immobile contemplation de l'unité. Le christianisme dont la Trinité est le dogme fondamental, ne pouvait échapper à cette tendance générale, et parmi ces esprits curieux et raisonneurs

(1) Sancti Basilii op., t. 1, p. 2.

de l'Orient, le Fils et le Saint-Esprit, sinon le Père, devaient avoir leurs adversaires plus ou moins exclusifs. Bien peu nombreux étaient ceux qui admettaient sans discussion le mystère d'un seul Dieu en trois personnes. La plupart voulaient comprendre l'incompréhensible mystère. Athanase, tout le premier, se fatigait l'esprit à méditer sur la divinité du Verbe; mais pour sentir ses vains et pénibles efforts repoussés par une résistance invincible ; plus il réfléchissait, moins il comprenait ; plus il écrivait, moins il se trouvait en état d'exprimer ses idées (1).

Or, pour ceux qui ne voulaient point admettre le mystère dans son obscurité, il se présentait trois solutions. Les sabelliens, par excès de monothéisme, confondaient les trois personnes dans une seule hypostase et les niaient, en réalité, pour les remplacer par trois attributs, par trois noms. Le même désir de comprendre l'unité divine faisait rejeter deux personnes aux ariens. Le Père seul est Dieu, infini, éternel. Trop parfait pour être en relation immédiate avec le fini, il a créé le Verbe spontanément et par sa volonté pour en faire le créateur du monde intellectuel ; le Verbe, à son tour, a créé l'Esprit, qui n'est autre que l'espace et le temps, le milieu dans lequel s'est développé le monde sensible (2). Dans cette génération successive, empreinte du plus pur alexandrinisme, le Verbe n'était ni incréé, ni de la même substance que le Père, ni éternel, ni tout-puissant par lui-même. « Le Père lui avait transmis sa vaste intelligence, sa puissance sans bornes, et l'avait empreint de l'éclat de sa gloire. Il voyait au-dessous de lui, à une

(1) Sancti Athanasii op., t. I, p. 808. — (2) Sancti Basilii op., *de Spiritu-Sancto*, c. 2.

distance incommensurable, les trônes des archanges ; mais il ne brillait que d'une lumière réfléchie, et, comme les empereurs décorés du nom de Césars, il gouvernait le monde, en obéissant aux volontés de son seigneur et maître (1). » Les macédoniens, enfin, purs adorateurs du Verbe, refusaient le même culte à l'Esprit, qu'ils disaient tiré du néant et d'une autre substance que le Père et le Fils. Parti inconséquent : car une fois la consubstantialité admise pour deux personnes, quelle raison de ne pas l'étendre à la troisième ? Parti incertain, flottant entre les ariens et les orthodoxes, et dont le type, en ce temps, semble avoir été le versatile ami de Basile, Eustathe de Sébaste. « Je ne veux point, disait-il, donner à l'Esprit le » titre de Dieu ; je n'ose point l'appeler une créature (2) ».

Telles étaient les trois sectes qui disputaient aux orthodoxes le monde romain, les trois maladies de la théologie, dans lesquelles Basile et Grégoire voyaient un retour au judaïsme, au paganisme et à l'athéisme. Par quelle doctrine Basile sut-il en préserver son peuple et guérir des églises entières, qui en étaient infectées ? Dans cette longue controverse, qui remplit sa vie, il s'agissait de démontrer aux sabelliens que la Trinité se compose de trois personnes distinctes et non d'une même personne, qui remplit trois rôles ; aux ariens que le Fils est l'égal du Père ; aux macédoniens que le Saint-Esprit est l'égal des deux autres personnes ; en un mot, que le vrai Dieu est un seul Dieu, en trois personnes et en trois hypostases.

Pour atteindre ce but, il ne dédaigne aucune arme ; il

(1) Gibbon. La comparaison du Verbe avec les Césars se trouve dans Athénagore. — (2) Socrate, II, 45.

lit Origène, il relit les alexandrins, ses premiers maîtres. « Le principe suprême, lui disait Plotin, est un foyer de lumière duquel émanent éternellement, sans l'épuiser, les rayons par lesquels il manifeste sa présence sur tous les points de l'infini ; cette lumière est l'intelligence divine (1). Le foyer dont elle découle sans interruption est le Parfait, l'un, au sein duquel l'existence et la pensée se confondent, et qui manifeste sa puissance par l'ensemble des êtres qui lui doivent la vie (2) ; au-dessous de l'Intelligence, le soleil qui brille là-haut, est l'Ame qui en dépend, qui subsiste par elle et avec elle. L'Ame aboutit d'un côté au soleil intelligible, de l'autre au soleil sensible ; elle est l'intermédiaire par lequel les êtres d'ici-bas se rattachent aux êtres intelligibles ; elle est en quelque sorte l'interprète des choses qui descendent du monde intelligible dans le monde sensible, et des choses du monde sensible qui remontent dans le monde intelligible (3) ». Cette doctrine, presque chrétienne, du *divin* Plotin (4), qui fit comprendre et admettre à saint Augustin le dogme du Verbe (5), pouvait-elle ne pas séduire Basile ? Ne devait-il pas, comme Théodoret le rapporte de son compagnon d'études, Grégoire de Nazianze, retrouver le Père dans le Parfait, le Verbe dans l'Intelligence, le Saint-Esprit dans l'Ame (6) ? Partout ses ouvrages témoignent de la parenté, qui, malgré de profondes différences, lui apparaissait entre les deux

(1) Plotin, Enn. II, l. IV, 5. — (2) Enn. II, l. IV, 13 ; l. IX, 9. — (3) Enn. II, l. III, 2. Cet exposé de la triade de Plotin est emprunté à M. Bouillet, trad. de Plotin, t. I, p. 195. — (4) Sancti August., *de vera religione*, 12. — (5) *Confessions*, VII, 9. — (6) Théodoret, t. IV, p. 750, éd. Schulz.

théologies. Le Père, c'est le Parfait, l'être sans qualité (1), l'un, la cause première, la *racine et la source* du Fils et du Saint-Esprit (2). Le Fils est la lumière éternelle, le démiurge, la puissance active et créatrice, le coopérateur du Père (3). Le Saint-Esprit, répandu par le Verbe, pénètre et vivifie le monde, illumine les âmes et sert de lien entre les créatures et l'intelligence créatrice (4). Quelle différence y a-t-il entre l'Ame de Plotin et le Saint-Esprit de Basile ? Presqu'aucune, si bien que tout un discours de ce dernier (5) et un chapitre entier du traité du Saint-Esprit (6) ne sont que des centons du philosophe alexandrin (7). C'étaient, sans doute, ces emprunts qu'Eunomius avait en vue, quand il accusait l'archevêque de Césarée de suivre la philosophie *du dehors* plutôt que l'Écriture, et le défiait de répondre au reproche de sagesse mondaine (8). Pourtant ce Dieu en trois hypostases, où l'Ame et l'Intelligence ne sont que des émanations inégales au principe d'où elles découlent, n'était pas le Dieu du concile de Nicée et ne pouvait satisfaire la foi de Basile. Aussi avait-il proclamé Athènes *un vain bonheur*.

Après les alexandrins, il avait interrogé Origène. Sa Trinité, composée de trois personnes coéternelles et consubstantielles, mais inégales en substance et en dignité (9),

(1) Ποιότητος τὸ θεῖον ἐλεύθερον. T. III, ep. 8, p. 82, C. — (2) Sancti Basilii op., t. II, p. 198. — (3) T. I, p. 87 et 88. — (4) T. I, p. 320. — (5) Ibid. — (6) *De Spiritu-Sancto*, c. 9. — (7) Plotin, Enn. V, l. I, 52. — (8) Sancti Gregorii Nyss. op., *contra Eunom.*, p. 340 et 424.

(9) Voyez M. Vacherot, *École d'Alexandrie*, t. I, p. 269 et suiv.

Voici un passage d'Origène qui résume avec précision toute sa doctrine sur la Trinité : « Le vrai Dieu, le Père comprenant tout, embrasse tous les êtres, tirant de sa propre substance l'être qu'il communique à chacun ; car il est celui qui est. Inférieur au Père, le Fils ne comprend que les essences purement

n'était ni l'arianisme, ni la foi de Nicée. Elle tenait une sorte de milieu entre les deux. Aussi ariens et orthodoxes se couvraient-ils de l'autorité du docteur alexandrin, alors l'oracle de la théologie; Athanase même avait cru devoir défendre son orthodoxie. Basile fut plus indépendant : en vrai disciple de ce grand éclectique, il sut prendre et laissér, approuver et condamner dans ses livres. Il y trouva des armes puissantes contre les ariens (1); mais il ne se fit pas l'apologiste de ses erreurs, et sur plus d'un point, par exemple, sur la divinité du Saint-Esprit, on le voit déclarer nettement que ses opinions sont loin d'être saines (2). Ainsi, ni Plotin, ni Origène n'avaient répondu *à l'idéal* que poursuivait Basile. Du moins, ils avaient levé à ses yeux une partie du voile : leur doctrine, éclairée par la foi, pouvait lui faire découvrir toute la vérité.

Nous avons reconnu à la fois le disciple de Platon et d'Aristote dans les procédés contraires qu'emploie Basile pour s'élever à Dieu par les seules forces de la raison. Veut-il enseigner non plus que Dieu existe, mais ce qu'il est; veut-il, à l'aide de la foi, pénétrer son essence et parvenir au premier principe de toute existence, il prend encore les chemins les plus opposés. A l'exemple d'Aristote, qui partait des phénomènes et du particulier pour parvenir

rationnelles; car il est le second du Père. Enfin, l'Esprit-Saint, encore inférieur au Fils, n'embrasse que les saints. En sorte que la puissance du Père est supérieure à celle du Fils et à celle du Saint-Esprit, la puissance du Fils est supérieure à celle du Saint-Esprit, et la puissance du Saint-Esprit est supérieure à celle des autres êtres saints. Ainsi les êtres tiennent l'essence du Père, la raison du Fils, la sainteté du Saint-Esprit (*de princip.*, I, 3, 8). *Trad. de M. Vacherot.*

(1) Socrate, IV, 26. — (2) *De Spiritu-Sancto*, t. III, p. 61, C.

à la connaissance du principe et de l'universel, il part du Saint-Esprit, répandu en nous tous, pour arriver au Fils, à l'artisan suprême, et du Fils pour s'élever au Père, principe de tout. Suivant ainsi, dit-il lui-même, une route opposée à celle qui est dans l'essence des choses, mais qui correspond à notre rapport avec Dieu. « En effet, ajoute-t-il, » quand nous recevons un don, nous pensons d'abord à » celui qui le distribue ; ensuite à celui qui l'envoie ; enfin, » nous élevons notre pensée à la source première de tout » bien (1). » Comme le Fils et par le Fils, le Saint-Esprit connait les profondeurs du Père (2). C'est en lui que nous contemplons l'image du Dieu invisible ; c'est lui qui nous fait connaître l'ineffable beauté de l'archétype (3). Mais cette méthode, commune aux Pères du quatrième siècle et préconisée surtout par Grégoire de Nysse, n'est pas, comme semble le dire Ritter (4), la seule qu'ait suivie Basile. D'autres fois, en effet, à l'exemple de Plotin, et par une sorte d'extase qui rappelle celle du philosophe alexandrin, il s'élève directement au premier principe, au Père, pour en descendre au Verbe, et du Verbe au Saint-Esprit. « Si » tu veux parler ou entendre parler de Dieu, laisse ton » corps, laisse tes sens, quitte la terre ; élève-toi au-dessus » de l'air, au-dessus de l'éther, franchis les astres et leurs » merveilles. Franchis tout par la raison, domine le ciel et, » avec la seule intelligence, contemple toutes ses beautés, » les armées célestes, les chœurs des anges, les dignités des » archanges. Passe encore, et, quand, par la raison, tu

(1) *De Spiritu-Sancto*, t. III, p. 31, C. — (2) Ibid., p. 48, B. — (3) Ibid., p. 20, B. — (4) Ritter, *Philosophie chrétienne*, t. II, p. 83 et suiv.

» surnageras au-dessus de toute la création, quand tu en » auras dégagé ton âme, contemple la nature divine, stable, » immobile, immuable, insensible, simple, indivisible, lu- » mière inaccessible, puissance ineffable, grandeur sans » bornes, gloire au-dessus de tout éclat, bonté désirable, » beauté parfaite, qui s'empare violemment de l'âme, mais » que ne saurait dignement exprimer le langage. Là sont le » Père, le Fils et le Saint-Esprit, la nature incréée, la ma- » jesté souveraine, la bonté naturelle. Le Père est le prin- » cipe de tout, la cause de l'existence pour ce qui existe, » la racine des êtres vivants. C'est de lui qu'est sortie la » source de la vie, la sagesse, la puissance, l'image non » dissemblable du Dieu invisible, le Fils engendré du Père, » le Verbe vivant, qui est Dieu et est en Dieu. Si notre » esprit peut se purifier des affections matérielles et s'élever » au-dessus de toute créature intelligible, comme un poisson » sort de l'abîme pour nager à la surface; s'il peut retrouver » la pureté qu'il avait à sa création, il verra le Saint-Esprit » avec le Père et le Fils, possédant ce qu'ils possèdent dans » une même essence, la bonté, la rectitude, la sainteté de » la vie. Toutes ces perfections ne lui ont pas été ajoutées » dans la suite des temps, elles lui sont naturelles. Comme » la chaleur est inséparable du feu et la splendeur de la » lumière, ainsi la vertu de sanctifier et de vivifier, la » bonté, la droiture sont inséparables de l'Esprit. Là donc, » là est l'Esprit, dans la bienheureuse nature, compté sans » que l'on reconnaisse de multitude, apparaissant dans la » Trinité. Il remplit de lumière les anges et les archanges, » sanctifie les puissances, anime tout. Il se répand sur toute » la création, sans se diviser; il donne à tous sa grâce, sans

» l'épuiser. Comme le soleil répand sa lumière sur tous les » corps, sans qu'elle diminue ; ainsi, le Saint-Esprit ne perd » rien en donnant sa grâce à tout le monde (1). »

Dans cette magnifique exposition de la Trinité, où l'on retrouve la marche, les conceptions et jusqu'aux images de Plotin, Basile établissait la consubstantialité du Verbe, la divinité du Saint-Esprit, sur laquelle le concile de Nicée avait laissé quelque incertitude, enfin, tous les rapports qui unissent les trois personnes divines. Partout ailleurs, ces rapports ne sont pas moins nettement exprimés. « Du » Père procède le Fils, par qui tout a été fait, et dont la » pensée ne peut séparer le Saint-Esprit ; on voit en eux » une union continue et indivisible (2) ». Le Fils est la *splendeur du Père, l'image de l'archétype, la puissance et la sagesse de Dieu* (3). Le Saint-Esprit reçoit *la dignité royale* du Père par l'intermédiaire du Fils (4). Le Fils et le Saint-Esprit procèdent du Père, comme l'Intelligence et l'Ame émanent du Parfait. Mais, pour Basile, là s'arrête l'émanation divine, tandis que, pour les alexandrins, elle descend jusqu'aux dernières limites de l'être. « Ce dont Dieu » est la source, est *sans substance* propre, ἀνυπόστατον ; les » choses dont le Saint-Esprit est la source, sont ses œu- » vres, ἐνέργειαι. Dieu, par l'intermédiaire de Jésus- » Christ, verse, communique, donne le Saint-Esprit ; il ne » le crée pas, ne le fait pas, ne le produit pas (5). » Quoique saint Basile soutienne l'égalité des trois personnes, le disciple d'Origène ne laisse pas, comme son maître,

(1) Sancti Basilii op., t. II, p. 131, 132 et 133.—(2) Sancti Basilii ep. 38, p. 118. — (3) Ibid., t. III, p. 14, C. — (4) Ibid., p. 41, B. —(5) Ibid., t. I, p. 322, C, D.

de marquer entre elles une certaine subordination. Si l'on considère la substance, il n'y a dans la Trinité ni premier, ni second, ni troisième; si l'on considère la dignité, la troisième personne est inférieure à la seconde, dont elle dépend; la seconde est inférieure à la première, son principe et son origine (1). Le Père a encore une autre supériorité : *unité et monade*, il échappe même au Verbe, et seul peut se contempler, se penser complétement (2). Ici, il y a plus qu'une simple subordination; il y a, si non une décroissance de l'être comme dans la triade alexandrine, du moins une imperfection dans la seconde, et, à plus forte raison, dans la troisième personne, puisque leur science est inférieure à celle de la première.

Cette subordination des personnes nous explique l'importance que Basile attachait à la question des hypostases, qui partageait alors l'Orient et l'Occident. En vain, les occidentaux reconnaissaient trois personnes *subsistantes* (3); du moment qu'ils les réunissaient en une seule hypostase, aux yeux de Basile et des orientaux, ils les confondaient et tombaient dans le sabellianisme. La substance, disait Basile, n'est pas l'hypostase. La substance est commune aux trois personnes; la propriété de chacune forme son hypostase.

(1) Ὡς ὁ Υἱὸς τάξει μὲν δεύτερος τοῦ Πατρὸς, ὅτι ἀπ' ἐκείνου· καὶ ἀξιώματι, ὅτι ἀρχὴ καὶ αἰτία, τῷ εἶναι αὐτοῦ πατέρα, καὶ ὅτι δι' αὐτοῦ ἡ πρόσοδος καὶ προσαγωγὴ πρὸς τὸν θεὸν καὶ Πατέρα· Φύσει δὲ οὐκέτι δεύτερος, διότι ἡ θεότης ἐν ἑκατέρῳ μία· οὕτω δηλόνοτι καὶ τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον. Sancti Basilii op., t. 1, p. 272, B, C.

(2) Ὥραν δὲ τὴν ἑνάδος καὶ μονάδος θεωρίαν, ὧν τὴν εἴδησιν μόνῳ [ὁ Κύριος] προσένειμε τῷ Πατρί..... μόνος δὲ ὁ Πατὴρ, φησιν, ἐπίσταται. Sancti Basilii ep. 8, p. 83, B.

(3) Sancti Hieronymi ep. 57.

L'hypostase de la première est *la paternité;* celle de la seconde, *la filialité;* celle de la troisième, *la sainteté* (1). Un principe, le Verbe qui en procède et subsiste dans sa substance, le Saint-Esprit subsistant dans la même substance et, sous l'inspiration du Verbe, vivifiant et sanctifiant tout; une seule et même nature, à la fois substance et puissance, cause et intelligence, âme et vie, telle est, pour saint Basile, la Trinité une et indivisible. Les occidentaux craignaient à tort que l'arianisme ne se glissât sous cette doctrine. La première hypostase n'est pas un principe solitaire, relégué dans les profondeurs inaccessibles de son essence, créant au-dessous de lui et d'une autre nature que la sienne, les principes du monde intellectuel et du monde sensible. Quoique le Verbe et l'Esprit procèdent du premier principe, il n'y a pas non plus division et décroissance de l'être, comme dans la triade alexandrine. Tout au plus y a-t-il une légère tendance à reconnaître, si non l'inégalité substantielle des trois hypostases qu'avait professée Origène, du moins la supériorité du Père sur le Fils et celle du Fils sur le Saint-Esprit.

Si, à l'insu de saint Basile, une erreur se glissait sous sa définition, comme Ritter le fait remarquer avec raison (2), c'était moins l'arianisme, dont on l'accusait en Occident, que le sabellianisme, dont il accusait lui-même les occidentaux. Quelle différence y a-t-il, en effet, entre un Dieu qui remplit tantôt le rôle de Père, tantôt celui de Fils, tantôt celui de Saint-Esprit, et un Dieu qui possède à la fois trois propriétés, la paternité, la filialité et la sainteté? Une très-

(1) Sancti Basilii ep. 214, p. 322. — (2) Ritter, *Philosophie chrétienne*, t. II, p. 78.

faible. Des deux côtés, il y a une seule substance avec trois modes, qui ici sont simultanés et permanents, là successifs et passagers. Ailleurs, Basile est plus explicite encore, en appliquant à Dieu lui-même l'opposition qui existe entre l'universel et le particulier : l'être est l'universel, l'hypostase le particulier (1). L'hypostase n'est donc qu'un mode de la substance divine. Si l'on considère les trois Pères cappadociens comme formant une école, dont Basile est le chef, on trouvera la même doctrine professée par son frère et par son ami. Grégoire de Nazianze ne voit dans les trois hypostases que des rapports de personnes et même des différences dans la manière dont elles se révèlent (2). Grégoire de Nysse va jusqu'à les expliquer par les trois facultés de l'âme, auxquelles il les compare (3). Que conclure, sinon que les Pères cappadociens semblent s'être facilement contentés de l'unité de Dieu avec la trinité des hypostases et, à leur insu, étaient arrivés à une sorte de sabellianisme. Dieu était un, si l'on considérait son essence ; triple, si l'on avait en vue ses propriétés. Dieu leur apparaissait-il comme un être en soi, indivisible, immuable, subsistant dans l'intuition pure de lui-même : ils l'appelaient Père. Voyaient-ils en lui le créateur et le gouverneur du monde : ils lui donnaient le nom de Fils ou de Verbe, de

(1) Οὐσία καὶ ὑπόστασις ταύτην ἔχει τὴν διαφορὰν, ἣν ἔχει τὸ κοινὸν πρὸς τὸ καθ' ἕκαστον. Sancti Basilii ep. 236, p. 363, E.

(2) Τὸ τῆς ἐκφάνσεως, ἵν' οὕτως εἴπω, ἢ τῆς πρὸς ἄλληλα σχέσεως διάφορον, διάφορον αὐτῶν καὶ τὴν κλῆσιν πεποίηκεν.

(3) Ἐκ τῶν ἐντός σου τὸν κρυπτὸν θεὸν γνώρισον· ἐκ τῆς ἐν σοὶ τριάδος τὴν τριάδα ἐπίγνωθι δι' ἐνυποστάτων πραγμάτων. Ὑπὲρ γὰρ πᾶσαν ἄλλην νομικὴν καὶ γραφικὴν μαρτυρίαν βεβαιοτέρα αὕτη καὶ πιστοτέρα. Voyez Ritter, t. II, p. 78 et suiv.

raison de Dieu. Le considéraient-ils comme sanctificateur des âmes : c'était le Saint-Esprit. C'était non-seulement le sabellianisme, c'était encore, ou peu s'en faut, la théorie néoplatonicienne, et, par un nouveau rapprochement, l'éternel développement de la Trinité chrétienne ressemblait à celui de la triade alexandrine. « La monade, après s'être » d'abord mise en mouvement vers la dyade, s'est arrêtée » à la triade (1) ». Dès-lors où était le mystère ? Il y en avait toujours un et des plus incompréhensibles. Comment l'un a-t-il pu sortir de son unité pour créer le multiple ? Comment l'Être immuable peut-il rester dans son immobilité et, en même temps, se soumettre au changement ? Comment Dieu, comme Père, comme Fils et comme Saint-Esprit, ou, si l'on veut, comme être en soi et comme créateur et conservateur du monde, peut-il réunir des propriétés qui sont d'une nature essentiellement différente ?

Nous venons d'entendre saint Basile nous dire ce qu'était Dieu en lui-même et quels étaient les rapports des trois personnes entre elles. Il nous reste à considérer quelle part il fait prendre à chacune d'elles dans la production des êtres. Dans la doctrine alexandrine, malgré les incertitudes que présente la question du démiurge, c'est évidemment l'Âme qui produit le monde matériel. Le Parfait et l'Intelligence, absorbés l'un dans son unité, l'autre dans la contemplation de l'un et la production du monde idéal, ne s'abaissent pas à la création des choses sensibles. L'Ame

(1) Μονὰς, ἀπ' ἀρχῆς εἰς δυάδα κινηθεῖσα, μέχρι τριάδος ἔστη. Sancti Greg. Naz op., t. I, p. 862, C.

seule opère, en contemplant le modèle éternel, l'Intelligence (1). Dans Origène, au contraire, la Trinité tout entière prend une part active à la création du monde matériel. Le Père veut le monde et en confie l'exécution à son Fils; le Verbe, raison suprême des lois, en conçoit le plan sur le modèle des idées qui font sa propre nature ; puissance du Père, il le réalise dans la matière ; quant au Saint-Esprit, sur lequel Origène est fort peu explicite, il semble le principe de la vie universelle qui anime tout sous l'action du Verbe. Dans ce système, malgré la part active que chaque personne prend à la création, le démiurge, *l'opérateur perpétuel*, le créateur par excellence, c'est le Fils, mu, il est vrai, par la volonté du Père, mais concevant et créant le monde par ses propres forces (2).

L'hérésie arienne que combattait Basile, rentrait plus dans le système alexandrin que dans celui d'Origène : l'un ne pouvait produire le multiple ; de là le besoin d'intermédiaires pour créer le monde, pendant que Dieu restait absorbé dans son unité. Le système d'Origène était plus favorable aux défenseurs de la Trinité; aussi Basile lui emprunte-t-il toute sa doctrine, toutefois en insistant davantage sur l'action commune et collective des trois personnes.

D'abord, à l'exemple de tous les platoniciens, il admet que pour produire, il faut trois choses : un ouvrier, un modèle, une matière. Quel ouvrier a fait le monde? Sur quel modèle? Avec quelle matière? « Dieu, avant qu'il existât » rien de ce qui maintenant frappe nos yeux, après avoir

(1) M. Vacherot, *École d'Alexandrie*, t. II, p. 37, 38 et 61.—(2) Ibid., t. I, p. 267.

» mûrement délibéré et s'être résolu à produire ce qui n'é-
» tait pas, imagina le monde tel qu'il devait être, et créa
» la matière en harmonie avec la forme qu'il voulait lui
» donner (1). » Dieu, la Trinité entière, travaillant sur un modèle conçu par elle-même, avec une matière qu'elle-même a créée, tel est l'artisan du monde. Mais Basile ne se complait pas toujours dans cette généralité. Dans l'Écriture, *la lumière de la théologie brille, comme par des fenêtres,* pour lui montrer la part spéciale de chaque personne dans la grande œuvre de la création. Le Père veut; « le
» Verbe est sa volonté et le premier élan de son intelli-
gente impulsion (2). » La cause première commande; *son coopérateur* exécute (3). « *Dieu dit: qu'il y ait des lu-*
» *minaires... et Dieu fit deux luminaires.* Qui a parlé et
» qui a fait? Ne vois-tu pas là une double personne (4)? »
La part du Saint-Esprit n'est pas moins active. C'était « *le*
» *souffle de Dieu* qui *était porté sur les eaux;* qui, selon
» le mot syrien, plus expressif et plus rapproché de l'hé-
» breux, *réchauffait* et fécondait la nature des eaux,
» comme un oiseau couve ses œufs et leur communique
» par sa chaleur la force vitale (5). » Ainsi, pour Basile, comme pour Origène, le Père veut, le Fils conçoit et exécute, le Saint-Esprit vivifie. Mais Basile n'entend pas séparer ce qui est inséparable. Dans l'action divine, comme dans la divinité elle-même, il y a à la fois triplicité et unité. « *Faisons l'homme à notre image.* Ici l'Écriture indique
» les trois personnes et leur union mystique pour éclairer

(1) Sancti Basilii op., t. 1, p. 14, B. — (2) Ibid., p. 23, B. — (3) Ibid., p. 87, D. — (4) Ibid., p. 51, B. — (5) Ibid., p. 18.

» le juif et le partisan de la nouvelle circoncision. Quand elle » ajoute : *et Dieu fit l'homme*, elle évite à dessein la pluralité des personnes. Elle écarte l'erreur des gentils, en » se mettant à l'abri de l'unité, pour te faire comprendre » que le Fils est avec le Père et te soustraire au danger du » polythéisme (1). »

Ainsi Basile, échappant au danger de l'abstraction grecque et à la tendance orientale vers l'unité absolue, savait comprendre le Dieu triple et un du christianisme, sans fractionner la divinité, comme les alexandrins, sans la renfermer, comme les ariens, dans une unité d'où elle ne peut sortir, sans inconséquence, pour créer le multiple. Mettant la dialectique et la science de la Grèce au service des croyances chrétiennes, il apportait sa pierre dans ce grand travail de la fixation du dogme, expliquait le symbole de Nicée et préparait celui de Constantinople. En même temps, il était fier de montrer aux détracteurs du christianisme que les chrétiens ne savaient pas seulement dire : *je crois ;* qu'ils ne font pas divorce avec la raison et que, loin de se nuire, la raison et la foi chrétienne se prêtent un mutuel concours. C'est à cette alliance de la foi et de la raison que la religion chrétienne dut, au quatrième siècle, sa supériorité sur la philosophie. La religion ne répudiait aucune des vraies conquêtes de la philosophie. Toutes deux marchaient à la lumière de la raison ; puis, quand la raison s'arrêtait, toutes deux allaient au-delà ; mais, pendant que la philosophie, égarée dans ces régions inconnues, répondait à la curiosité humaine par des hypothèses, la religion, guidée par la foi,

(1) Sancti Basilii op., t. I, p. 88.

tranchait sans incertitude les plus insolubles questions. Il résulta bien quelque mal de l'intervention de la raison dans le dogme : les hérésies sont ses filles; mais aussi que de nobles intelligences ne seraient peut-être pas entrées dans la société chrétienne, si l'on eût exigé d'elles le sacrifice de la première de nos facultés, si on leur eût imposé cette aveugle croyance dont se moquait Julien, enfin, si son accusation n'eût été une calomnie.

IV.

Nous avons entendu saint Basile parler de Dieu dans un langage que n'auraient pas désavoué les Plotin et les Platon ; l'explication du premier chapitre de la Genèse va lui permettre de traiter la question du monde.

Entre l'être existant par lui-même et l'être créé, il y a un abîme. L'être incréé existe dans l'éternité, « jour sans soir, sans succession, véritable cercle, qui est à lui-même son commencement et sa fin (1), » un comme Dieu lui-même. L'être créé, au contraire, tombe dans la condition du temps, milieu « où vivent les êtres destinés à naître et à périr (2) ». Un abîme semblable sépare l'être spirituel de l'être matériel. L'esprit est indépendant du lieu (3), tandis que les corps se développent à la fois dans le temps et dans l'espace. L'espace et le temps n'existent pas indépendamment du monde ; leur création n'en précède la naissance que d'un instant. « Aussitôt fut créée, de la nature de ce » monde, la succession du temps, qui se presse et s'écoule

(1) Sancti Basilii op., t. I, p. 21, B. — (2) Ibid., p. 5, E. — (3) T. II, p. 23, D.

» sans cesse, et jamais ne s'arrête dans son cours, milieu » des êtres destinés au changement (1). » Les alexandrins faisaient commencer simultanément le temps, l'espace et la matière, lorsque l'âme se produit extérieurement et forme la réalité sensible. Mais, pour les philosophes chrétiens, le temps ne pouvait être contemporain de l'espace. Pour les ariens, il devait commencer avec la création du Verbe ; pour les macédoniens, avec celle de l'Esprit ; pour les orthodoxes, avec celle des anges.

Néanmoins, Basile, entraîné, soit par l'habitude d'assimiler la vie céleste à l'éternité, soit par l'exemple des alexandrins, place hors du temps la création du monde spirituel. « La naissance du monde a été précédé d'un état convenable aux puissances surnaturelles, dépassant les limites du » temps et sans bornes. Le créateur et l'artisan de toutes » choses l'a orné de ses œuvres ; il y créa la lumière spirituelle, les natures intellectuelles et invisibles, toute la » hiérarchie des êtres spirituels, les anges et les ar- » changes (2). » L'orateur est emporté au-delà de sa pensée, quand il parle de la création de la lumière spirituelle. Essence pure et divine, elle s'échappe du *soleil intelligible* (3), comme la lumière matérielle du soleil sensible ; splendeur du Verbe, elle ne fut pas créée ; elle est éternelle comme lui. Quant aux créatures intellectuelles, elles vivent dans cette lumière ; mais, du moment qu'elles y ont paru, le temps a commencé. Et qu'on ne dise pas que, douées d'une nature immuable, dans l'immobile contemplation de Dieu, elles sont plongées, sans changement,

(1) Sancti Basilii op., t. I, p. 5 et 6. — (2) T. I, p. 5. — (3) Epist. 8, p. 86, C.

sans succession, dans une sorte d'éternité. Jouissant, comme nous, du libre arbitre, elles pouvaient rester unies à Dieu ou s'en éloigner ; Gabriel resta fidèle, Satan déchut de sa dignité (1). Créées et sujettes au changement, les natures spirituelles vivaient donc dans le temps. Basile, appliquant à l'idée orientale du monde angélique les idées des grecs sur le temps et l'éternité, a été induit en erreur par l'exemple de Plotin. Il ne semble pas avoir compris la différence qu'il y avait entre le monde intellectuel qu'admettait le christianisme et celui du philosophe alexandrin. Le premier était borné et contingent ; le second éternel et nécessaire. Ce dernier, en effet, était le développement intérieur et spontané de l'Un, de l'Intelligence et de l'Ame.

Sur l'origine du mal, Basile suit plus fidèlement la doctrine de Plotin, qui est aussi celle d'Origène et d'Athanase. Ici encore, se trouvaient en présence une idée orientale et une idée grecque. Y a-t-il, en antagonisme avec le principe du bien, un principe du mal ? Ou le mal est-il la privation du bien ? Des sectaires, les gnostiques et les manichéens, avaient renouvelé l'antique dualisme de l'Orient ; l'Église elle-même semblait l'admettre en reconnaissant le génie du mal, le démon. Le mal existe-t-il donc par lui-même, « puissance impérieuse et méchante, en hostilité avec le bien (2) ? » Ce dualisme est impossible. « Deux principes rivaux, d'une égale puissance, finiront par s'entre-détruire, se portant de mutuelles atteintes dans la guerre sans relâche où ils sont engagés ; ou, si l'un des rivaux vient à l'emporter, il anéantit complétement l'autre (3). » Si le mal

(1) Sancti Basilii op., t. II, p. 80, B. — (2) T. I, p. 16, B. — (3) Ibid.

n'existe pas par lui-même, il ne peut tirer son origine que de Dieu. Mais le contraire ne peut sortir de son contraire, le mal du bien (1). Cependant, le mal existe. Qu'est-il donc ? « Ce n'est pas une substance vivante et animée ; c'est un état de l'âme opposé à la vertu, éprouvé par les nonchalants, en tombant de la hauteur du bien (2). » Le mal ne dépend que de notre volonté ; nous seuls sommes les auteurs de nos maux. Mais, pourquoi Dieu nous a-t-il donné le pouvoir de pécher ? Par cela même qu'il nous a donné celui de nous élever à lui par la vertu (3). Le démon existe, mais il n'est pas l'essence du mal. Comme l'homme, il s'est éloigné volontairement du bien ; il n'a pas été créé pour être notre ennemi : ange déchu, c'est la jalousie qui le porte à entraîner l'homme loin de la lumière et du bien (4). Ainsi, pour Basile comme pour Plotin (5), le mal n'existait pas, en ce sens qu'il n'était qu'une privation ; ou bien il existait nécessairement, en ce sens que Dieu seul étant le bien dans toute sa plénitude, tous les êtres, excepté lui, ont une part de mal.

Basile ne se sépare pas encore des alexandrins au sujet de la matière. La matière des alexandrins, qui est la privation, le non-être, τὸ ὂν μὴ ὄν, ressemblait trop au néant des chrétiens; et Basile était le premier à faire remarquer

(1) Sancti Basilii op., t. I, p. 16, C; t. II, p. 78, B, C.

(2) Ibid., p. 16; t. II, p. 78. Plotin avait dit auparavant : « De même que l'âme, en s'élevant par la vertu, rencontre le beau et le bien; ainsi, descendant par la méchanceté, elle rencontre le mal, le contemple, autant qu'on peut le contempler, et le subit. Elle tombe alors en plein dans le séjour de la dissemblance et se plonge dans sa fange ténébreuse. » Enn. I, l. VIII, 13.

(3) Sancti Basilii op., t. II, p. 79, E. — (4) Ibid., p. 80, D.

(5) Plotin, Enn. I, l. VIII.

qu'une matière privée de toute qualité s'évanouissait, arrivait au néant (1). Déjà pourtant, il s'attaquait au nom le plus vénéré de l'école, à Platon, et réfutait victorieusement son dualisme par un raisonnement qu'a reproduit Bossuet (2) : « Si la matière est incréée, disait-il, elle a droit » aux mêmes honneurs que Dieu, puisqu'elle lui est co- » éternelle. N'est-ce pas le comble de l'impiété? Un être » sans qualité, sans figure, l'extrême difformité, la laideur » sans forme, jouirait des mêmes prérogatives que celui qui » est la sagesse, la puissance et la beauté même, le créateur » et l'artisan de l'univers? Est-elle soumise à l'action de » Dieu? C'est tomber dans un plus absurde blasphème, » puisque Dieu est condamné à ne pouvoir, faute de ma- » tière, accomplir et exécuter ses ouvrages (3). »

Mais, quand les alexandrins déclarent avec Aristote que, si Dieu précède le monde, c'est comme la cause précède l'effet, que le monde a toujours existé et existera toujours; que Dieu ne l'a pas fait volontairement et qu'il est dans sa nature de le produire, Basile ne suit pas « ces philosophes » qui ont imaginé que le monde coexistait avec Dieu de » toute éternité, qu'il n'a pas été fait par Dieu, mais qu'il » existe spontanément, comme l'ombre de sa puissance; » que Dieu en est la cause, mais une cause involontaire, » comme le corps est celle de l'ombre, la flamme celle de » la splendeur (4). » Le monde a commencé et finira (5). « Ce n'est pas une cause aveugle qui lui a donné l'exis- » tence. Être bon, Dieu fit une œuvre utile; sage, ce qu'il y

(1) Sancti Basilii op., t. 1, p. 9. — Bossuet, *Élévations sur les mystères*, 2e *sem.*, 2e *élév.* — (3) Sancti Basilii, t. 1, p. 13. — (4) Ibid., p. 7. — (5) Ibid., p. 3 et 4.

» a de plus beau ; tout-puissant, un chef-d'œuvre de puis-
» sance (1). » Mais, loin d'avoir le monde pour mesure, il pourrait déployer à l'infini sa puissance créatrice (2). Toutefois, il est encore un point sur lequel Basile n'est pas en désaccord avec ses maîtres. Comme celui des alexandrins, son monde, une fois créé, se développe de lui-même et fatalement, en vertu du premier ordre du démiurge, devenu la loi de la nature. « Comme une boule que l'on
» pousse, si elle rencontre une pente, descend, emportée
» par sa forme et la nature du terrain ; ainsi, la nature, une
» fois mise en mouvement par l'ordre divin, parcourt, d'un
» pas égal, la création à travers les naissances et les morts,
» et entretient la succession des espèces par la ressem-
» blance, jusqu'au dernier jour du monde (3). »

Nouveau dissentiment entre les maîtres et le disciple, quand le Dieu de Plotin tire le monde de lui-même, par une sorte d'irradiation, comme le soleil émet ses rayons, sans rien perdre de sa puissance (4). Basile repousse ce monde qui ne serait autre chose que Dieu. « Au commen-
» cement, dit-il, Dieu fit de rien le ciel et la terre. (5) »
« A quoi servent donc, s'écrie-t-il encore, la géométrie, les
» procédés de l'arithmétique, les travaux sur les solides,
» la fameuse astronomie, cette laborieuse vanité, si ceux
» qui les cultivent ont imaginé que ce monde visible est
» coéternel au créateur de toutes choses, à Dieu lui-même ;

(1) Sancti Basilii op., p. 8. Comparez avec Platon, *Timée*, p. 119, *trad. de M. Cousin*, t. XII.

(2) Ibid., t. I., p. 3. — (3) Ibid., p. 81 ; voyez encore p. 34 et 40.

(4) Plotin, Enn. V, l. III, 15.—(5) Ἀπὸ τοῦ μὴ ὄντος. Sancti Basilii op., t. III, ep. 8, p. 88, B; t. I, p. 7.

» s'ils accordent à ce monde borné, qui a un corps maté-
» riel, la même gloire qu'à la nature invisible et incompré-
» hensible; s'ils ne peuvent pas même concevoir qu'un
» corps dont les parties sont sujettes à la corruption et au
» changement, finira, de toute nécessité, par subir lui-
» même le sort de ses parties (1)? »

Le monde a donc été fait de rien; il est l'œuvre d'une cause intelligente et libre; il est borné dans le temps et dans l'espace. La matière dont il est formé, est-elle le produit d'une seule création, ou y a-t-il eu six créations successives? Suivant Origène, il n'y avait eu qu'une création. Dieu avait créé la matière en masse et en un moment (2). Puis, cette matière créée, comme la matière incréée des philosophes grecs, avait été organisée par le démiurge. Basile aussi fait surgir « la matière en masse et en un mo-» ment (3). » Mais il semble hésiter et s'arrête tout-à-coup. On dirait que cet esprit prudent craint de remuer ce champ de l'interprétation, si fécond en hérésies. Pourtant, Athanase avait partagé cette opinion d'Origène (4); c'était celle de Grégoire de Nysse (5); saint Augustin allait l'adopter (6), et Bossuet, un autre Père de l'Église, devait l'exprimer dans ce langage ferme et précis : « La création du ciel et » de la terre, et de toute cette masse informe que nous

(1) Sancti Basilii op., v, t. I, p. 4.

(2) Orig., l. IV, *contra Cels.*, p. 317; *Philocalie*, c. 1, p. 12.

(3) Saint Basile, t. I, p. 6, il exprime encore cette idée, p. 14. « En disant : Dieu créa le ciel et la terre, l'écrivain sacré a passé bien des choses sous silence, l'eau, l'air, le feu, qui tous, véritable complément du monde, naquirent, sans le moindre doute, avec l'univers. »

(4) Sancti Athan. or. 2, contra Ar. 16. — (5) Sancti Greg. Nyss. *Hexam.*, p. 7. — (6) Sancti August., *de Genesi* IV, 33.

» avons vue dans les premières paroles de Moïse, a précédé » les six jours qui ne commencent qu'à la création de la » lumière. Dieu a voulu faire et marquer l'ébauche de son » ouvrage, avant que d'en montrer la perfection ; et après » avoir fait comme le fonds du monde, il en a voulu faire » l'ornement avec ses différents progrès, qu'il a voulu » appeler six jours (1). »

Nous venons d'entendre Basile s'emporter contre l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie. Est-ce à dire que tout lui paraissait faux dans ces sciences? Non : il y sut prendre et laisser. Il admettait évidemment avec ses maîtres qu'un fait était expliqué, quand on l'avait rapporté à une vertu (2). Il admettait aussi, sans doute, que dans cette pyramide de vertus qui des phénomènes s'élevait à l'infini, chacune d'elles fût représentée par un nombre et leurs rapports exprimés par les rapports des nombres. Mais, quand Jamblique et ses disciples oubliaient que ces abstractions numériques ne sont que des formules et en faisaient des principes, pouvait-il les suivre dans cette exagération que n'avait peut-être pas connue Pythagore? Il semble faire bon marché de leurs atomes (3) et des cinq figures géométriques (4) qui concourent à la formation du cosmos. Simple changement de mots : des vertus physiques remplacent les vertus numériques, et les quatre éléments, ou plutôt quatre vertus (5), forment, par leur mixture, un cercle, un chœur harmonieux (6), où l'on reconnait la cinquième vertu des

(1) Bossuet, 5e *élévat.*, 3e *semaine.* — (2) Santi Basilii, t. I, p. 37. — (3) Ibid., p. 3 et 11. — (4) La sphère, le tétraède, l'octaèdre, le cube et l'icosaèdre. — (5) Le sec, l'humide, le chaud et le froid. (T. I, p. 37.)

(6) Οὕτως γίνεται κύκλος καὶ χορὸς ἐναρμόνιος, συμφωνούντων πάντων καὶ συστοιχούντων ἀλλήλοις. (Ibid., p. 38.)

alexandrins, la vertu sphérique, l'un, qui forme le monde à l'image du parfait. Aristote lui expliquait, par la force centripète, l'immobilité de la terre au centre du monde (1); mais, quand, pour prouver l'éternité de ce monde, la géométrie s'évertuait à établir qu'il se meut d'un mouvement circulaire, et que les corps, emportés de ce mouvement, sont sans commencement ni fin, parce qu'il est impossible à nos sens de saisir le point où commence le cercle, il n'avait besoin que de son bon sens pour répondre qu'il « commence au point d'où est parti celui qui, du centre, l'a » décrit avec un rayon (2). » L'astronomie n'était pas toujours un mensonge à ses yeux. Que de savantes observations il lui emprunte sur la marche du soleil et de la lune, sur leur grandeur, sur leur influence physique (3)! Mais pouvait-il ne pas la regarder comme une vanité, quand elle dégénérait en astrologie, quand Plotin lui-même reconnaissait « qu'en vertu de la sympathie qui unit les parties de » l'univers, les astres exaucent fatalement nos prières (4). »

(1) Aristote, *de cœlo*, II, c. 14. Sancti Basilii, t. I, p. 10.

(2) Sancti Basilii, t. I, p. 4.

(3) Homélie VI sur l'Hexaméron, passim. « Ces hommes, dit-il dans la première homélie, ces hommes qui mesurent les distances des astres, qui décrivent les étoiles, et celles de l'Ourse toujours brillantes à nos yeux, et celles du pôle méridional, visibles pour les habitants de ces contrées et inconnues pour nous, qui partagent la zone boréale et le cercle du zodiaque en une multitude de divisions; qui observent avec exactitude le cours des astres, leurs stations, leurs déclinaisons, leur mouvement vers leur place antérieure et le temps que chaque planète met à exécuter sa révolution; ces hommes, dis-je, ont tout découvert, hors une chose : c'est que Dieu est le créateur de l'univers » (t. I, p. 4 et 5). On le voit, il acceptait, il connaissait toutes les découvertes des astronomes. Seulement, il ne pardonnait pas à ces habiles mathématiciens de nier un mathématicien universel.

(4) Plotin, Enn. III, l. I, 5 et 6. Enn. IV, l. IV, 40, 41 et 42.

Il est bien vrai que le philosophe alexandrin ne leur donne aucune prise sur l'âme, et qu'en s'élevant contre les horoscopes (1), Basile, tout en suivant Origène (2) de plus près, emprunte aux Ennéades plus d'un raisonnement, plus d'une expression même (3).

Tant d'observations justes, tant d'autres sur l'ordre des saisons (4), les mouvements de la mer (5), les divers instincts des animaux (6), leurs migrations régulières, font pardonner facilement des erreurs de physique et de cosmographie, qui, d'ailleurs, appartiennent à tout le quatrième siècle. Si Saint Basile s'éloigne des Hipparque et des Ptolémée (7), Julien ne s'en éloigne pas moins, comme l'a judicieusement remarqué M. Cruice, dans son *Essai critique sur l'Hexaméron* (8), et il est évident que ni l'un, ni l'autre n'a lu les ouvrages des grands astronomes d'Alexandrie. Mais s'ensuit-il que la religion mal comprise n'ait été pour rien dans ce déclin prématuré des sciences naturelles? Si l'astrologie eut la plus grande part à ce mouvement rétrograde, la philosophie et l'Église n'y contribuèrent-elles pas aussi? N'est-ce pas le système des nombres de Jamblique qui inspire à Julien les savantes et bizarres théories du discours au soleil-roi? N'est-ce pas la Bible, mal entendue, qui fait dire à Basile que le firmament est une substance transparente et solide, dont la surface intérieure est sphérique, tandis que la surface extérieure est plane et unie, « pour retenir les eaux qui coulent et circulent dans

(1) Sancti Basilii op., t. I, p. 54, 55, 56, 54. — (2) Origène, *Philocalie*, c. 20. Eusèbe, *Præp. evang.* VI, 11. — (3) Voy. surtout Enn. II, l. III, 1, 4 et 6. — (4) Sancti Basilii op., passim, hom. VI, in hexam. — (5) Homelia IV. — (6) Homelia VII, VIII, IX. — (7) M. Villemain. — (8) *Essai crit. sur l'Hexam.*, p. 85.

» les régions supérieures (1)? » De toutes ces erreurs, les plus pardonnables sont celles de Basile, puisqu'elles sont dues à un respect de l'Écriture, exagéré sans doute, mais que l'on ne saurait assez louer dans un temps où tout le monde la défigurait par des explications allégoriques. Et que sont-elles, après tout, dans cette œuvre magnifique, où Platon, Aristote, Plotin et Origène se donnent la main pour interpréter la cosmogonie mosaïque et en démontrer la vérité ? Aussi, tout de suite, l'Hexaméron de saint Basile fait autorité, et « en compilant celui d'Origène, saint Ambroise, suivant saint Jérôme, paraissait plutôt reproduire celui de l'archevêque de Césarée (2). »

V.

« Dieu a créé le monde pour être l'école où s'instruiraient et se formeraient les âmes des hommes (3). » Ceci nous amène à la question de l'homme. Qu'est-ce que l'homme ? C'est un être double. Il y a en lui deux vies : celle du corps qui est périssable ; celle de l'âme qui est immortelle. Le corps appartient à l'homme, mais n'est pas l'homme véritable. L'homme, c'est l'âme, faite à l'image du Créateur (4).

Il y a dans Platon deux doctrines sur l'origine des âmes, l'une qui consiste à dire que la descente de l'âme dans le corps est une chute et que le corps est pour elle un tombeau ; l'autre que Dieu, après avoir créé les âmes, les a lancées dans le monde, pour y répandre la forme et la

(1) Sancti Basilii op., t. I, p. 25. — (2) Saint Jérôme, t. IV, l. 55. — (3) Sancti Basilii op., t. I, p. 5. — (4) Ibid., t. II, p. 18. Comparez cette doctrine avec celle de Platon, dans le Phédon.

vie (1). On trouve précisément la même incertitude dans Basile. Tantôt, avec Origène qui avait embrassé la première de ces deux doctrines (2), il semble dire que les âmes ont été des anges dans le ciel, et qu'après avoir péché dans les hauts lieux, elles ont été jetées dans le monde et enfermées dans les corps, comme dans des tombeaux, pour expier leurs anciennes fautes. Tantôt, avec Grégoire de Nazianze, qui repoussait cette opinion « comme une impiété (3), » il suit la doctrine contraire et croit à la création simultanée de l'âme et du corps.

L'âme de l'homme, dit-il d'une part, est antérieure à la formation du corps et survit à sa destruction (4) ; sa véritable patrie est la céleste Jérusalem ; ses concitoyens et ses compatriotes sont les premiers-nés dont les noms sont inscrits dans le ciel (5). Créée à l'image du Créateur, elle avait une forme céleste qu'elle a perdue, pour prendre une forme terrestre (6). Être toujours avec Dieu et lui être unie par l'amour, tel était l'état dont l'a fait tomber le péché (7). Depuis notre chute le corps est notre tente, et la sortie de la tente est la mort (8). Qu'est-ce que la mort ? C'est le départ pour une vie meilleure ; c'est le retour auprès de Dieu, qui est comme le lieu où sont contenus les justes (9).

D'autre part, on voit Basile combattre les explications

(1) Platon, *Timée*, t. XII, p. 143. — (2) Saint Jérôme, l. IV, *Lettre de saint Epiphane à Jean, év. de Jérusalem.* — (3) Saint Grég. Naz., t. I, p. 505. — (4) Sancti Basilii op., t. I, p. 71. — (5) Ibid., p. 81.

(6) Ἀποβαλὼν τὸν εἰκόνα τοῦ ἐπουρανίου, ἔλαβε τὸν εἰκόνα τοῦ χοϊκοῦ. Sancti Basilii, t. I, p. 185. — (7) T. II, p. 78. — (8) T. I, p. 184. — (9) T. II, p. 132.

allégoriques au moyen desquelles Origène transformait le paradis terrestre, première patrie de l'homme, en un séjour tout intellectuel; reconnaître qu'Adam avait un corps avant sa chute (1), et admettre le dogme de la résurrection des corps. Il est bien vrai qu'il en fait une résurrection toute spirituelle, où il semble que le corps cesse d'être corps : « La résurrection demandera le dépôt des corps, mais pour les changer en un état meilleur et spirituel (2). » « Ce sera une métamorphose comme celle du ver des Indes, qui de chenille devient un insecte bourdonnant, et perd encore cette forme pour revêtir de molles et larges ailes (3). » « La résurrection, dit-il encore ailleurs, est le passage de la connaissance matérielle à la contemplation immatérielle (4). » Ainsi, l'élève d'Athènes flottait entre la croyance de Platon et celle de l'Évangile, et s'il acceptait ce dogme de la résurrection des corps qui avait scandalisé les aréopagistes, ce n'était qu'en le pliant à son spiritualisme.

Que l'homme soit un ange tombé, condamné, en punition de sa faute, à vivre dans un corps, ou qu'il expie sur cette terre d'exil le péché de son premier père, sa vie ici-bas est une épreuve ou plutôt, suivant la belle conception d'Origène, une école, où Dieu lui-même fait son éducation. Être libre, racheté par Jésus-Christ et éclairé par le Saint-Esprit, il peut, sous la conduite de son bon

(1) Sancti Basilii op., t. I, p. 184; t. II, p. 79 et 80.
(2) Ibid., t. I, p. 139.
(3) T. I, p. 78.
(4) Ἀνάστασιν λέγων τὴν ἀπὸ τῆς ἐνύλου γνώσεως ἐπὶ τὴν ἄϋλον θεωρίαν μετάβασιν. (Ep. 8, p. 83, E.)

ange, à la double lumière de la foi et de la raison; vivre de la vie de l'âme et retourner à Dieu ; il peut aussi, entraîné par le génie du mal, vivre de la vie du corps et aller à la perdition, à l'éternelle privation de Dieu. « Il y a » deux voies opposées l'une à l'autre, l'une vaste et spacieuse, l'autre étroite et resserrée ; et, dans chacune » d'elles, un guide s'efforce d'attirer les hommes après lui. » La voie douce et unie a un guide trompeur, le génie du » mal, qui par le plaisir entraîne ceux qui le suivent à la » perdition. Dans la voie rude et escarpée, le bon ange » mène par les travaux de la vertu à la fin bienheureuse. » Tant que nous restons dans l'enfance, chacun de nous, » à la poursuite des plaisirs du moment, n'a nul souci » de l'avenir. Mais devenu homme et dans la maturité de la » raison, il lui semble que la vertu et le vice partagent la vie » en deux, et, jetant souvent les yeux de l'âme sur l'un et » sur l'autre, il les trouve en tout dans une constante opposition. La vie des pécheurs lui fait voir tous les plaisirs du » siècle présent ; la vie des justes ne lui montre que le bonheur du siècle à venir. Plus les promesses de la voie du » salut sont belles, plus elle impose d'efforts laborieux ; au » contraire, la vie agréable et déréglée, loin de faire attendre » ses plaisirs, en offre tout de suite la jouissance. Toute âme » alors a le vertige, et sent chanceler sa raison. Pense-t-elle » à l'éternité, elle choisit la vertu ; regarde-t-elle le présent, » elle préfère le plaisir...... Ainsi donc, puisque le vrai » bien ne peut être saisi que par la raison aidée de la foi, » tandis que la douceur du péché vient d'elle-même et fait » couler la volupté par tous les sens; heureux celui que » l'appât du plaisir n'entraîne pas à sa perte, qui nourrit

» patiemment l'espérance du salut, et, dans le choix de » l'une des deux routes, ne prend pas la mauvaise (1). »

Or, parmi les auditeurs de saint Basile, il en était peu qui ne se crussent dans la bonne voie. Alors, comme au temps de Pascal, il ne manquait pas de gens qui prétendaient gagner le ciel par un chemin semé de fleurs. L'homme est si ingénieux à trouver des accommodements avec sa conscience! « Que de gens, dit saint Basile dans un » passage qui fait penser à Lucrèce et à Molière, ont de » l'indulgence pour les mauvaises actions! Le railleur est » un plaisant agréable; tenir des propos obscènes est d'un » bon compagnon; un caractère amer et irascible n'est pas » à mépriser; l'avare est économe; le prodigue, généreux; » le débauché, le libertin, est un homme qui s'amuse et se » laisse aller. En un mot, tout vice se parc du nom de la » vertu correspondante (2). »

Par quelle morale Basile entreprit-il de guérir des pécheurs si complaisants pour eux-mêmes? Tour-à-tour indulgente et sévère, elle n'a pas l'inflexible rigueur du stoïcisme; elle a deux poids et deux mesures, et sait se proportionner à la position et à l'éducation. Sans admettre de ces compromis qu'a flétris Pascal, elle demandait à chacun ce qu'il pouvait donner. « Tous ceux qui ont reçu » ce corps terrestre ne seront pas jugés de la même ma- » nière par le juste Juge : les diverses circonstances où se » trouve chacun d'eux feront varier les jugements..... » Autre sera celui du Juif, autre celui du Scythe. Dieu » sera moins exigeant pour un homme né de parents sans

(1) Sancti Basilii op., t. I, p. 95. — (2) Ibid., p. 195.

» pudeur et élevé dans l'habitude du vice ; il le sera plus pour » celui que tout invite à la vertu, l'éducation, ses maîtres, les » divins enseignements, des lectures salutaires, les conseils » de ses parents (1). » Non-seulement saint Basile s'accommodait aux conditions, il s'accommodait encore aux différents âges et exigeait davantage à mesure que l'on avançait dans le christianisme. « Le premier pas, c'est la fuite du mal. Si tout » d'abord le Prophète t'avait mis la perfection devant les yeux, » le découragement t'aurait arrêté : mais c'est par les pra- » tiques les plus faciles qu'il t'aguerrit aux plus rudes » vertus. Je comparerais volontiers l'exercice de la piété à » une échelle, à cette échelle que vit le bienheureux Jacob, » dont les pieds étaient sur la terre et dont le sommet s'é- » levait au-dessus du ciel. Ceux qui débutent dans la vie » de la vertu ont à mettre les pieds sur les premiers éche- » lons, puis à monter sans cesse jusqu'à ce que, par de » lents et insensibles progrès, ils s'élèvent à la hauteur » accessible à la nature humaine (2). » Que demande donc ce guide indulgent à ceux qui débutent dans la vie selon Dieu? De ne point commettre le mal. Quant aux vertus actives, comme de donner son bien aux pauvres, de mépriser le corps et de mener dès ici-bas la vie du ciel, il ne les demande qu'aux âmes d'élite. « Ce sont des travaux » d'athlètes et qui exigent des âmes déjà dans la force et » la maturité de la vertu (3). » Pour les autres, et c'est le grand nombre, il se contente de les arracher au mal. Il leur permet d'aimer le corps, pourvu qu'ils l'aiment innocemment et qu'ils n'oublient pas leur âme. « Ne donne pas

(1) Sancti Basili op., t. I, p. 102. — (2) Ibid., t. I, p. 95. — (3) Ibid.

» tout au plaisir, donne aussi quelque chose à l'âme. Imagine-toi que tu as deux filles, la prospérité temporelle et » la félicité céleste. Si tu ne veux pas tout donner à la » meilleure, fais du moins un partage égal (1). »

Basile, si sévère pour lui-même, se fait quelquefois si faible pour les faibles, qu'il pousse la condescendance à un excès voisin du relâchement. Qu'il adoucisse la mortification du jeûne, en disant qu'il est utile à la santé ; mais ne va-t-il pas trop loin en le vantant comme un *merveilleux accommodement de la bonne chère* (2) ? Est-ce dans la bouche d'un prédicateur qu'on s'attend à trouver le conseil de jeûner pour avoir l'occasion de faire un bon dîner ? Mais, comme Homère, le grand docteur ne sommeille pas longtemps. Il est si loin de cette condescendance hypocrite qui pactise avec le vice et lui donne l'apparence de la vertu, qu'il demande partout une piété franche, veut que l'on jeûne avec un visage gai (3) et que l'on jeûne de péché encore plus que de nourriture (4).

Tel est l'esprit de cette morale, où le charme de l'expression rivalise avec la sagesse des préceptes. Quoiqu'elle se prête à propos à la faiblesse et à l'ignorance, elle n'est pas double. C'est la vraie morale fondée sur la notion du bien, du juste et du saint. Il n'y a pas là deux lois, deux codes. Il n'y en a qu'un et des plus sévères, comme on peut le voir par les lettres canoniques, où Basile, devenu casuiste à la prière de son disciple Amphilochius, détermine toutes les fautes que l'on pouvait alors commettre dans les diverses classes de la société, en apprécie la

(1) Sancti Basilii op., t. II, p. 71. — (2) T. II, p. 6 et 7. — (3) Ibid., p. 2. — (4) Ibid., p. 15.

gravité et en fixe la pénitence. Mais, sévère en théorie, le législateur admettait, dans la pratique, les circonstances atténuantes et ne demandait à chacun que ce qu'il pouvait donner. C'était la rigueur de l'ascétisme oriental qui se pliait à l'indulgence grecque.

C'est dans cette perpétuelle alliance de la philosophie grecque et de la théologie chrétienne, que se trouve l'originalité de la doctrine de saint Basile. Comme Bossuet, il n'a rien inventé ; il n'a rien qui lui appartienne en propre. Il doit tout aux philosophes ou aux docteurs qui l'ont précédé ; et cependant, il ne ressemble à aucun d'eux. Sa doctrine est sortie tout entière de Platon, d'Aristote, de Plotin, d'Origène et d'Athanase, et cependant elle est toute personnelle. Il n'appartient à aucune école ; il fait plutôt école lui-même. Ce n'est ni un néoplatonicien, ni un origéniste, ni un athanasien : c'est un éclectique, qui sait unir une sage indépendance de la pensée avec un respect éclairé pour la tradition ; c'est à la fois un philosophe et un théologien.



CONCLUSION

—

Tel nous a paru saint Basile dans ses écrits et dans ceux de ses contemporains. On a pu reconnaître qu'il ne ressemble pas toujours au portrait qu'en ont tracé les historiens ecclésiastiques, qui, ne tenant aucun compte des passions et des idées du temps, où vivaient les Pères de l'Église, pour ne voir en eux que les monuments impassibles d'une tradition toujours uniforme, font penser, parler et agir les évêques grecs du quatrième siècle, comme les prélats de la cour de Louis XIV. Esprit éminemment éclectique, grâce à la double influence des écoles grecqûes et de l'Église, il fut, dans son caractère, dans son éloquence et dans sa doctrine, un des types les plus originaux de l'alliance du génie grec et du génie oriental, au quatrième siècle.

A Néocésarée et à Césarée, dans les écoles des grammairiens, il apprend sa langue, lit les historiens, explique les poëtes, au milieu de commentaires où la morale n'a pas moins de place que la grammaire. A Constantinople et à Athènes, disciple de Libanius, de Prohérèse et d'Himère, tantôt écoutant leurs savantes leçons, tantôt s'exerçant dans de brillantes déclamations, il réprime les déréglements de son imagination asiatique, se débarrasse de la pompe et de l'emphase orientale, apprend à se revêtir de la simple parure des écrivains grecs et à porter avec l'aisance et la

grâce athénienne ce qu'il garde du luxe de l'Orient. Pendant que les rhéteurs forment son goût, sa raison se développe dans le commerce des philosophes. Les néoplatoniciens, ses maîtres, débattent devant lui le grand problème de Dieu, du monde et de l'homme. De nouveaux horizons s'ouvrent devant le jeune chrétien : la méthode, la réflexion, la curiosité viennent expliquer, contrôler, sonder les mystères de sa foi. Effrayé et découragé, un instant, il sait prendre et laisser dans la doctrine de ses maîtres et revient à Césarée, philosophe et chrétien.

Les écoles grecques avaient préparé l'orateur et le penseur ; l'éducation de la famille, les écoles des catéchumènes et surtout la solitude préparent l'évêque et le théologien. Du moment que Basile s'est consacré à l'Église, il va, dans tout l'Orient, interroger les modèles de la perfection chrétienne, comme les Pythagore et les Platon allaient demander la science aux sages de l'Inde et de l'Égypte. Puis, enfermé dans son premier monastère, il étudie l'Écriture, sous la direction d'Origène, un néoplatonicien comme lui, et revient aux idées orientales, sans renoncer aux idées grecques. Bien plus, il se fait le défenseur de cette éducation mixte, à laquelle l'Église devait alors ses plus grands évêques. Il veut que la science profane soit la préparation, la parure et le soutien de la science sacrée ; que la sagesse terrestre devienne la servante de la sagesse céleste.

Quels furent les fruits de cette éducation à la fois païenne et chrétienne, ou, si l'on veut, grecque et orientale ? La correspondance de saint Basile nous les a d'abord montrés dans son caractère. Après quelques mots sur la nature, le

style et l'importance de ces lettres, qui, destinées, le plus souvent, à une église, à une province, au monde entier, formaient la publicité du quatrième siècle; nous les avons considérées comme les témoins fidèles de cette existence passée dans le culte des lettres, l'amour de l'humanité et le dévouement à la cause de Dieu. Appelant à leur aide d'autres témoins de cette vie agitée, saint Grégoire de Nazianze et saint Grégoire de Nysse, nous avons recherché ce qu'avait été saint Basile dans le commerce de la société, dans l'intimité de l'amitié, dans ses rapports avec le pouvoir impérial et avec l'Église.

Dans le commerce de la société, tout en lui annonçait la dignité du patricien, la finesse de l'esprit unie à la fierté du caractère, un orgueil inflexible, si l'humilité chrétienne n'eût su en triompher. Les caractères les plus entiers sont souvent les plus doux. Ce même homme se faisait petit avec les petits, humble avec les humbles, quelquefois même avec les superbes, mais sans jamais perdre l'air de dignité et de grandeur qui lui était naturel. Il aimait les belles conversations et en faisait le charme par un heureux tempérament de sévérité et de douceur, de poésie gracieuse et de fines plaisanteries, de mysticisme et d'atticisme.

Prenant à la lettre ce qu'il avait lu dans Plutarque et dans Xénophon de la mâle amitié des jeunes Lacédémoniens et de ses beaux effets, au milieu de la mollesse du quatrième siècle, il conçoit pour Grégoire de Nazianze une de ces affections désintéressées, où les amis s'oublient pour se dévouer ensemble à une grande et sainte cause. Grégoire, plus tendre, ne comprend pas cette abnégation lacédémonienne. Cette amitié de sacrifice devient une domination,

une tyrannie, imposée par le plus fort au plus faible; longtemps adoucie par les séductions de l'esprit grec et le partage de la gloire commune, elle aboutit à une douloureuse rupture.

En politique, Basile a pour l'empire, pour cette cour lointaine de Constantinople, l'indifférence orientale, qui se contente de rendre à César ce qui est à César; pour la cité, pour Césarée, l'amour dévoué des grecs pour leur patrie. Aussi, mérite-t-il par ses services une récompense dont les républiques seules savent honorer leurs citoyens : comme Cicéron, il est proclamé le Père de la cité. Il défend sa prospérité politique et son indépendance religieuse. Par son inflexibilité calme et digne, il apprend à l'empereur ce qu'est un évêque et le réduit à l'impuissance. Le vicaire du Pont veut-il passer outre : une révolte de Césarée, qui enlève l'archevêque de ses mains, fait voir la vitalité de ces cités grecques d'Asie et la supériorité qu'avaient, à leurs yeux, les évêques, les représentants de Dieu, sur les magistrats civils, les représentants de l'empereur. Ferme dans la guerre, l'archevêque est habile et souple dans la paix. Respecté, redouté du pouvoir civil, il se fait auprès de lui, avec un mélange d'adulation orientale et de grâce attique, l'avocat des malheureux. En même temps, l'humanité, peut-être aussi la haine de la juridiction romaine, le fait intervenir dans la justice, et élever tribunal contre tribunal.

L'église d'Orient était divisée par les hérésies et les schismes ; le clergé et l'épiscopat, ignorants et corrompus, étaient en proie à de mutuelles défiances; le nombre des incrédules augmentait, les fidèles étaient dans l'agitation et

l'incertitude. Basile réforme le clergé et l'épiscopat, réunit les églises, ramène à la foi de Nicée des provinces entières. Comment cet homme d'action obtient-il de tels résultats, qui dépassent ceux que la force fera plus tard obtenir à Théodose? Par ce mélange de fermeté et d'adresse qui le fit triompher du pouvoir impérial. Rencontre-t-il une résistance : son premier mouvement est un emportement dédaigneux. Mais bientôt, il se rasseoit et envisage le mal avec un regard sûr. La résistance se prolonge, sans le décourager. Si sa dignité ne lui permet pas de faire les premiers pas, il ménage tous les amours-propres, en faisant intervenir d'imposantes autorités; ses adversaires se rendent-ils : il leur épargne la moitié de la défaite, en leur tendant la main, et achève de se les attacher. S'il peut aller au-devant d'eux, il le fait avec une tolérance toute grecque, qui scandalise l'intolérance orientale; avec une insinuation toute athénienne, qui échoue quelquefois contre l'esprit disputeur des grecs. Mais le spirituel archevêque leur fait expier leurs taquineries ou leurs calomnies par des railleries piquantes, empreintes du plus pur atticisme.

Comment cet esprit, si conciliant avec les orientaux, fut-il aussi entier avec les occidentaux, ou plutôt avec l'évêque de Rome, leur chef? C'était la révolte de l'Orient qui réclamait ses droits d'ancienneté, de la Grèce qui voulait se soustraire à toute suprématie de Rome. L'évêque de Rome, pour saint Basile, n'est que le chef d'une puissante église; c'est un allié d'une autorité considérable, non un supérieur. Il attache un grand prix à ses décisions, mais il ne s'incline pas devant elles; il leur résiste même, si elles ne lui paraissent pas conformes à la saine doctrine. Rome,

froissée, condamne-t-elle ses écrits, range-t-elle ses alliés parmi les hérétiques, il ne garde aucun ménagement et s'abandonne contre elle aux emportements de son caractère altier.

Malgré tant de travaux, cette longue correspondance et des maladies continuelles, saint Basile faisait entendre dans l'église de Césarée une éloquence dont la calme majesté contraste avec l'agitation tumultueuse de sa vie. Dans ses homélies, qu'il improvisait, il s'inspire à la fois de l'Écriture sainte et des philosophes. Homère, Platon, Aristote, Plotin, lui fournissent des images, des comparaisons, des développements entiers; tout un traité de Plutarque passe dans une homélie. Nourri des lettres grecques, il voyait ces réminiscences profanes se presser dans son imagination et se mêler à ses pensées. Quelquefois, plus désireux d'instruire que de plaire, il les reproduisait comme elles lui apparaissaient; mais, le plus souvent, introduisant dans les phrases pures, claires et simples de la langue d'Athènes les expressions pittoresques, les vives images, la forte poésie de la Bible, il développait ces pensées d'emprunt et les revêtait d'une parure plus asiatique. La double inspiration de la Grèce et de la Bible fait toute l'originalité de son éloquence. Sans l'une ou sans l'autre, il serait incomplet, et n'aurait que la pureté languissante de Libanius ou la vigueur incorrecte de Saint-Ephrem.

A côté de ces beautés antiques qu'il savait si bien s'approprier, que de beautés personnelles! Son style est une peinture pleine de vérité, de grandeur et de sensibilité. D'heureuses comparaisons, des allusions bibliques, de poétiques allégories, des restes de fictions païennes viennent

l'embellir. Une libre allure ajoute au charme de ces entretiens ; l'orateur y prend tous les tons, effraie et attendrit, fait rire et pleurer.

Dans l'Hexaméron, les merveilles de ce monde montrent Dieu partout présent dans son ouvrage. Précurseur de Bernardin de Saint-Pierre, c'est par les harmonies de la nature qu'il s'élève à son invisible auteur. En même temps, faisant servir les vices et les vertus des êtres privés de raison à l'instruction morale de l'homme, il s'adresse aux pécheurs de toutes les classes dans des apologues dont la verve railleuse sent l'imitateur d'Esope, ou rend les pratiques de la religion moins austères, en les présentant dans de poétiques paraboles, qui rappellent celles de l'Évangile. Dans ses homélies morales, il s'attaque directement à la société corrompue du quatrième siècle. Sans pitié pour tous les vices qui dégradent l'homme, il poursuit surtout les avares et les mauvais riches, qui enfouissent ou engloutissent la subsistance des pauvres. Ces discours ont pour nous un autre intérêt, en nous transportant au milieu du luxe insensé de ces voluptueuses cités de l'Orient. Si l'orateur ne les convertit pas, s'il ne changea pas leurs mœurs, il leur fit aimer la vertu et leur arracha un peu de bien sur la terre, en leur promettant le ciel. Les discours que l'archevêque prononçait dans les fêtes des martyrs, étaient encore de la morale, mais c'était de la morale en action, qui n'est pas la moins éloquente. Nous avons vu l'enthousiasme qu'excitait le courageux panégyriste, quand, en pleine persécution, sur les tombeaux des martyrs de Césarée, près de leurs fontaines qui avaient remplacé celles des nymphes, il racontait à son peuple le *courage lacédémonien* qu'avaient

déployé devant les empereurs des hommes du peuple ou de faibles femmes.

A qui saint Basile adressait-il ces discours, où il parlait le plus pur langage et abordait les secrets de la science ? A des ouvriers, à des fileuses de soie aussi bien qu'aux riches ; et tous le comprenaient et lui répondaient par des applaudissements. Bien qu'il se plaigne quelquefois de leur indifférence à venir l'écouter et leur dénonce ses calomniateurs et ses jaloux, Césarée le louait à pleine bouche et tout l'Orient voyait moins en lui un grand orateur qu'un homme inspiré.

La doctrine de saint Basile, comme son éloquence, nous montre un enfant de l'Orient, élevé par les grecs. Pour lui, la science est une aspiration vers Dieu et la première opération pour y arriver est la purification de l'âme. Deux facultés nous y conduisent, la raison et la foi. Disciple de Socrate et de l'Écriture, saint Basile commence par le *γνῶθι σεαυτόν* en le remplaçant par deux mots de la Bible, *πρόσεχε σεαυτῷ*. La raison lui fait trouver Dieu dans la conscience ; elle le lui montre aussi dans le monde sensible. S'arrête-t-elle : il appelle la foi à son aide et les fait marcher de concert.

Le Dieu que révèle la foi et que démontre la raison, est le Dieu triple et un du concile de Nicée, le Dieu en trois personnes et en trois hypostases. Saint Basile subit l'influence de ses maîtres, toutefois, sans qu'il y ait dans sa trinité décroissance de l'être, comme dans la triade alexandrine, ou inégalité substantielle, comme dans la trinité d'Origène. Il y a seulement inégalité de dignité entre les trois personnes et une légère tendance à reconnaitre

plus de perfection dans la première que dans les deux autres. Toutes trois ont pris part à la création. Mais, dans cette œuvre collective, chacune a son rôle distinct : le Père veut ; le Verbe conçoit et exécute ; le Saint-Esprit vivifie.

Dans la cosmologie, Basile suit Platon sur les idées de temps et d'espace : mais la doctrine alexandrine du monde intellectuel, appliquée au monde angélique, lui fait placer en dehors du temps les anges, créatures sujettes au changement. Plus fidèle aux grecs dans la question du mal, il repousse le dualisme oriental et ne voit dans le mal que la privation du bien. Une seule création a produit de rien et en un moment la matière dont le démiurge a formé le monde en six jours. Borné dans le temps et dans l'espace, œuvre d'une cause intelligente et libre, le monde se développe de lui-même et fatalement, en vertu du premier ordre de Dieu, devenu la loi de la nature. Prenant et laissant dans les sciences de la Grèce, saint Basile sait se soustraire à plus d'une erreur de la géométrie et de l'astronomie : néanmoins, son esprit judicieux ne l'empêche pas de prendre part, comme tous ses contemporains, au mouvement rétrograde des sciences naturelles, qu'il faut attribuer aussi bien aux théories bizarres des derniers alexandrins qu'à la religion chrétienne, mal comprise.

L'homme est un être double ; mais l'homme véritable, c'est l'âme. Comme Platon, saint Basile a deux doctrines sur l'origine des âmes : tantôt il regarde leur descente dans les corps comme une chute ; tantôt il croit à la création simultanée des âmes et des corps. Que l'homme soit un ange tombé ou qu'il expie la faute de son premier père,

sa vie est une épreuve. Libre, racheté par Jésus-Christ, instruit par le Saint-Esprit, il doit retourner à Dieu. Deux voies et deux guides se présentent à lui : la voie et l'ange du bien ; la voie est l'ange du mal. Selon l'âge, l'éducation, les conditions particulières de la vie, le juste juge sera plus ou moins exigeant. De là deux morales : l'une plus austère pour les forts, l'autre plus indulgente pour les faibles ; ou plutôt une seule, qui pour les faibles descend des rigueurs de l'ascétisme oriental aux faciles accommodements de l'esprit grec.

Ainsi saint Basile, enfant de la Grèce et de l'Asie, élevé dans les écoles grecques et rendu par l'Église aux idées orientales, se distingue en tout par un esprit éminemment éclectique. Caractère énergique et impérieux, il joint l'habileté persévérante du grec à la patiente dignité de l'oriental ; son éloquence a la pureté de la langue attique et la poésie pittoresque de la Bible ; sa doctrine, unissant une sage indépendance de la pensée avec un respect éclairé de la tradition, nous montre un philosophe et un théologien.



TABLE DES MATIÈRES.

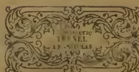


Vu et lu,
à Paris, en Sorbonne, le 20 août 1861,
par le doyen de la Faculté des Lettres de Paris,
J. Vict. LE CLERC.

Permis d'imprimer.
Pour le Vice-Recteur,
l'Inspecteur de l'Académie,
A. NISARD.



Saint-Nicolas, près Nancy. — Imp. de P. Trenel.




SAVELLI & CAPPELLI
LEGATURE DI LIBRI
Via Maggio 4 - FIRENZE





